

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:
Commentaires supplémentaires: Le titre de l'en-tête provient du: titre de départ de la livr. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE FOYER DOMESTIQUE.

LECTURES DU SOIR.

1er. VOLUME.

LE

FOYER DOMESTIQUE

BIBLIOTHEQUE DES FAMILLES

Rédigé par un Comité d'Ecrivains Catholiques.

BELIGION. — HISTOIRE. — VOYAGES. — LITTÉRATURE. — SCIENCES. — BEAUX-ARTS. — AGRICULTURE
TEMPÉRANCE, ETC., ETC.

*Comme les beaux anges de Milton, qui puisaient
la lumière dans des vases d'or, les jeunes personnes
viendront à notre Journal puiser ces enseignements
et cette éducation sérieuse qui font l'orgueil des
mères et l'honneur des familles.*

Première Année. — Ier Volume.



OTTAWA :

BUREAUX DU FOYER DOMESTIQUE, RUE SPARKS.

1876.

LISTE DES COLLABORATEURS.

- | | |
|---|---|
| <p>Adam, (Abbé F. L. T.)—Montréal.
 Alloué, (Abbé Th.), Missionnaires Apostolique, curé de
 Ste. Anne d'Ottawa.
 Amiot, (Guil.) Avocat.—Québec.
 B.... (Abbé G.)—Ottawa.
 Bélanger, (J. A.)—Ottawa.
 Baillargé, (G. F.) Sous-Ingénieur-en-Chef, Travaux Pu-
 blics du Canada—Ottawa.
 Benoit, (Alph.)—Ottawa.
 Benoit, (Sam.)—Ottawa.
 Bourget, (Jos. G.) employé civil.—Québec.
 Caouette, (J. B.) employé civil.—Québec.
 Chapman, (W.)—St. François de la Beauce.
 Chandonnet, (Abbé T. A.) Docteur en Philosophie, en
 Théologie et en Droit Canon.—Montréal.
 Chauveau, (l'Hon. P. J. O.)—Québec.
 Chauveau, (Alex.) M.P.P.,—Québec.
 Chemin, (Abbé Léon) curé de Grenville.
 Couture, (Guillaume)—4 rue Cabanaïs, Paris.
 Crevier, (Dr. J. A.) Médecin-Naturaliste.—Montréal.
 De la Bruyère, (Boucher) — St. Hyacinthe.
 De Montigny, (B. A. Testard)—St. Jérôme.
 Dérôme, (F. M.)—Rimouski.
 Desjardins, (Dlle. Clara.)
 De Vervins, (M. le Comte A.) St. Louis du Missouri
 (Etats-Unis.)
 Dick, (Dr. V. E.)—Château-Richer.
 Dion, (J. O.)—Bassin de Chambly.
 Drapeau, (Stanislas)—Ottawa.
 Evanturel, (F. E. Alf.) LL.B., Avocat—Ottawa.
 Faucher de Saint-Maurice, — Québec.
 Filiâtre, (R. P.) O.M.I.,—Ottawa,
 Fréchette, (Louis-Honoré)—Québec.</p> | <p>Gagnon, (Ferd.)—Worcester, Mass., Etats-Unis.
 Garneau, (A.)—Ottawa.
 Genand, (J. A.)—Ottawa
 Graziella, (Mlle * *)
 Guay, (Abbé Cha.) N.-D. du Sacré-Cœur.
 Huguet-Latour, (L. A.) A.M., N.P., Montréal.
 Huot, (Edouard)—Québec.
 Langevin, (Abbé Edm.) V. G.,—Rimouski.
 Legendre, (Napoléon)—Québec.
 Le May, (Pamphile)—Québec.
 Lemoine, (J. M.)—Québec.
 Lérída, (Mlle * *)
 Lorrain, (Léon) Étudiant en Droit, premier lauréat au
 concours de poésie de l'Université-Laval,—Iberville.
 Malouin, (J. A.)—Québec.
 Marmette, (Joseph)—Québec.
 McCabe, (L.)—Ottawa.
 Meilleur, (Dr. J. B.), M. D., LL. D.,—Québec.
 Pallier, (R. P.) O.M.I.,—Ottawa.
 Paquin, (R. P.) O.M.I.,—Ottawa.
 Paquin, (Elzéar)—Montréal.
 Poirier, (Pascal)—Ottawa.
 Poisson, (M. J. A.)—Arthabaskaville.
 Renault, (Eugène)—Montmagny.
 Smith, (Gustave)—Ottawa.
 Sulte, (Benj.)—Ottawa.
 Tanguay, (Abbé Cyp.)—Ottawa.
 Tassé, (Joseph)—Ottawa.
 Tassé, (Elie) Surint. de l'Education, Manitoba.
 Tessier, (L. W.)—Montréal.
 Tétu, (Dr. L.)—Rivière-ouelle.
 Turcotte, (L.P.)—Québec.</p> |
|---|---|

Ainsi que plusieurs autres Ecrivains également disposés à enrichir notre Publication de leurs travaux.

ABONNEMENT.

Cette REVUE MENSUELLE paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 64 pages, double colonne, formant deux volumes de 384 pages chaque année. Tous les abonnements partent du 1er Janvier et du 1er Juillet, et le prix de l'abonnement de chaque volume 6 mois, est comme suit :

Pour le Canada (frais de poste compris).....	\$1.00.
Pour les Etats-Unis (do do do).....	1.12½ (en greenback.)
Pour l'Europe (do do do).....	1.60 (8 francs.)

On s'abonne directement au bureau de l'administration, à Ottawa, ou chez tous les Agents dont les noms sont mentionnés dans la liste insérée à la fin de chaque Livraison du *Foyer Domestique*.

☞ Nous sommes en mesure de fournir le 1er volume à tous ceux qui en feront la demande

Table des Matières de ce Volume.

RELIGION.	PAGES.		PAGES.
Sermon sur la Sainte-Famille, par M. l'abbé G. B*	1	Napoléon Ier et le Prince de Léon, par M. l'abbé REMILLET.....	321
Le Carême (<i>Méditation</i>), par M. l'abbé TH. ALLEAU.....	3	Attraction Morale.....	326
Réponses aux Objections les plus répandues contre la Religion, par Mgr. de SÉGUR.....	7-72-155 et 229	Notions de Logique, par Ed. PHILBERT, L. L. D.....	327
Propagation de la Foi.—Sur l'encouragement de l'Œuvre.....	10	Il faut être Homme et Enfant à la fois, par REINICK.....	331
— Lettre de M. DUMOULIN, ancien Missionnaire, sur les Missions de la Rivière Rouge et du Saut Ste. Marie.....	75	Les Larmes d'un Vieillard, par Chs. THIERRY-MING.....	357
— Lettre Pastorale de Mgr. SIGNAY, pour l'établissement de l'Œuvre des Missions en Canada.....	77	Félicitations à un Mourant.....	357
— Lettre de M. LECORRE, Missionnaire, à Mgr. FARAUD, sur les Missions d'Alaska.....	157 et 232	Précieux avantages de l'Étude, par J. P. FABER.....	357
Sermon sur la Divinité de la Religion, par M. l'abbé G. B**.....	65	Le Calvaire et le Vatican.....	365
Sermon sur la Pentecôte, par M. l'abbé Pierre de SAINT-VINCENT.....	153	LITTÉRATURE.	
Sermon sur la Mort du Pécheur et la Mort du Juste, par MASSILLON.....	309	Mathilde (<i>Nouvelle</i>), par J. B. CAQUETTE, 19 et Sophie ou la Fille du Peintre, par le vicomte Walsh.....	88
Des Objections contre la Religion, par M. l'abbé H. MARTIAL.....	318	La Sœur Rosalie, par Pitre CHEVALIER.....	25
Etat actuel de l'Eglise Catholique aux Etats-Unis, par J. E. MARTIN.....	319	Jeannette ou la pauvre Orpheline, par Madame Marie-Félicie TESTAS.....	27
SCIENCES SACRÉES.		La Tour de la Jeune Fille, par M. Alphonse de CALONNE.....	29
Études sur la CRÉATION, par M. l'abbé Th. A. :		Une Nuit dans la Forêt, par A. de BORRAL. Norbert.....	90
I ^{ère} Étude.—Le Néant.....	15	Un bon Fils, par Blanche ANDRIEN.....	93
II ^e Étude.—Les Anges.—La Matière.—Le Chaos.—Le Temps.—Les Six Jours.....	84	Un jeune Ménage au XIX ^e siècle, par Gust. SMITH.....	170
III ^e Étude.—La Lumière.....	161	Yvonne et Marie, par Charles DUBOIS.....	176
IV ^e Étude.—[2 ^e jour].—Le Ciel.....	237	Le Malheur d'avoir une Femme trop bonne, par Alfred BOUGEARD.....	179
V ^e Étude.—[3 ^e jour].—L'Océan—La Terre ferme. Les Continents.—Les Isles.—Végétation.—Arbres.—Forêts, etc.....	323	Les Fils du Martyr, par A. de LAMOTHE, 260	243
Descente de Jésus-Christ aux Enfers (<i>Légende</i>), par * *	17	Le Curé de Ploëmer (<i>Nouvelle</i>), par M. le Comte A. De VERVINS.....	258
Définitions de Saint-THOMAS d'AQUIN, par M. l'abbé Th. ALLEAU :		POÉSIES.	
I. La Science des Saints.....	159	Les deux Triomphateurs : St. PIERRE et St. PAUL, par M. l'abbé LÉON CHEMIN.....	6
II. La connaissance de Dieu.....	160	Moyen de parvenir, par LEBRUN.....	20
III.—Dieu Est ! Comment Dieu est-il ? La Simplicité de Dieu.....	235	La Plainte d'une Exilée mourante, par Madame Octavie CARROLL.....	25
IV. La Perfection de Dieu.....	236	Tristesse, par Léon LORRAIN.....	26
V et VI. Bonté de Dieu.....	236	Souvenir de Chateauguay, par B. SULTE.....	51
VII. Dieu Est Infini.....	321	Au Foyer Domestique, par X.....	54
VIII. Dieu Est en tout et partout.....	321	Le Vendredi-Saint, par J. A. BÉLANGER.....	99
IX. Dieu est absolument Immuable.....	322	Le Saint Jour de Pâques : <i>Alleluia</i> ! par L. H. FRÉCHETTE.....	70
X. L'Eternité ! sans commencement ni fin.—Dieu est Eternel !—Dieu seul est Eternel.....	322	Le Pape et le Précieux Sang, par une Religieuse de la Communauté de Saint-Hyacinthe.....	78
XI. L'Unité de Dieu.....	323	Résignation ! par M. l'abbé C. T.* *	87
MORALE ET PHILOSOPHIE.		Le Saint-nom de Joseph, sonnet, par J. B. C*	98
De l'Âme et de ses Destinées, par M. l'abbé V. POSTEL, membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Séville.....	12-81 et 163	Notre-Dame de Chartres, par M. l'abbé Léon CHEMIN.....	106
<i>Sursum Corda</i> , par SPES.....	24	<i>Lacrymæ</i> , par M. J. A. POISSON.....	125
De la Calomnie, par M. l'abbé Th. A., 118 et <i>L'Angelus</i> au Village, par M. Jean GRANGE... ..	74	La Voix du Foyer Domestique au Public Canadien, par Sam. BENOIT.....	132
Les Écrivains, par Charles de SAINTE-FOI... ..	125	Les Plaintes de Minvane, par Léon LORRAIN.....	169
Silence !.....	131	Pensée de Mai, par Edouard HUOT.....	183
La Queue du Diable, par M. l'abbé Th. Alleau.....	166	Ton Nom, c'était le <i>Sien</i> ! par J. A. BÉLANGER.....	184
L'Eglise et la Chevalerie, par G. EYSENBACK.....	199	Élégie sur <i>Finaud</i> , par A. A. BOUCHER.....	193
A la Jeunesse, par Charles de SAINTE-FOI... ..	213	Ode à Saint-Vincent de Paul, par l'abbé LÉON CHEMIN.....	233
Étude de l'Homme (Introduction), par M. Elzéar PAQUIN.....	239 et 328	Le Fort de Chambly, par Ben. SULTE.....	268
		La Saint-Jean Baptiste, par Philéas HUOT... ..	271
		Hymne à St. Jean Baptiste, par F. R. ANGERS.....	271
		Séparation ou les Adieux du Couvent, par J. A. BÉLANGER.....	280
		Les Jours de notre Jeunesse, par J. L. A.	286

TABLE DES MATIÈRES (Suite.)

	PAGES.		PAGES.
Fête Nationale des Canadiens-Français, par Léon LORRAIN.....	326	Notes sur la Terre-Sainte :	
Les deux Anges, par C. HIPPEAU	339	I ^o .—Le Jardin de Gethsémani, par Mgr. POYET, de Jérusalem	198
Le petit doigt de Maman, par Victor de LA-PRADE.....	339	II ^o .—La Grotte de l'Agonie,.....	277
Un bouquet de Roses, par F. E. J.....	355	ECONOMIE SOCIALE ET POLITIQUE.	
HISTOIRE.		Essai sur le Droit Social Chrétien, par le R. P. L. P. PAQUIN, O. M. I. :	
Mémoire sur le Canada, par Stanislas DRAPEAU :		Introduction.....	112
Chap. I.—Depuis la Découverte du Canada jusqu'à la fondation de Québec, (1534 à 1608.).....	35	I.—Définition de la Société.—Idée de sa loi première et fondamentale.—Que cette loi doit dériver de la loi première qui régit l'homme individuel.....	114
Chap. II.—Depuis la fondation de Québec jusqu'à la prise du pays par les Anglais (1608 à 1629).....	99	II.—Première loi de l'homme.—Son caractère général ; son caractère spécifique ; sa relation avec l'ordre surnaturel.....	200
Chap. III.—Depuis la restitution du Canada à la France jusqu'à la fondation de Montréal [1632 à 1642]......	181	III.—Loi première et fondamentale de la société déduite de ce qui précède.....	280
Nos Vétérans de 1812, Conférence par M. Alp. BENOIT.....	21	IV.—Origine de la société en général—Origine de la Famille, de l'Etat, de l'Eglise.—Caractères distinctifs de ces sociétés.....	281
L'abbé Cassiet, épisode de la Conquête du Canada, par X*.....	269	De l'Emploi du Temps, par M. Gus. SMITH.....	115
Notes sur Yamachiche, par * *.....	348	Les Consolidés et la Dette Publique en Angleterre, par F. M. DÉROME.....	121
Document historique.—Extrait Baptistaire des Sauvages conduits en France, par Jacques-CARTIER, en 1536.....	355	L'Eglise libre dans un Etat libre, par McD. D.....	205
BIOGRAPHIES.		MAXIMES ET PENSÉES.	
Pierre Bédard et ses deux Fils, par Etienne PARENT.....	32	Foi, Espérance, Charité.....	6
Sa Sainteté Pie IX, par Alfred de NETTEMENT.....	362	Le Bien et le Mal.....	6
BIBLIOGRAPHIES.		Discordes, etc.....	6
Critique sur trois ouvrages de M. Howells, par P. C.....	184	Le Vrai Bonheur.....	10
Mélanges d'Histoire et de Littérature.....	193	Sur la Pauvreté.....	19
Lettres de Voyage de M. Ernest GAGNON, par G. S.....	270	Diverses Pensées.....	28-48
Le Bon Combat de la Foi, par Mgr. de SÉGUR.....	270	La véritable Habileté, etc.....	44
La Bibliothèque des Mères de Familles, etc., par M. Gust SMITH.....	355	Pensées diverses, par M. le Comte de NUGENT.....	46-211
Annuaire de l'Université Laval, pour 1875-76.....	357	Les Rogations.....	71
SCIENCES.		L'Orgueil, par le vicomte de CHATEAUBRIAND.....	78
Un Voyage dans les Espaces célestes, par M. le Dr. J. A. CREVIER.....	38 et 104	Pensées à Méditer.....	87
Chimie.—Son application et ses progrès, par M. THOS. McCABE.....	41	Diverses autres Pensées.....	112
CAUSERIE MÉDICALE.—De la Dentition, par le Dr. F. X. VALADE.....	210 et 285	Le Paresseux.....	118
BEAUX-ARTS.		Le Chômage du Lundi.....	129
Études sur les Beaux-Arts, par M. le Chevalier Gustave SMITH :		Sur la Perfection de la Nature.....	155
Introduction.....	42	Pensées.....	160
Aperçu Général.....	107	Se résigner.....	162
I ^{ère} Etude.—Des Ecoles.....	196	Diverses Pensées.....	242-270-277-319
II ^e Etude.—Notions générales sur les Arts du Dessin.....	274 et 360	AGRICULTURE.	
MUSIQUE.		Coup-d'Œil sur l'Agriculture, par S. D.....	46
Les Anges du Foyer ou Conseils d'un vieux Curé à une jeune Mère de famille.....	60	Vingt courtes Leçons sur l'Agriculture, par un ANCIEN CULTIVATEUR :	
Laissez les Roses au Rosier.....	126	Introduction.....	47
Balançons-nous, (Nocturne à deux voix)	194	I ^{ère} Leçon Préliminaire. Institutions agricoles de la Province de Québec.....	128
Le Bouquet de Nina.....	272	II ^e .—Noble origine de l'Agriculture.....	211
Près d'un Berceau.....	358	III ^e .—Qu'il faut adopter et suivre un bon système.....	211
ARCHÉOLOGIE.		Système d'Amélioration en six années : 212	287
Les Raines de l'Abbaye de Jumiège, par Paul NIBELLE.....	45	La Mouche des Patates, par J. C. T.....	367
Le Fort de Chambly, par J. O. DRON.....	110	TEMPÉRANCE ET LUXE.	
		Motifs d'arborer partout l'Étendard de la Tempérance, par M. l'abbé Alex. MAILLOUX, Vicaire-Général de l'Archidiocèse de Québec :	
		Avant-Propos.....	48
		I.—Nous ne pouvons laisser tomber nos belles Sociétés de Tempérance sans mériter les malédictions des générations futures.....	49
		II.—Tous, hommes, femmes et enfants, doivent soutenir de tout leur pouvoir la sainte Tempérance de la Croix.....	129
		Considérations sur le Luxe des Vêtements, par M. l'abbé Edouard CORNET.....	50
			130

TABLE DES MATIÈRES (Suite.)

	PAGES.		PAGES.
PARTIE ÉDITORIALE.			
Prospectus.....	51	100e anniversaire de St. Hyacinthe.....	303
Notre Programme.....	52	Le Canada à Philadelphie.....	303
Agents demandés et Envoi du <i>Foyer Domestique</i> , etc.....	54	Corrections et Additions.....	304
Bulletin des Nouvelles Religieuses.....	56-139	Mois du Sacré-Cœur.....	304
Bulletin des Nouvelles Générales.....	58 143	Correspondance Américaine,—MAXIME.....	370
Faits Divers.....	62	Notre Premier Volume.....	378
Théâtre en Famille.—Un coup de Langue est pire qu'un coup de Lance, par Jean GRANGE.....	63	Rentrée des Abonnements.....	378
Prorogation du Parlement Fédéral.....	135	Les Droits de l'Eglise.....	378
Réception cordiale de l'hon. M. GÉOFFRION, à Washington.....	135	Union Agricole Nationale.....	378
Affaires du Mexique.—(Correspondance particulière).....	136	Douzième Convention des Canadiens-Français des États-Unis.....	378
Une voix du Nord-Ouest.—Lettre du R. P. LACOMBE.....	136	MEMORIAL NÉCROLOGIQUE.	
Reconnaissance.....	137	Révérènde Sœur BRUYÈRE, Supérieure de la Communauté des Sœurs de la Charité d'Ottawa, par J. C. TACHÉ.....	133
A propos du Renvoi du <i>Foyer Domestique</i>	137	Révérènde Sœur Ste. Jeanne de CHANTAL, l'une des fondatrices et la première Supérieure du Monastère des Sœurs de la Miséricorde, Montréal.....	149
Conférences du R. P. Monsabré.....	137	Messire L. H. GIROUARD, curé de St. Simon, diocèse de St. Hyacinthe.....	149
Un Départ pour Rome.....	137	Dlle. Eugénie GERMAIN, fille de M. Nazaire Germain.....	150
CHRONIQUE sur les Offices de la Semaine-Sainte et du Saint Jour de Pâques.....	137	Madame P. U. VAILLANT (née Eléonore Morin).....	151
Question de l'Emigration à Manitoba.....	139	Dlle. Marie-Georgiana TESSIER, de Québec....	151
Le Mois de Marie.....	148	Dlle. Odile BÉLAND, de la Rivière du Loup (en haut).....	151
Nouvelle importante de Rome, (voie télégraphique).....	149	Dame C. BEAUVAIS (née Olive Boissonnault), de Laprairie.....	151
Liste des Agents du <i>Foyer Domestique</i>	152 228	Hector PREVOST, avocat, de Montréal.....	151
Ce que l'on pense du <i>Foyer Domestique</i>	213	Madame LETÉLLIER DE ST. JUST, (née Eliza Eugénie Laurent), de la Rivière-Ouelle.	224
Raisons d'assurer au <i>Foyer Domestique</i> une grande circulation.....	214	Dlle. Marie-Louise-Alexina, fille du Dr. Ph. St-JEAN, d'Ottawa.....	225
Remarques sur la prochaine Livraison.....	214	Madame Vital TÊTU, (née Virginie Ahier), de Québec.....	225
Appel aux Abonnés.....	215	Antoine LEDUC, de St. Clément de Beauhar- nois.....	226
Adhésions nouvelles.....	216	Messire M. E. L. AUDETTE, du Séminaire de Québec.....	226
Visites Pastorales.....	216	Edmond LAGUEUX, de St. Romuald d'Etche- min.....	227
Une Sentinelle de la Foi.....	217	Maurice BÉLANGER, ex zouave-pontifical, de Montréal.....	227
Réunion des Evêques à Québec et à Rimouski	217	Madame C. GELINAS, de Sherbrooke.....	227
Fête de la Reine, par G. S.....	217	Madame C. D. DECELLES (née Catherine St. Germain), de St. Laurent, de l'Isle de Montréal.....	227
Fête de l'Ascension, par L. A.....	218	Dr. George GÉNNIER, M. D., de Montréal.....	305
Jour de la Pentecôte.....	218	Dlle. Eugénie POULIOT, fille de J. B. Pouliot, Notaire, M. P., Rivière du Loup, (en bas)	305
Notre fête Nationale.....	218	R. P. HÊTU, O. M. I., Vic.-Général, Colombie Anglaise.....	306
L'Institut d'Ottawa.....	219	A la mémoire de Madame E. H. St. DENIS (née Alizia Fréchet), d'Ottawa.....	306
Statistiques du Canada.....	219	Dlle. Henriette DÉLORIER, fille de M. Ol. Délorier, de Québec.....	307
Les Louisianais et les Canadiens, par M. l'abbé TH. ALLEAU.....	219	Dlle. Sarah Marie HIGGINS, de Sherbrooke....	307
Le <i>Propagateur Catholique</i> , par l'abbé TH. A.	220	Thadée MICHAUD, Notaire et Régistrateur, de St. Jean Port-Joli.....	307
Les Jésuites, Savants et Apôtres, par l'abbé TH. A.....	220	A. E. GAUVREAU, Régistrateur, de Rimouski.	307
Désastreux Incendie à Québec.....	221	Mgr. CONNOLLY, Archevêque d'Halifax, Nou- velle-Ecosse.....	380
Correspondance, par M. Elzéar PAQUIN.....	223	L'Abbé F. A. Ludger TÊTU, du Collège Ste. Anne.....	380
Ordinations et Prise de Voile.....	297	Lieut.-Colonel J. A. CASALT, de Québec....	380
Projet concernant la publication du <i>Foyer Domestique</i>	298	M. Louis THOMPSON, de N. D. de Lévis.....	380
Une bonne nouvelle.....	299		
Nos prochaines Livraisons.....	299		
Le Nouveau Collège de Rimouski.....	299		
La Question d'Orient.....	299		
Une Œuvre Patriotique.....	300		
Concours Littéraire.....	300		
Discours sur l'Education.....	300		
Jugement d'un Protestant sur Chiniquy.....	300		
Un défi au <i>Daily Witness</i>	301		
Le <i>Witness</i> et les processions religieuses.....	301		
Bazar de Ste. Anne d'Ottawa.....	301		
Curieuse découverte.....	302		
Les Prisonniers de Caraquette.....	302		
Education Catholique à Ontario.....	302		
L'enseignement des Frères.....	302		

A NOS LECTEURS.



ACCUEIL bienveillant qui a été fait au FOYER DOMESTIQUE tient moins à notre action qu'à celle d'un grand nombre de personnes qui se sont intéressées, dès le début de notre publication, à la propagation d'une Revue embrassant la religion, la littérature, l'histoire, les beaux-arts, l'agriculture et la tempérance. Si ce programme présentait au public un certain attrait; si une collaboration intelligente s'est efforcée à mettre en relief le véritable but que nous nous étions proposé lors de la fondation de notre journal, c'est que l'un et l'autre, évidemment, reconnaissent qu'il existait une lacune dans notre littérature; chacun constatait un vide au milieu des nombreuses publications qui sortent des presses canadiennes, et les efforts du plus grand nombre ont triomphé des difficultés inhérentes à ces sortes de publications.

Que nos lecteurs veuillent bien accepter nos sincères remerciements pour l'aimable accueil qu'ils ont fait à notre Revue.

Que MM. les Collaborateurs acceptent toute notre gratitude pour le zèle qu'ils ont montré dans leurs travaux dont quelques-uns feront certainement époque dans notre littérature. Notre reconnaissance égale sans conteste l'estime que nous ressentons pour chacun d'eux, et le succès qui a si bien couronné leurs nobles efforts est la plus belle récompense qui nous soit offerte en pareille circonstance.

La confiance s'obtient par la loyauté dans les actes; la sympathie est le résultat d'une entière satisfaction des parties dans un cas donné. Nous nous empressons de déclarer que l'un et l'autre ne nous ont pas fait défaut. La communauté d'idées, de sentiments qui s'est établie entre la Collaboration et le lecteur nous a assuré l'appui de personnes éminentes dans le clergé et dans la société lettrée. Le Clergé s'est fait un devoir de recommander notre Revue aux paroissiens; les Pères de famille se sont empressés de la répandre dans la société. Le Prêtre comme le Laïc ont parfaitement compris notre pensée: convictions sincères dans nos sentiments et espérances calculées sur le patriotisme de la nationalité canadienne-française.—“*JE CROIS, J'ESPÈRE ET J'AIME*”: telle est notre devise et celle avec laquelle nos Collaborateurs comme nos Lecteurs ont marché d'un commun accord, tant est nécessaire cette publication qui ne s'adresse pas seulement à la jeunesse mais aussi à l'homme mûr.

Le FOYER DOMESTIQUE est une Revue essentiellement morale; adaptée à tous les âges, elle renferme des enseignements précieux pour notre nouvelle génération, et se plaît à apporter dans les familles la paix, la concorde et le respect des vérités religieuses. Les nobles exemples qui élèvent l'âme et qui sont si fréquents dans notre histoire, offriront à la Collaboration des sujets d'une haute portée pour notre civilisation. Quelque connues que soient les actes sublimes de nos ancêtres, nos Collaborateurs se feront un devoir de les remettre au jour s'inspirant de leur amour pour la patrie et de la foi vive qui les animait.

Ce n'est pas trop présumer de dire que cette publication est appelée à rendre de grands services à notre nationalité. Entretenir l'amour du sol, l'esprit de famille et la foi dans nos cœurs sont autant de textes livrés à la plume de l'écrivain. Propager avec joie le goût du beau et du vrai et les connaissances utiles, est une noble tâche qui incombe à celui qui aime son pays et en désire la glorification.

Enfin, un proverbe dit: “*Qui hait le travail hait la vertu*,” nous avons prouvé le contraire à nos lecteurs, en affirmant “que celui qui aime le travail aime la vertu.” Du reste, le suffrage d'hommes éminents et les nombreuses lettres de félicitations que nous avons reçues concernant notre publication décuplent notre énergie et nous font un devoir de mener à bien une œuvre pour laquelle nous nous sommes imposé de grands sacrifices,—sacrifices qui seront amplement compensés par les encouragements que nous avons obtenus jusqu'ici et que nous espérons voir continuer pour les prochains volumes du FOYER DOMESTIQUE.

L'ADMINISTRATEUR

1er Août 1876.

1876.

BIBLIOTHEQUE DES FAMILLES.

LE
FOYER DOMESTIQUE.

Revue Religieuse, Littéraire, Historique, Artistique, Agricole et de Temperance.

RÉDIGÉ PAR UN COMITÉ D'ÉCRIVAINS CATHOLIQUES.

LE FOYER DOMESTIQUE, accessible à toutes les bourses par son bon marché, paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 64 pages, double colonne, formant un volume de près de 400 pages tous les six mois, composé de matières ainsi classées :

Religion.—*Sermons, Exhortations et Conférences* des orateurs sacrés du Canada et de l'Europe.

EXTRAITS D'OUVRAGES, où l'on expose les preuves de la Religion, les dogmes de la Foi, les règles de la Morale, etc.

Exposé et Résumé de tous les faits et de toutes les questions d'actualité religieuse soulevées dans l'intervalle de chaque livraison.

RAPPORTS et LETTRES édifiantes sur les Missions du Canada et de l'Étranger.

Littérature.—Choix varié des meilleures productions, tant du Canada que de l'Étranger. Les sujets ayant trait aux matières suivantes entrent dans le cadre de cette publication, savoir :

Philosophie, Éloquence, Discours, Légendes, Critiques, Bibliographies, Biographies, Voyages et Œuvres d'imagination.

Histoire.—*Mémoires* sur le Canada et autres pays ; *Aperçus* sur l'histoire de l'Église et du

Clergé ; *Études* des Mœurs et des Monuments, etc., etc.

Sciences et Beaux-Arts.—Découvertes scientifiques et applications des sciences aux arts. Revues des Concours et compte-rendu des œuvres d'art.

Musique.—Un morceau de *Musique*, pour Piano ou Chant, paraît dans chaque livraison.

Agriculture.—Travaux, recherches, découvertes et perfectionnements.

Temperance et Luxe.—Exposé des causes et des funestes effets de l'*Intempérance* et du *Luxe*, et autres désordres dans la société.

Chronique Générale.—Le *Foyer Domestique* ne s'occupe point de politique, mais il publie un *Résumé* des nouvelles politiques et autres les plus intéressantes, et un *Bulletin* des nouvelles religieuses locales et étrangères, afin de rendre plus complète cette *Gazette des Familles*.

UN
Morceau de Musique
Chaque Mois.

VOL. I.—No. 1.
—
1er AVRIL.
—
OTTAWA.

ABONNEMENT:
\$1. Par Volume.
Frais de Poste compris.

Les lettres pour abonnement, envoi d'argent, etc., doivent être adressées à M. CHARLES DESJARDINS, Trésorier du *Foyer*, et tout ce qui se rattache à la rédaction à Mr. l'Administrateur du FOYER DOMESTIQUE, Ottawa.

Imprimé pour l'Administration du *Foyer Domestique* par la Compagnie typographique du Grisez.

MM. les Maîtres de Poste sont priés de prendre connaissance du paragraphe qui les concerne, à la page 51.

LISTE DES COLLABORATEURS.

—:O:—

<p>Alleau, (Abbé Th.) Missionnaire Apostolique, curé de Ste. Anne d'Ottawa.</p> <p>Amiot, (Guil.) Avocat—Québec.</p> <p>B.... (Abbé G.)—Ottawa.</p> <p>Bélangier, (J. A.)—Ottawa.</p> <p>Baillargé, (G. F.) Sous-Ingénieur en-Chef, Travaux Publics du Canada—Ottawa.</p> <p>Benoit, (Alph.)—Ottawa.</p> <p>Benoit, (Sam.)—Ottawa.</p> <p>Bourget, (Joseph G.) employé civil, Québec.</p> <p>Caouette, (J. B.) employé civil.—Québec.</p> <p>Chapman, (W.)—St. François de la Beauce.</p> <p>Chandonnet, (Abbé T. A.) Docteur en Philosophie, en Théologie et en Droit Canon.—Montréal.</p> <p>Chauveau, (P. J. O.)—Québec.</p> <p>Chauveau, (Alex.) M.P.P.—Québec.</p> <p>Chemin, (Abbé Léon) curé de Grenville.</p> <p>Couture, (Guillaume)—Montréal.</p> <p>Crevier, (Dr. J. A.) Médecin-Naturaliste.—Montréal.</p>	<p>De la Bruyère, (Boucher) — St. Hyacinthe.</p> <p>De Montigny, (B. A. Testard)—St. Jérôme.</p> <p>Dérôme, (F. M.)—Rimouski.</p> <p>Dick, (Dr. Vincelas-Eugène)—Château-Richer.</p> <p>Dion, (J. O.)—Bassin de Chambly.</p> <p>Drapeau, (Stanislas)—Ottawa.</p> <p>Evanturel, (F. E. Alf.) LL.B., Avocat—Ottawa.</p> <p>Faucher de Saint-Maurice, — Québec.</p> <p>Filliâtre, (R. P.) O.M.I.—Ottawa.</p> <p>Fréchette, (Louis-Honoré)—Québec.</p> <p>Gagnon, (Ferd.)—Worcester, Mass., États-Unis.</p> <p>Garneau, (A.)—Ottawa.</p> <p>Génard, (J. A.)—Ottawa.</p> <p>Grazzella, (Mlle * *)</p> <p>Grenier, (Dr. George)—Montréal.</p> <p>Huguet-Latour, (L. A.) A.M., N.P., Montréal.</p> <p>Huot, (Edouard)—Québec.</p> <p>Langevin, (Abbé Edm.) V. G.,—Rimouski.</p> <p>Legendre, (Napoléon)—Québec.</p>	<p>Le May, (Pamphile)—Québec.</p> <p>Lemoine, (J. M.)—Québec.</p> <p>Lérida, (Mlle * *)</p> <p>Lorrain, (Léon) Etudiant en Droit, premier lauréat au concours de poésie de l'Université-Laval,—Iberville.</p> <p>Malouin, (J. A.)—Québec.</p> <p>Marmette, (Joseph)—Québec.</p> <p>McCabe, (L.)—Ottawa.</p> <p>Meilleur, (Dr. J. B.) M.A., M.D., LL.B.—Québec.</p> <p>Pallier, (R. P.) O.M.I.—Ottawa.</p> <p>Paquin, (R. P.) O.M.I.—Ottawa.</p> <p>Poirier, (Pascal)—Ottawa.</p> <p>Poisson, (M. J. A.)—Arthabaskaville.</p> <p>Renault, (Eugène)—Montmagny.</p> <p>Smith, (Gustave)—Ottawa.</p> <p>Sulte, (Benj.)—Ottawa.</p> <p>Tanguay, (Abbé Cyp.)—Ottawa.</p> <p>Tassé, (Joseph)—Ottawa.</p> <p>Tassé, (Elie) Surint. de l'Education, Manitoba.</p> <p>Tessier, (L. W.)—Montréal.</p> <p>Tétu, (Dr. L.)—Rivière-Ouelle.</p> <p>Turcotte, (L. P.)—Québec.</p>
--	---	--

Ainsi que plusieurs autres Ecrivains également disposés à enrichir notre Publication de leurs travaux.

Sommaire des Matières de cette Livraison.

—:O:—

Religion.	PAGES.	Beaux-Arts.	PAGES.
Sermon sur la Sainte-Famille, par M. l'abbé * * *	1	Etudes sur les Beaux-Arts, par M. le chevalier Gustave SMITH	42
Le Carême, Méditation, par M. l'abbé Th. ALLEAU	3	Chronique Musicale, par M. Gust. SMITH	56
Réponses aux Objections les plus répandues contre la Religion, par Mgr. de SÉCUR	7	Musique.—Les Anges du Foyer ou Conseil d'un vieux Curé à une jeune mère de famille	60
L'Œuvre de la Propagation de la Foi, par S. D.	10		
		Archéologie.	
Sciences Sacrées.		Les Ruines de l'Abbaye de Jumièges, par Paul NIBELLE	45
Etudes sur la Création, par M. l'abbé Th. A.	15		
Descente de Jésus-Christ aux Enfers (Légende), par * * *	17	Maximes et Pensées.	
		Foi, Espérance, Charité	6
Morale et Philosophie.		Le Bien et le Mal	6
De l'Âme et de ses Destinées, par M. l'abbé V. POSTEL	12	Discordes, etc	6
<i>Sursum Corda</i> , par SPES	24	Le Vrai Bonheur	10
		Sur la Pauvreté	19
Littérature.		Diverses Pensées	28
Mathilde (Nouvelle), par J. B. CAOUILLE	19	La véritable Habileté, etc	44
Sophie ou la Fille du Peintre, par le Vicomte WALSH	25	Pensées diverses, par M. le Comte de NUGENT	46
La Sœur Rosalie, par Pitre CHEVALIER	27	Pensées diverses	48
Jeanette ou la Pauvre Orpheline, par Madame Marie-Félicie TESTAS	29	Diverses autres Pensées	50
		Agriculture.	
Poésies.		Coup-d'Œil sur l'Agriculture, par S. D.	46
Saint-Pierre et Saint-Paul, par M. l'abbé Léon CHEMIN	6	Vingt courtes Leçons sur l'Agriculture, par un Ancien Cultivateur	47
Moyen de Parvenir, par Le BRUN	20		
La Plainte d'une Exilée Mourante, par Madame Octavie CURROLL	25	Tempérance et Luxe.	
Tristesse, par Léon LORRAIN	26	Motifs d'arborer partout l'Étendard de la Tempérance, par M. l'abbé Alex. MAILLOUX, Vicaire-Général de l'Archidiocèse de Québec	49
Souvenir de Châteauguay, par B. SULTE	51	Considérations sur le Luxe des Vêtements, par M. l'abbé Edouard CORNET	50
Au Foyer Domestique, par X.	54		
		Partie Editoriale.	
Biographies.		Prospectus	51
Pierre Bédard et ses deux Fils, par M. Etienne PARENT	32	Notre Programme	52
		Agents demandés et Envoi du <i>Foyer Domestique</i> , etc	54
Histoire.		Bulletin des Nouvelles Religieuses	56
Mémoire sur le Canada, par M. Stanislas DRAPEAU ..	35	Bulletin des Nouvelles Générales	58
Nos Vétérans de 1812.—Conférence par M. Alphonse BENOIT	21	Faits Divers	62
		Théâtre en Famille.—Un coup de Langue est pire qu'un coup de Lance, par Jean GRANGE	63
Sciences.		Bulletin des Annonces (3e page du Couvert).	63
Un Voyage dans les Espaces Célestes, par M. le Dr. J. A. CREVIER	38		
Chimie.—Son application et ses progrès, par M. Thos. McCABE	41		

ABONNEMENT

Cette Revue est publiée le 1er de chaque mois, par cahier de 64 pages, formant 2 volumes de près de 400 pages, chaque année.
Un morceau de Musique paraît chaque mois.

PRIX :

Par Volume (6 mois.) \$1.

Payable durant les mois de Janvier et Juillet, chaque année.
On s'abonne chez tous les Maîtres de Poste.

BIBLIOTHEQUE DES FAMILLES.

L E

ADMINISTRATION

Cette Revue, rédigée par un Comité de Collaborateurs, publiée assez de matière pour charmer, pendant le mois, les loisirs de la famille.

La correspondance pour abonnement, envoi d'argent, etc., doit être adressée à Mr. CHARLES DESJARDINS, Trésorier, et tout ce qui se rattache à la rédaction, à Mr. l'Administrateur du Foyer DOMESTIQUE, Ottawa.

FOYER DOMESTIQUE,

Revue Religieuse, Littéraire, Historique, Artistique, Agricole, d'Education et de Tempérance.

Religion.

SERMON

SUR LA

SAINTE FAMILLE.

Prononcé à la Cathédrale d'Ottawa, en 1874.

Le deuxième Dimanche après Pâques.

Inspice et fac secundum exemplar quod mastratum est tibi.
Regardez bien et faites selon le modèle qui vous a été montré.

EXODE XXV. 40.

Chers Frères,



AUJOURD'HUI, l'Eglise du Canada, par un privilège spéciale, célèbre une fête chère au chrétien, dont le nom réveille dans son cœur les sentiments les plus tendres et les émotions les plus douces. Cette fête, qui fait l'allégresse du ciel, la joie de l'Eglise du Canada, est la SAINTE FAMILLE ! Elle nous a été accordée par le Souverain Pontife aux instances répétées des premiers Pasteurs de cette Province, pour augmenter notre dévotion envers *Jésus, Marie et Joseph*, et pour nous donner dans ces trois personnes le véritable modèle de la famille. *Inspice et fac secundum exemplar.*

L'humanité, mes Frères, forme comme une grande famille, accomplissant à travers les âges sa mystérieuse destinée sous le regard de Dieu et par le soutien de sa providence ; mais l'humanité déchue par le péché a souillé ce sanctuaire de la paix et du bonheur. Les rêves de l'imagination, enfantés par le délire des passions, avait brisé l'union sacrée, l'harmonie admirable que Dieu avait eu en vue dans le premier plan de la Création, et quand la terre entière, plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie, avait banni du foyer paternel le nom même de la famille, Dieu, en qui réside la plénitude, l'ordre de l'harmonie, voulu relever l'humanité de ses ruines, réparer son œuvre défigurée, il commença d'abord par la famille. Trois personnes unies par les liens les plus purs relevèrent les grandeurs et les gloires de la grande famille du monde déchue.

Trois grandes figures, donc, rayonnent des plus saintes vertus, dans cette famille : *JÉSUS, MARIE et JOSEPH.*

Jésus, Père éternel, selon l'ordre de Melchisédech ; *Marie*, l'antel saint, vivant et immaculé, où devait s'offrir le Fils de Dieu, pour la première fois ; *Joseph*, le substitut de Dieu, pour veiller au soin temporel et à l'honneur de l'un et de l'autre.

Jésus, le verbe éternel, soumis à son humble créature, représente toutes les vertus célestes.

Marie, avec ses glorieuses prérogatives, représente la nature intègre, exempte de souillure, et tient le milieu entre la divinité et l'humanité :

Joseph, descendant de David, avec sa vie laborieuse et obscure, représente les vertus terrestres.

Ainsi, Jésus, Marie et Joseph, vivant dans l'intimité sublime de la famille, réunissent les extrémités de toute existence, rattachent, comme dit l'Apôtre, les choses les plus infimes aux choses les plus élevées, et donnent l'exemple de toutes les vertus que doivent pratiquer l'enfant, la mère et le père, dans la famille. Pour notre instruction, nous allons considérer l'une et l'autre de ces trois personnes.

I.

Qu'est-ce que la famille, pour l'homme ?

La famille, c'est d'abord et avant tout, la vie ; c'est dans la famille que l'homme puise la vie comme dans sa source. Dieu, qui est l'auteur de la vie, qui en est une fontaine vivante, après en avoir donné à l'homme une part magnifique, lui en a confié le trésor et l'a fait le noble dépositaire de la vie ; il a voulu qu'il eût le privilège de la transmettre, de la communiquer à son tour ; qu'il la fit fleurir autour de lui dans d'innombrables rejetons sortis d'une même tige, et qu'ainsi le fleuve de la vie s'en allât d'une éternité à l'autre éternité, en traversant des milliers de siècles et en vivifiant d'innombrables générations.

Jésus est l'auteur même de la vie ; car il a dit de lui-même : *ego sum vita* ; je suis la vie ; lui, qui la répand dans le monde et dans les âmes avec profusion, reçut, improprement parlant, la vie au sein de la Sainte Famille dont il est le premier et le dernier ; le premier, par l'excellence de sa nature divine, engendré de toute éternité, avant l'aurore dans les splendeurs des saints.

Quel spectacle ne donna-t-il pas au sein de la famille !..... A sa voix toute puissante, obéissent les mondes qu'il a créés par un seul acte de sa volonté ; les anges se courbent de respect, pour recevoir ses ordres ; il change à sa volonté les mondes à chaque instant ; il crée des merveilles dans les âmes ; il s'anéanti lui-même jusqu'à être le dernier dans la famille : *et erat subditus illis* ; il leur était soumis, dit l'écrivain sacré ; soumis non seulement extérieurement aux ordres de ses bien-aimés parents, mais d'esprit et de volonté. Quelle leçon ne nous donne-t-il pas Celui qui habite les sanctuaires de la divinité, au milieu des splendeurs d'inaccessibles lumières, à qui tout obéit ; obéit à sa créature, à ceux qu'il a formés de ses mains.

Qui pourrait nous révéler le secret des humi-

liations du Fils de Dieu dans l'obscur maison de Nazareth ? Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'aux anéantissements du Dieu fait-homme, se joignent toutes les autres vertus, tant il est vrai de dire que l'humilité est la base de toutes vertus, de tous les dévouements, de toutes générosités, de tous les sacrifices.

A la famille se rattachent certaines vertus indispensables ; elles sont comme le lien qui unit les fleurs d'un bouquet, dont les parfums suaves rendent la vie douce et agréable. La famille étant la source de la vie, celui qui la reçoit doit à l'auteur de ses jours amour et reconnaissance, respect et obéissance. L'amour est le premier devoir imposé par la nature non moins que par la religion.

Jésus, fidèle à la loi de la nature, qui n'est rien moins que la raison divine, aimât ses parents adoptifs de l'amour le plus tendre, le plus filial qui fut jamais ; il leur était soumis, dit l'Évangéliste : *et erat subditus illis*, car la soumission renferme tout, et Saint Paul enrichit sur cette expression, en disant qu'il s'est anéanti jusqu'à prendre la forme de l'esclave, du serviteur : *sed semet ipsum exinanivit formam servi accipiens*. (PHILIPPE, ch. II, v. 6.)

Ah ! combien celui qui est tout charité, et qui est venu apporter le feu à la terre, et qui ne veut rien moins qu'il embrâse toutes les âmes, a dû témoigner d'amour, de reconnaissance, de respect et d'obéissance à ses bons parents. La Judée entière en a été témoin, témoin aveugle, il est vrai, mais cependant que les Juifs n'ont pu s'empêcher de reconnaître quand ils ont dit de Jésus : n'est-ce pas là le fils de Joseph ? — c'est-à-dire celui qui rend aux auteurs de ses jours tous les devoirs d'un enfant bien né.

O vous, enfants chrétiens, dont vous devez l'existence et la vie à vos bons parents, et qui, sans eux, seriez restés dans le néant, que ne devez-vous pas en retour aux auteurs de vos jours, amour et reconnaissance, respect et obéissance ! Est-il nécessaire de vous le prouver ? Votre cœur ne vous le dit-il pas assez ? Qui aimeriez-vous, si vous n'aimiez pas ceux qui vous ont donné le jour ? ceux dont le sang coule dans vos veines, et dont vous êtes, pour ainsi dire, la chair et la substance. Ainsi, aimez donc vos parents ; voyez combien ils vous ont aimés eux-mêmes ; que n'ont-ils pas fait pour vous ; vous n'étiez pas encore né que déjà ils pensaient à vous avec attendrissement ; ils vous préparaient des langes et un berceau. Est-il amour égal à celui d'une mère pour son enfant ? Avec quelle sollicitude elle prend soin de vous, à travers mille dangers, au péril même de sa vie ! Elle s'est fait une fête de votre naissance ; puis, que de soins, que de services pénibles, que de privations elle s'est réduite ! Quel empressement à essuyer vos larmes ; à apaiser vos cris ; quelle patience à supporter vos défauts ; quelle attention à vous préserver de tout accident ; que de caresses, que de baisers ! Et cette mère, qui ne semble vivre que pour vous, vous ne l'aimeriez pas ? Vous seriez donc de ces monstres d'ingratitude qui après avoir déchiré le cœur de leurs parents sont la honte de l'humanité ?

Et ce père si bon, qui vous a consacré toute son existence ; qui n'épargne ni peines ni travaux, afin de pourvoir à vos besoins et de vous procurer un établissement convenable ; qui se prive quelque fois du nécessaire, serait-il possible que vous ne l'aimassiez pas ?

Ce que je viens de vous dire, mes enfants, de l'a-

mour, j'en dis autant du respect et de l'obéissance. Non, non, soyez-en sûr, quoique vous fassiez, jamais vous n'aimerez vos parents comme ils vous ont aimés, jamais vous ne pourrez faire pour eux ce qu'ils ont fait pour vous, car rien n'est comparable à la tendresse que Dieu a mis dans le cœur des pères et des mères.

Oh ! mon Dieu, combien d'enfants dénaturés, cependant, qui, loin d'aimer, de respecter et d'obéir à leurs parents, font la tristesse de leur père, la désolation de leur mère, le désespoir de leur vieillesse. O vous, qui vous éloignez du sentier de la piété filiale, revenez aux exemples que vous donne le Fils de Dieu, soyez comme lui, soumis à vos parents ; faites leur bonheur comme ils veulent faire le vôtre, et vous serez béni du ciel et de la terre.

II.

Jésus, soumis à Marie et à Joseph, harmonise la famille ; cimente tous les intérêts et conserve l'union. Comme Jésus est Pontife éternel de la grande famille de l'humanité, Marie est la reine du sanctuaire de la famille sainte. Que de merveilles, que de grandeurs, que de gloire environne de toute part cette noble créature ; cette femme bénie entre toutes les femmes, et que les générations appelleront à jamais Bienheureuse. Il n'est pas de créature humaine qui soit entrée dans une union plus étroite, plus intime et plus immédiate avec la divinité. Comblé des dons de la nature et la grâce, elle fut le centre de la famille, la joie du divin enfant, le bonheur de son époux, parce qu'en elle reluisait toutes les vertus d'une épouse accomplie et de la plus tendre des mères.

La nature a mis dans le cœur des mères l'amour, le dévouement, le sacrifice, la tendresse. Ah ! si on a dit des mères en général que la couronne de la dignité maternelle est belle et sainte encore, cette couronne descend du ciel, mais elle est plus radieuse sur le front de Marie Immaculée, Vierge et Mère tout à la fois. C'est Dieu qui la dépose sur le front de la vertu, et quand rien n'en flétrit les splendeurs, ce diadème est plus brillant au front et pèse moins au cœur que celui des rois. Qui pourra nous redire la douceur, la force, la magnanimité et la puissance de l'amour maternel ; qui nous redira la sublimité, la profondeur de sa tendresse ; qui nous redira son énergie et ses prodiges ; qui nous racontera dans Marie toutes les grandeurs et toutes ses gloires.

L'amour de Marie, pour Jésus, fut un amour vrai, sincère et désintéressé. L'Évangéliste nous montre Marie, tant à Bethléem que dans la fuite en Egypte, tant à Nazareth qu'au Calvaire, véritablement mère.

La couronne de la maternité brille pour elle du plus vif éclat dans les adversités, les humiliations de son Fils ; elle ne l'abandonne pas même à l'heure où tout autre mère n'ont pas le courage de suivre leur enfant au supplice, à l'échafaut, sur le théâtre le plus ignominieux.

O mères chrétiennes, considérez dans Marie la reine des mères ; le véritable modèle des vertus que vous devez pratiquer. Apprenez d'elle à aimer vos enfants d'un amour tendre, sans faiblesse ; vraie : estimant l'âme plus que le corps ; sincère : leur faisant et souhaitant tout le bien qui est en votre pouvoir. Apprenez d'elle la patience dans les malheurs qui peuvent fondre sur vous et sur votre famille ; dans les embarras du ménage, soyez calme et résignée comme Marie ; loin de vous

laisser aller au découragement et au dépit, dans vos difficultés, invoquez le Secours des Chrétiens : *Auxilium Christianorum* ; dans les infirmités corporelles, jetez vos regards sur le Salut des Infirmes : *Sauus Infirmorum* ; dans vos afflictions, vos angoisses, invoquez la Consolatrice des Affligés : *Consolatrix Afflictorum* ; et vous trouverez dans cette mère de douleur : *Mater Dolorosa*, les secours et les consolations dont votre cœur aura besoin.

III.

Nous venons de voir l'action de Jésus et de Marie, dans la régénération de la famille, il nous reste à considérer celle de Joseph, que l'Évangile appelle *Juste*. C'est le plus beau titre donné à un homme par l'Esprit-Saint. En effet, celui qui fut associé si intimement aux grands mystères de notre Rédemption a dû et fut véritablement un homme doué d'éminentes vertus.

Joseph, comme le fils de Jacob, le sauveur de l'Égypte, par son action sainte, sa vie laborieuse, humble et soumise aux ordres de la Providence sauva la famille des ruines du désordre, qui s'introduisit généralement dans la famille par son chef.

Les vertus cachés qu'il a pratiqué sous le regard de Jésus et de Marie sont connues de Dieu seul ; mais nous pouvons cependant dire que Joseph, élevé à l'honneur incomparable de père de la Trinité terrestre, du chef de la Famille sainte, excella dans toutes les vertus, et la sainte Écriture célèbre en caractères dignes de l'Esprit-Saint, sa douceur, son humilité, sa justice, sa charité et sa fidélité.

Dans le père de famille reluit l'image de la puissance de Dieu ; comme lui, il doit porter sur son front les marques de sa dignité ; tout annonce dans sa personne la maturité de l'âge, de la prévoyance, de la réflexion ; il doit tout prévoir dans le gouvernement de ceux qui lui sont confiés ; il doit se rappeler que de sa conduite dépend les générations qui doivent sortir de lui, et que les vertus, aussi bien que les vices, se transmettent comme un héritage d'honneur ou d'ignominie de père en fils, et que le bon exemple qu'il doit donner à ses enfants, et l'amour qu'il doit porter à sa compagnie, sont pour la famille des semences de paix et de bonheur.

Apprenez, mes Frères, de Jésus, de Marie et de Joseph, les restaurateurs de la grande famille déchue du monde, les vertus que vous devez pratiquer dans la famille ou dans la société.

Ainsi, n'oubliez pas que la famille est l'image et la ressemblance de la divinité ; comme Dieu, elle est la source de l'existence, une par sa nature, mais subsistant en trois personnes, qu'unissent des liens inoffables et sacrés.

Que le père à qui appartient la puissance et la force, doit dévouer avec bonheur sa vie à des êtres aimés, qui ont besoin qu'on les soutiennent et qui, comme Dieu, il a sa compassion, sa providence, et qu'il doit pourvoir au présent, préparer l'avenir, mettre tout en ordre dans son petit empire. Mais que, comme Dieu, qu'il ne brise pas l'unité ; qu'il ne concentre pas tous les droits sur une seule tête.

Et vous, enfants, vous devez vous élever comme un hommage de piété filiale entre l'âme du père et le cœur de la mère, comme une chaîne suave et mystérieuse ; vous devez vous attacher l'affection de vos parents, par une soumission, une parfaite dépendance qui ne laisse rien à désirer.

Et vous, mères de famille, reine du sanctuaire

domestique, comme Marie, votre modèle, vous devez apparaître comme une douce manifestation de la sagesse, de la miséricorde ; sur vos lèvres doit toujours se trouver la parole qui vivifie ; vous êtes la gardienne des mœurs et de la pureté ; que votre amour s'accroisse par le sacrifice qui sera lui-même votre récompense. Soyez véritablement la confidente des joies, et surtout des peines qu'une mère sait en quelque sorte deviner, pressentir par une secrète révélation des cœurs ; car la mère de famille est ingénieuse à poser l'appareil sur le point saignant de l'âme. Comme le Verbe Divin a fait l'éducation du monde, faites aussi l'éducation du cœur. Nul n'a plus d'ascendant que vous sur l'esprit, l'imagination, le cœur de vos enfants. Soyez, à l'exemple de Marie, véritablement mère ; anges de compassion, de douceur, de miséricorde. *Inspice et fac secundum exemplar.*

Regardez bien, mes Frères, et faites comme Jésus, Marie et Joseph, non seulement vous trouverez encore des modèles à imiter, mais de plus des saints à invoquer. Priez-les d'obtenir ces miracles que la grâce seule peut accorder, et que la prière seule peut opérer ; priez-les, surtout, afin qu'un jour nous soyons tous membres de la grande famille des élus, sous le regard de Dieu, au milieu des splendeurs éternelles.

[Pour le Foyer Domestique.]

LE CAREME.

MEDITATION.



ICI le temps favorable, voici les jours de salut. Enfin, nous allons faire pénitence ; nous allons nous préparer, en traversant le Calvaire au jour glorieux de la Résurrection.

Quarante jours nous sont donnés pour détourner de sur nos têtes la colère divine. Il y a peut-être bien des années, bien des mois, bien des jours que nous n'avons pas pensé à la Justice éternelle. Nous avons pris la vie comme un banquet sans fin, nous nous sommes assis à la table du festin, nous nous sommes couronnés de fleurs, nous avons chanté, nous avons ri ; et au-dessus de nos têtes la même main qui écrivait sur la muraille la condamnation de Balthazar, écrivait aussi ces paroles terribles : *Demain tu mourras !*

Vouloir échapper à la pensée de la mort, du jugement, de l'éternité, est une folie. Laissons les païens, qui n'ont pas d'espérance après cette vie, se livrer à des plaisirs insensés. Laissons les impies descendre jusqu'au fond de l'abîme, entraînés par le tourbillon des voluptés humaines. Laissons les libres-penseurs se moquer des graves leçons et des enseignements de l'Église. Nous, allons droit au but, sachons regarder en face le sort qui nous attend, et attendons sans peur et sans reproches le dénouement final que personne ne peut éviter.

La mort n'est pas si effrayante pour ceux qui la connaissent. Terrible, pour les méchants, elle vient, comme une amie, délivrer les Justes des chaînes de

ce monde ; elle n'est pour eux qu'un accident de la vie, et le commencement de la véritable vie. Comme St. Paul, tous les Saints la désirent pour jouir avec le Christ-Jésus d'une félicité éternelle.

St. André salue la croix où ses membres doivent être attachés. St. Ignace d'Antioche provoque les lions de l'amphithéâtre à broyer son corps sous leurs dents, à le réduire en poussière comme le froment des élus.

Nous allons mourir, préparons-nous. C'est peut-être dans dix ans, peut-être dans vingt ans, peu importe ! Nous savons que nous mourrons, sachons bien mourir.

L'Eglise nous appelle. C'est elle qui est chargée de nous enseigner toute vérité. Elle nous appelle pour nous enseigner la Pénitence.

Regardez et écoutez ! Voici le Prêtre qui s'avance. Le peuple des fidèles s'agenouille devant lui. Il y a là des enfants et des vieillards, des riches et des pauvres. Il y a là des pécheurs fatigués, des cœurs brisés, des âmes profondément blessées.

Le prêtre porte dans ses mains un vase, ce vase renferme une poussière semblable à celle des sépulcres, il la dépose ou plutôt il l'imprime, en forme de croix, sur le front de toutes ces créatures repentantes. Tous s'inclinent et se retirent en silence. Hier, encore, on se livrait à la joie, on cherchait à oublier les chagrins, les peines..... Aujourd'hui, on revient à des pensées graves !..... On commence à comprendre que non seulement il faut mourir, mais encore qu'il faut souffrir, qu'il faut se repentir, faire pénitence.

Avez-vous entendu la parole du prêtre ?

Qu'a-t-il dit ? Allez, buvez, mangez, amusez-vous, car demain vous mourrez. Pour vous, il n'y a rien à espérer et rien à craindre, par de-là cette vie. Non ! Le prêtre n'a pas dit cela. Voici ses paroles : *Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière !*.....

Ton corps est poussière ; mais cette poussière a reçu de la main de Dieu une forme spirituelle, vivante. Cette forme, c'est l'Âme. Elle donne au corps le mouvement, la pensée, la vie intellectuelle. L'Âme est simple, elle est le souffle de Dieu, elle ne peut périr. La mort la sépare du corps ; un jour, ils se réuniront de nouveau. La vie présente est l'épreuve ; la vie future sera la récompense ; la mort éternelle sera le châtiment.

Chaque maladie a son remède. Le péché est le mal de l'âme. Son remède est la pénitence, la prière et l'aumône. L'amour des plaisirs, l'oubli de Dieu, la dureté du cœur, voilà le mal qui ronge les peuples et attire sur eux la colère de Dieu.

Lorsque nous lisons dans les livres saints qu'un prophète fut envoyé vers une des plus grandes villes de l'Antiquité, pour lui ordonner de la part de Dieu de faire pénitence, nous pouvons à peine croire qu'il en soit ainsi. Cependant, il est bien certain que Ninive a été détruite. Babylone a été détruite. Tyr a été détruite. Carthage a été détruite. Rome elle-même a été détruite. Pourquoi ? Parce que ces grandes villes ont péché et qu'elles n'ont pas fait pénitence.

Convertissez-vous ! — criait le prophète — repentez-vous, faites pénitence, ou vous périrez tous !

Encore quarante jours et Ninive sera renversée.

Or, Ninive était une ville immense, il fallait trois jours pour la parcourir. Chose admirable ! les habitants de cette ville coupable se lèvent comme un seul homme, à la voix de Dieu, ils prêchent le jeûne, ils se couvrent de cendres. Le roi, lui-même, descend de son trône et donne l'exemple à son peuple. Les prières s'élèvent vers le Ciel en une immense clameur. La terre est arrosée de larmes.

Dieu voit cette grande conversion, il en est touché. *Misertus est Deus.* Il pardonne.

Plus tard, Ninive retombera dans ses égarements, elle ne fera pas pénitence, et Dieu la détruira sans pitié.

Allez dans les grandes plaines de la Caldée, désertes et sauvages. Ouvrez le livre de Jonas, lisez cette belle page. Regardez autour de vous, où sont les murailles, où sont les palais de cette grande cité ? Le vent de la colère divine a tout emporté ! Il faut se prosterner et adorer.

Ces quarante jours donnés par Dieu à Ninive, il y a trois mille ans, il nous les donne chaque année. Le Dieu Jehovah pardonne une fois. Le Dieu Jésus, pardonne toujours.

La Miséricorde et la Vérité se sont rencontrées sur la terre. La Justice et la Paix se sont embrassées.

Dieu est descendu, il a pris sur lui toutes les infirmités de la nature humaine, il nous a donné l'exemple. Il a fait pénitence pour nous. Pendant quarante jours, il jeûnera, Lui, qui n'a pas péché ; Lui, qui est le Fils éternel, consubstantiel au Père, il arrosera la terre de ses larmes, en attendant qu'il l'arrose de son sang. Nous n'y pensons pas !

Quelle vie nous menons ! Vie douce, honnête, peut-être ; mais vie pleine de faiblesses et de lâchetés. Nous ne blasphémons pas ; mais nous ne savons pas prier avec ferveur. Nos prières sont souvent une insulte à Dieu. Pouvons-nous jurer que nous aimons Dieu, comme il veut être aimé, comme il mérite de l'être ? Que faisons-nous de notre âme, de notre esprit, de notre cœur ? Quelle dissipation, quelle oubli, quelle légèreté !

Nous ne tuons pas, sans doute ; mais nous n'avons pas plus d'affection pour nos frères que nous voyons que pour Dieu que nous ne voyons pas. Nous foulons aux pieds la réputation du prochain, nous troubons la paix par nos bavardages. Nous répétons les calomnies et les médisances que nous avons entendues. Nous soufflons sur le feu au lieu de l'éteindre. Nous offensoons chaque jour les autres et nous ne voulons pas pardonner les offenses.

Nous ne commettons pas d'actions abominables, mais nous vivons au milieu de mille pensées mauvaises. Notre imagination est sans cesse peuplée de tableaux impurs. Tous les autres sont coupables, nous seuls sommes innocents ! Oui ! lavez-vous les mains et jetez votre eau sale à la tête des passants !

Notre Seigneur a jeûné et prié pendant quarante jours. Et nous, nous trouvons que c'est bien long. Comparons, s'il vous plaît, nos mortifications à celles des vieux chrétiens, nos pères. Ils jeûnaient rudement, ils faisaient abstinence, ils étaient impi-

toyables pour eux-mêmes. Leurs pénitences nous effraient.

Aujourd'hui, nous voulons échapper à la pénitence. Nous voulons bien aller au Ciel; mais doucement et gaiement. Le Carême, aujourd'hui, n'est plus qu'un souvenir du carême d'autrefois. Au moins faut-il observer fidèlement ce qui nous reste.

La pénitence est une vertu essentiellement catholique. C'est l'action de se repentir, d'avoir regret du mal que l'on a fait, parceque le mal offense Dieu, qui est infiniment bon et infiniment parfait. Le pénitent est celui, par conséquent, qui exerce sur lui-même un acte de justice. Il s'accuse, il se condamne, il se punit, pour éviter d'être accusé, condamné et puni par le Grand Juge, au jour des récompenses et des châtimens éternels.

Quoi de plus sage et de plus raisonnable! Éviter, prévenir la justice divine, la désarmer.

Écoutez le pénitent demander pardon à son Créateur, son juge.

« O mon Dieu, ayez pitié de moi, vous dont la miséricorde est si grande.

« Oubliez mes iniquités, effacez-les, vous qui ne vous lassez jamais de pardonner.

« Je reconnais aujourd'hui ma méchanceté. Le souvenir de mes fautes me poursuit sans cesse.

« J'ai péché contre vous, Seigneur, je vous ai désobéi. J'ai fait le mal devant vous.

« Changez-moi, ô mon Dieu, donnez-moi un cœur pur. Changez mon esprit, faites de moi un homme nouveau. »

* * *

N'est-il pas infiniment plus glorieux pour un pécheur de se punir lui-même, d'accuser ses fautes avec humilité et de se corriger, surtout que d'attendre une punition mille fois plus humiliante.

Lorsque les méchants seront tombés dans l'abîme de l'Éternité ils seront forcés d'avouer qu'ils se sont trompés.

« Nous nous étions donc trompés ? diront-ils. « Nous avons marché dans le chemin de l'iniquité ! Mais il ne sera plus temps.

Les justes, au contraire, se réjouiront d'avoir foulé l'orgueil aux pieds, d'avoir méprisé le monde, d'avoir réduit leur chair en servitudes. Ils triompheront dans une félicité éternelle des mépris d'un monde insensé.

Faisons donc pénitence en cette vie. Voici le temps favorable, voici les jours de salut !

L'Église nous ordonne de jeûner, de faire abstinence, de prier; afin de nous corriger, de nous purifier, de nous sanctifier. Ce n'est pas là une chose indifférente, encore moins ridicule ou absurde; c'est une mesure singulièrement sage et salutaire: c'est la mise en pratique d'une vertu sans laquelle on ne peut être, je ne dirai pas un saint, un chrétien, mais un honnête homme.

Laissez donc les insensés briser les doux liens que l'Église veut leur imposer; et sachez que c'est par amour pour vous qu'elle a proclamé cette loi salutaire de la pénitence, de la mortification.

Les maladies qui nous affligent viennent, le plus souvent, de l'abus que nous faisons des aliments que la terre nous donne en si grande abondance. Entraînés par nos appétits nous abusons de tout. Ce n'est pas la pénitence qui tue; mais bien les plaisirs coupables et les excès insensés auxquels nous nous livrons.

* * *

Le Carême n'est pas autre chose que la vertu de tempérance mise en pratique.

La pénitence est une réaction violente contre les désordres de l'intempérance.

Les mortifications sanglantes des saints, leurs jeûnes, leurs veilles, leurs larmes, sont le châtimement de tous les excès dont la nature humaine s'est rendue coupable.

Supposons, un instant, que nous n'ayons jamais transgressé les douces lois de la tempérance, la pénitence ne serait pas moins nécessaire.

Les anges du ciel seuls sont innocents. Nous sommes tous coupables, et, pour nous en convaincre, voyons ce qu'est la vertu de tempérance et quels devoirs elle nous impose.

La tempérance est une des quatre vertus cardinales, que l'on appelle aussi morales et principales, parce qu'elles sont le principe des autres vertus.

C'est elle qui interdit l'abus des choses qui flattent les sens, la nourriture, la boisson, les plaisirs. C'est elle qui en règle l'usage conformément à la loi de Dieu et à la raison.

Elle est la mère d'autres vertus qui font le bonheur et l'ornement de la vie. On peut dire qu'elle est la gardienne de l'honneur des familles. Sans elle toutes les barrières sont brisées et le désordre entre à pleine porte au foyer domestique.

Voici les vertus qui font escorte à la Tempérance et que l'on peut appeler ses filles. Voyez comme elles sont belles: l'Abstinence, la Sobriété, la Chasteté, la Continence, la Pudeur, la Modestie, l'Humilité, la Douceur et la Clémence.

L'homme tempérant voit ces neuf filles du ciel plus belles que les muses payannes s'asseoir à son foyer.

* * *

La loi du Carême nous ordonne le jeûne, l'abstinence et la sobriété.

Le jeûne consiste à se priver, en partie, des aliments à notre usage. A la rigueur nous ne devrions faire qu'un seul repas par jour; mais à ce repas principal on peut ajouter un autre repas léger qui s'appelle la collation, et dans lequel on peut manger le quart environ du repas principal.

Il est, du reste, assez difficile d'assigner une mesure générale. La conscience des fidèles, quand elle est droite, est le meilleur juge en pareille matière.

Les enfants, les vieillards, les pauvres, les ouvriers dont le travail est pénible; les malades, les personnes faibles, etc., etc. sont dispensés naturellement de la loi du jeûne, ou n'y sont soumis qu'en raison de leurs forces. Dans le doute, il faut consulter son curé ou son confesseur.

L'abstinence consiste à se priver de chair les jours fixés par l'Église. Cependant, on peut jeûner même en usant d'aliments gras au seul repas principal, lorsque le Souverain-Pontife le permet.

Du reste, chaque pays, chaque diocèse a des usages, des coutumes, qu'il faut respecter, parcequ'ils sont fondés sur le climat et sur le genre de production de la contrée. L'Évêque a mission de régler ces choses en se conformant aux lois générales de l'Église; et c'est aux fidèles à écouter la voix de leurs pasteurs et à leur obéir.

La sobriété règle l'usage des boissons. Il est bien certain qu'il n'est jamais permis d'user de boisson d'une manière immodérée, et surtout de boissons enivrantes; à plus forte raison les jours de

jeûne. Cependant la soif est un besoin tellement impérieux qu'il est généralement admis qu'on peut boire, pour se désaltérer, sans rompre le jeûne.

Le froid et la chaleur excitent la soif. Elle devient parfois intolérable, le jeûne lui-même la rend plus impérieuse encore. Or l'Eglise n'a pas pour but de tuer ses enfants, ou de leur imposer des souffrances intolérables. Elle veut les mortifier et les sauver, voilà son but. Boire de l'eau, pour étancher sa soif, ou bien quelque décoction innocente légèrement sucrée, ne peut rompre le jeûne.

De plus, une quantité insignifiante de nourriture est également regardée comme sans importance, parce que peu est réputé pour rien. L'Eglise ferme les yeux sur ces petits détails.

St. Alphonse de Ligori, qui n'était pas un petit saint ni un petit théologien, ne penche pas pour trop de sévérité, et conseille de laisser autant que possible les fidèles dans la bonne foi, surtout lorsqu'e leur conscience est bien formée et qu'ils veulent sincèrement obéir à l'Eglise et se sauver.

Comment ne ferions-nous pas pénitence, maintenant que la pénitence est si légère; maintenant que l'Eglise s'est relâchée en notre faveur des rigueurs des temps anciens; maintenant qu'elle nous accorde tant de dispenses, et qu'elle semble compatir à nos faiblesses, à nos délicatesses, aux exigences de la société dans laquelle nous vivons.

Sojons donc d'autant plus sévères, d'autant plus soumis et obéissants que notre mère est plus tendre.

Jeûnons, frappons-nous la poitrine, avouons nos fautes, crions vers le ciel, humiliions-nous, et surtout aimons nos frères, réparons le mal que nous leur avons fait, et Dieu, soyez en sûr, nous fera miséricorde.

TH. ALLEAU.

Miss. Ap.—Curé de Ste. Anne d'Ottawa.



FOI, ESPÉRANCE ET CHARITÉ.—La Foi répand sa vive lumière à travers les ténèbres; dévoile à nos regards les perspectives infinies de l'Espérance, et emplît nos cœurs des joies pures de la Charité.

LE BIEN ET LE MAL.— Dans la destinée humaine, le bien et le mal ont une part incertaine et variable. L'homme peut sans doute augmenter le bien et diminuer le mal: tel est le but de sa vie, tel doit être l'objet constant de ses efforts; mais je vous le dis, sur cette terre d'exil, l'homme ne saurait vaincre et détruire le mal car, selon la volonté divine, le mal est nécessaire. Le Sauveur nous a donné ce grand enseignement, en ne nous laissant que le souvenir de ses douleurs.

—La vie humaine n'est-elle pas une lutte dans laquelle le bien et le mal se disputent notre âme?

DISCORDES.—Si, dans les rapports avec les hommes, on avait affaire qu'à ce qu'ils pensent réellement, on pourrait facilement s'entendre; c'est ce qu'ils font semblant de penser qui amène la discorde.—Mme de STAEL.—De l'Allemagne.



[Pour le Foyer Domestique.]

LES DEUX TRIOMPHATEURS

ST. PIERRE ET ST. PAUL.

CHANT CATHOLIQUE.

Ils sont couchés tous deux sur ta poussière,
Fière Cité de la gloire et des arts;
Leurs noms gravés sur ton marbre et ta pierre,
Ont éclipsés les noms de tes Césars!
Ils ont vaincu ton paganisme immonde,
Et détrôné tes rois, tes dieux pervers.
O Pierre, ô Paul, ô Conquêteurs du monde,
Votre triomphe a sauvé l'univers!

Tous deux partis des vieux murs de Solyne,
Après la mort du Sauveur des humains,
Ils ont porté son étendard sublime
Sur tous les points, et par tous les chemins.
A Rome, enfin, leur parole féconde
S'unit et tonne, ébranlant les enfers,
O Pierre, ô Paul, ô Conquêteurs du monde,
Votre triomphe a sauvé l'univers!

Représentant la divinité même,
Pierre préside à l'Eglise des Saints;
Le respectant, comme Pasteur suprême,
Paul s'associe à ses nobles desseins;
La Vérité, de leurs cœurs qu'elle inonde
Coule à grands flots par deux canaux divers.
O Pierre, ô Paul, ô Conquêteurs du monde,
Votre triomphe a sauvé l'univers!

La cruauté des Nérons sanguinaires
Vient décimer vos enfants nouveau-nés,
Vous souriant, au courroux des sicaires,
Glorifiez vos martyrs couronnés!
Devant le jour s'enfuit la nuit profonde,
Et les Captifs sentent tomber leurs fers.
O Pierre, ô Paul, ô Conquêteurs du monde,
Votre triomphe a sauvé l'univers!

Bientôt la mort, que leur âme désire,
Orne leurs fronts de son laurier sacré;
L'un, sur la croix, avec transport expire,
L'autre périt sous le glaive acéré.
Sur leurs tombeaux un long orage gronde,
Rome de sang voit ses pavés couverts,
O Pierre, ô Paul, ô Conquêteurs du monde,
Votre triomphe a sauvé l'univers!

Frappez, tyrans! frappez sur vos victimes!
Chacun des coups que vous leur assénez
Multiplie les Croyaux magnanimes,
Qui lasseront vos boureaux acharnés.
Pour leur soutien la grâce surabonde,
Et par torrents, pleut des cieus entr'ouverts.
O Pierre, ô Paul, ô Conquêteurs du monde,
Votre triomphe a sauvé l'univers!

Ils ont montés par leur obéissance,
Jusques au trône à leur zèle promis;
Du Christ vainqueur, partageant la puissance,
Ils sont, là-haut, nos Chefs et nos Amis,
Leur noble nef qu'un souffle heureux seconde,
De leur drapeau couvre toutes les mers!
O Pierre, ô Paul, ô Conquêteurs du monde,
Votre triomphe a sauvé l'univers!

L'Abbé LÉON CHERIN.

Grenville, Janvier, 1876.

REPONSES

COURTES ET FAMILIERES

AUX OBJECTIONS LES PLUS RÉPANDUES

CONTRE LA RELIGION.

Par Mgr. de SÉOUR.

—O—

INTRODUCTION.

Chers lecteurs,



LAISSEZ-MOI vous présenter un petit livre que j'ai fait tout exprès pour vous (1). Il vous déplaira peut-être à la première vue, permettez-moi néanmoins de vous l'offrir; car c'est un signe certain que vous en avez très particulièrement besoin.

Un bon livre, dit-on, est un ami.

J'espère, en ce moment, quoique vous en pensiez, vous présenter un de ces amis là. Recevez-le comme on reçoit ses amis, avec bienveillance et le cœur ouvert. Je vous l'offre de même.

Quoiqu'il parle de choses un peu sérieuses, j'ai tout lieu de croire qu'il ne vous ennuiera pas. Je le lui ai bien recommandé, et il m'a promis de ne point prêcher, mais simplement de causer.—Après avoir lu le dernier chapitre, vous me direz s'il a tenu parole,

Vous remarquerez, sans doute, que les préjugés auxquels j'oppose une réponse sont de trois espèces. Les uns viennent de l'impieété, ce sont les pires; j'ai commencé par eux: les autres viennent de l'ignorance, les autres, enfin, de la lâcheté.

J'espère que la plupart de ces objections vous sont étrangères et que jamais vous ne vous les êtes proposées sérieusement.

Je les ai notées néanmoins comme un préservatif pour l'avenir. C'est le contre-poison que par précaution je vous donne d'avance.

Je demande au bon DIEU que ces simples causes vous fassent du bien, qu'elles gagnent votre cœur.

Connaissant par une douce expérience que le vrai bonheur consiste à connaître, à aimer, à servir DIEU, je n'ai point de plus ardent désir que de voir mon bonheur si pur, si solide, devenir aussi le vôtre....

L'intention est bonne; c'est déjà quelque chose, surtout par le temps qui court. Le livre est-il aussi bon que l'intention? Je le désire, quoique je connaisse mon peu d'habileté.

Vous trouverez, sans doute, bien des questions traitées trop brièvement; mais j'ai craint de vous fatiguer, mon cher lecteur, et j'ai mieux aimé être

(1) La lecture de cet opuscule a été si fort bénie de Dieu qu'elle a été, pour un grand nombre d'âmes, l'instrument de leur retour à la religion.

Traduit dans toutes les langues, ce petit livre a été une source précieuse d'instruction, et a su dissiper, dans les rangs du peuple, les préjugés, les erreurs, les sophismes de tout genre que la mauvaise presse répand avec une si déplorable activité.

Nous avons la conviction que cet excellent abrégé de doctrines chrétiennes, adaptées aux besoins de notre époque, sera lu avec intérêt, dans les veillées, au sein de la famille.

incomplet que de vous endormir. Malheur au livre sur lequel on s'endort !..

Je vous engage, quant à celui-ci, à n'en pas trop lire à la fois, mais aussi à le lire tout entier, d'un bout à l'autre. Lisez avec réflexion, en posant avec soin les raisons que je vous présente. Je vous demande surtout de chercher de bonne foi la vérité, de ne pas la repousser si elle se présente à votre esprit. Quand le cœur est droit et sincère, le jour se fait bien vite.

I

PREMIERE OBJECTION.

Qu'ai-je à faire de la Religion? Je n'en ai pas, et cela ne m'empêche pas de me bien porter.

Réponse.—Aussi ne viens-je pas vous la donner comme un moyen de grandir ou de vous bien porter.

Mais, de bonne foi, ne sommes-nous donc en ce monde que pour cela? et n'avons-nous point une destinée plus haute que nos bœufs, nos chiens et nos chats?... Tous les peuples, dans tous les temps, dans tous les lieux, ont toujours été convaincus du contraire, et il me paraît difficile que vous ayez raison contre tout le monde.

C'est de cette destinée, qui est la vôtre, la mienne, celle de tous nos semblables, que s'occupe la Religion. Rien ne peut nous toucher de plus près, vous et moi; rien ne peut mériter davantage l'attention d'un homme raisonnable.

Suivant, en effet, que la Religion est trouvée véritable ou fautive, tout change dans la direction pratique de notre vie, dans nos idées, dans nos sentiments les plus intimes, les plus importants.

Or, non-seulement il se peut que la Religion soit vraie, mais il y a de bien graves préjugés en sa faveur, dans les immenses bienfaits de civilisation qu'elle a répandus sur la terre, et dans le respect que lui ont accordé une foule d'hommes éminents par leurs vertus et leur génie, tels que Bossuet, Fénelon, saint Louis, Bayard, du Guesclin, Turenne, le grand Condé, Napoléon, saint Vincent de Paul, saint François-Xavier, saint François de Sales, et tant d'autres.

Laissez-moi donc discuter avec vous la cause de la Religion.

Croyez-moi: vous ne la repoussez que parce que vous ne la connaissez pas... Telle que vous vous la représentez, je conçois sans peine qu'elle vous répugne. Mais vous la représentez-vous telle qu'elle est réellement? Là est toute la question.— Hélas! que de préjugés, que d'étranges erreurs règnent sur son compte!

Il ne me sera pas difficile, mon cher lecteur dans ces simples causeries, de vous montrer que ces préjugés sont injustes; que la Religion n'est pas ce qu'on veut bien dire; que non-seulement elle n'est pas absurde, mais qu'elle est souverainement raisonnable, belle, harmonieuse, et qu'elle repose sur les preuves les plus solides.

Je viens vous montrer qu'elle est faite pour vous et que vous êtes fait pour elle !..

Si, comme moi, vous la voyez, chaque jour, cette Religion bénie, sécher les larmes du pauvre, changer les cœurs les plus vicieux, arrêter le mal, réparer les injustices, apaiser les haines, répandre partout la résignation, la vérité, la paix, l'espérance, la joie dans les âmes..., vous changeriez sans

doute de langage et je n'aurais pas besoin de vous presser !

Mais malheureusement cette preuve *pratique* et *experimentale* de la Religion doit se sentir plutôt que se dire. C'est l'expérience, non la parole, qui en fait comprendre la force invincible.

Permettez-moi néanmoins, avant de commencer nos petits et très-grands Entretiens, de choisir, entre mille traits touchants qui se présentent à mon esprit, un fait tout récent et dont je puis vous garantir l'absolue vérité, puisque j'en ai été le témoin et presque l'auteur. Il parlera, ce me semble, en faveur de ma thèse, plus haut que tous les discours.

Il y a quelques années, un pauvre sergent, condamné à mort, attendait dans la prison militaire de Paris l'exécution de la fatale sentence.

Son crime était bien grave. Il avait tué, avec préméditation, son lieutenant, pour se venger d'une punition dont celui-ci l'avait menacé.

Aumônier de cette prison, je vis le sergent Herbucl, et lui apportait les secours de la Religion. Repentant déjà de son crime, il les reçut sans difficulté. Dès le deuxième ou troisième jour après sa sentence, il s'approcha des Sacraments, et à partir de ce moment, cet homme parut tout changé.

“Maintenant, me répétait-il, maintenant, je suis heureux. Je suis prêt : que le bon DIEU fasse de moi ce qu'il voudra. Je suis dans une paix profonde ; je ne regrette la vie que pour pouvoir faire pénitence.” Il se confessait et communiait environ tous les huit jours.

Après deux mois de prison, le 1^{er} novembre 1848 on lui notifia l'exécution de sa sentence. Il l'entendit avec le calme d'un chrétien. J'étais auprès de lui. Son corps était ébranlé par une sorte de tremblement convulsif ; mais l'âme dominait cette émotion violente, et il gardait la paix du cœur. “La volonté de DIEU soit faite,” dit-il au commandant.

Je restai seul avec lui. Je reçus une dernière fois l'aveu de ses fautes ; puis, je lui apportai le saint Viatique. Il pria toute la nuit, causant de temps à autre tranquillement avec les deux gendarmes qui le veillaient.

La triste voiture qui devait nous conduire à Vincennes arriva vers six heures. Herbucl embrassa le concierge de la prison et le commandant ; nul ne pouvait retenir ses larmes. Je montai avec lui dans la voiture cellulaire.

Il était paisible, même gai, pendant le trajet. “Vous ne sauriez croire, monsieur l'aumônier, me disait-il, quelle excellente journée j'ai passée hier ! Comme j'étais heureux ! C'était un pressentiment permis par la bonne Providence. Je savais que c'était la Toussaint ; j'ai prié tout le temps... Le soir j'étais tout content... et maintenant je le suis bien encore. Rien ne peut exprimer quelle paix j'ai goûtée cette nuit : c'était une joie dont on ne peut se faire une idée.” — Et il allait à la mort !...

“La mort ajoutait-il, n'est plus rien pour moi. — Je sais où je vais, je vais là-haut, chez mon Père ; je vais chez nous... Dans quelques moments j'y serai. — Je suis un grand pécheur, le plus grand de tous les pécheurs. Je me mets au plus bas, j'ai offensé DIEU, j'ai péché... mais Dieu est bon, et j'ai une confiance immense en lui.”

Et lisant une prière qui lui rappelait la communion : “Mon DIEU est là,” murmurait-il tout bas ; et il était plein de joie.

“Oh ! que je crois fermement, disait-il encore,

toutes les vérités de l'Église ! Oh ! que je suis dans un grand calme ! ET QUEL BEAU JOUR ! — Je vais bientôt être avec DIEU !” Et, se tournant vers moi avec un sourire. “Mon père, je vais vous attendre : je viendrai vous faire entrer à mon tour, ou bien je n'y pourrai rien.” — Puis, rentrant en lui-même ; “Je ne suis rien, DIEU seul est tout. Tout ce que j'ai de bon est à lui, vient de lui seul... Je ne mérite rien : je suis un grand pécheur !”

Il me montrait son *Manuel du Chrétien* : “Les soldats devraient toujours avoir ce petit livre-là, et ne le jamais quitter. Si je l'avais lu toute ma vie, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait, et ne serais pas où je suis...”

Nous étions arrivés depuis quelques temps dans la plaine de Vincennes. Le moment de l'exécution approchait. Je présentai au pauvre condamné le crucifix ; il le prit avec transport, et, le regardant avec une tendresse inexprimable, il dit doucement et à plusieurs reprises : “Mon Sauveur ! Mon Sauveur ! Oui, le voilà bien ! mort pour moi ! Et moi aussi je vais mourir avec lui !” — et il baisait la sainte image.

Tout était prêt. On descendit. Herbucl demanda qu'on lui laissât commander son feu, on le lui accorda. “J'AI EU LE COURAGE DU CRIME, dit-il, IL FAUT QUE J'AI CELUI DE L'EXPIATION !”

Il reçut à genoux une dernière bénédiction. Il se plaça devant le piquet de soldats qui devaient le fusiller. — “Camarades, cria-t-il, d'une voix vibrante, je meurs chrétien ! Voici l'image de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ! Regardez bien, je meurs chrétien !” — Et il leur montrait à tous la Croix. — “Ne faites pas ce que j'ai fait ; respectez vos supérieurs !”

Je l'embrassai une dernière fois..... Un instant après, la terrible détonation se fit entendre..... et Herbucl parut devant le DIEU qui pardonne tout au repentir !...

Que pensez-vous, dites-moi, d'une Religion qui fait mourir ainsi un grand coupable ? et n'y a-t-il pas là de quoi vous faire réfléchir ?

II

DEUXIEME OBJECTION.

Il n'y a pas de Dieu.

Réponse. — *En êtes-vous bien sûr ?* — Et qui donc alors a fait le ciel, la terre, le soleil, les étoiles, l'homme, le monde ?

Tout cela s'est-il fait tout seul ? — Que diriez-vous si quelqu'un, vous montrant une maison, vous affirmait qu'elle s'est faite toute seule ? que diriez-vous même s'il prétendait que cela est possible ? — Qu'il se moque de vous, n'est-il pas vrai ? ou bien qu'il est fou ; et vous auriez grandement raison.

Si une maison ne peut se faire toute seule, combien moins encore les merveilleuses créatures qui remplissent l'univers, à commencer par notre corps qui est la plus parfaite de toutes !

Il n'y a pas de Dieu ? — Qui vous l'a dit ? Un étourdi sans doute, qui n'avait pas vu le bon DIEU, et qui concluait de là qu'il n'existait pas ? — Mais est-ce qu'il n'y a de réels que les êtres que l'on peut voir, entendre, toucher, sentir ? — Votre pensée, c'est-à-dire votre âme qui pense, n'existe-elle pas ? Elle existe si bien, et vous en avez le sentiment si intime, si évident, que nul raisonnement au monde ne pourrait vous persuader le contraire. — Avez-vous cependant jamais vu, ou entendu, ou touché

voire âme ?— Voyez donc comme il est ridicule de dire : il n'y a pas de DIEU, parce que je ne le vois pas.

DIEU est un *pur esprit*, c'est-à-dire un être qui ne peut tomber sous les sens matériels de notre corps, et qui ne se perçoit que par les facultés de l'âme — Notre âme aussi est un *pur esprit* : DIEU l'a faite à son image.

On raconte que, dans le dernier siècle, où l'impie-té était à la mode, un homme d'esprit se trouvait un jour à souper avec quelques prétendus philosophes qui parlaient de DIEU et niaient son existence.— Pour lui, il se taisait.

L'horloge vint à sonner quand on lui demanda son avis. Il se contenta de la leur montrer du doigt, en disant ces deux vers pleins de finesse et de sens :

Pour ma part, plus j'y songe, et moins je puis penser
Que cette horloge marche et n'ait point d'horloger.

On ne dit pas ce que ses amis répondirent.

On cite encore une parole fort piquante d'une jeune dame à un célèbre incrédule de l'école voltairienne. Il avait inutilement tâché de convertir cette dame à son athéisme. Piqué de la résistance : "Je n'aurais pas cru, dit-il, dans une réunion de gens d'esprit, être le seul à ne pas croire en DIEU."

"Mais vous n'êtes pas le seul, monsieur, lui répliqua la maîtresse du logis ; mes chevaux, mon épagneul et mon chat ont aussi cet honneur ; seulement, ces pauvres bêtes ont le bon esprit de ne pas s'en vanter."

En bon français, savez-vous ce que veut dire cette grossière parole : "Il n'y a pas de bon DIEU ?"— La voici fidèlement traduite : "Je suis un méchant qui ai grand'peur qu'il n'y ait là-haut quelqu'un pour me punir."

III

TROISIÈME OBJECTION.

Quand on est mort, tout est mort.

Réponse.—Oui, chez les chiens, les chats, les ânes, les serins, etc. Mais vous êtes bien modeste si vous vous mettez du nombre.

§1.

Vous êtes un homme, mon cher, et non pas une bête. Il est étrange qu'on ait besoin de vous le dire. Vous avez une ÂME, capable de réfléchir, de faire le bien ou le mal, et cette âme est immortelle ; les bêtes n'en ont pas.

Ce qui fait l'homme c'est l'âme ; c'est-à-dire ce qui pense et nous, ce qui nous fait connaître la vérité et aimer le bien. C'est ce qui nous distingue des bêtes. Voilà pourquoi c'est une si grande injure que de dire à quelqu'un : "Vous êtes une bête, vous êtes un animal," etc. C'est lui refuser sa première gloire, celle d'être homme.

Donc, dire : "Quand je serai mort, je serai mort tout entier," c'est dire : Je suis une bête, une vraie brute et un animal. Et quel animal encore ! Je vaudrais bien moins que mon chien, car il court plus vite, dort mieux, y voit plus loin, a le nez plus fin, etc., etc. ; moins que mon chat, qui y voit la nuit, qui n'a pas à s'inquiéter de son vêtement, de sa chaussure, etc. En un mot, je suis une très pauvre bête, et le plus indigent des animaux !

Si cela vous fait plaisir, dites-le ; croyez-le, si

vous le pouvez ; mais permettez-nous d'être un peu plus fiers que vous et de déclarer hautement que nous sommes des hommes. C'est bien le moins.

§2.

Eh ! que deviendrait le monde si votre assertion était fondée ? Ce serait un véritable coupe-gorge !— Le bien et le mal, la vertu et le vice, ne seraient plus que de vains mots, ou plutôt d'odieus mensonges !

Pourquoi, en effet, si, d'une part, je n'ai rien à craindre dans une autre vie, et si, d'autre part, je m'arrange avec assez d'adresse pour n'avoir rien à craindre en celle-ci, pourquoi ne volerai-je pas, ne tuerai-je pas, quand mon intérêt m'y engagera ? Pourquoi ne me livrerai-je pas à tous les raffinements du libertinage ? Pourquoi contenir mes passions ? Je n'ai plus rien à craindre ; ma conscience est une voix menteuse à qui j'imposerai silence... Une seule chose attirera mon attention : ce sera d'éviter les regards du commissaire de police et du gendarme.— Le bien, pour moi, comme pour tout homme sensé, sera de leur échapper ; le mal, d'être attrapé par eux.

"Quel langage ! dites-vous ; il faudrait avoir perdu la tête pour le tenir sérieusement."

Sans doute. Et cependant, si tout était fini pour nous au jour de la mort, ce langage si odieux, si absurde, je vous défiorais de le confondre.

S'il n'avait pas une vie future, je vous défiorais de montrer en quoi Saint Vincent de Paul est plus estimable que Cartouche !

Par les fruits, jugez donc l'arbre, comme l'enseignement le bon sens et l'Évangile.— Par les horribles conséquences, jugez le principe... Et osez répéter : "Quand on est mort, on est mort tout entier !" — Nous saurons désormais ce que cela veut dire.....

§3.

Contraire au bon sens, le matérialisme l'est encore au sentiment général et invincible de tous les hommes. Partout et toujours, on a cru à une vie à venir. Partout et toujours, l'innocent injustement persécuté, l'homme de bien malheureux, ont attendu dans une autre vie la justice et le bonheur qui leur étaient refusés sur la terre ; partout et toujours on a cru à un DIEU vengeur du crime impuni !...

Partout et toujours, enfin, on a prié pour les morts, on a espéré retrouver par delà le tombeau, dans un monde meilleur, ceux que l'on avait aimés.

Pourquoi pleurer ? disait à son épouse et à ses enfants Bernardin de Saint-Pierre mourant. Ce qui vous aime en moi vivra toujours..... Ce n'est qu'une séparation momentanée ; ne la rendez pas si douloureuse !... *Je sens que je quitte la terre, non la vie !*

Telle est la voix de la conscience ; telle est la voix, la douce, la consolante voix de la vérité.

Telle est aussi la solennelle parole du christianisme. Il nous montre la vie présente comme une épreuve passagère que le bon Dieu couronne à un éternel bonheur. Il nous excite à mériter ce bonheur par le sacrifice et par le fidèle accomplissement du devoir. Arrivé à son heure dernière, le chrétien remet avec confiance son âme entre les mains de son Dieu : et à une vie pure, sainte et paisible, succède une éternité de joies !...

Loin de nous, donc, loin de notre France si éclairée, ce désolant matérialisme qui voudrait nous ra-

vir de si sublimes espérances ! Loin de nous ces mensonges qui avilissent le corps, qui détruisent tout ce qui est bon, tout ce qui est respectable et doux sur la terre !

Loin de nous la doctrine qui ne veut laisser au pauvre qui souffre et qui pleure, à l'innocent opprimé, que le désespoir pour partage !...

La conscience humaine la repousse avec mépris !

IV

QUATRIÈME OBJECTION.

La Religion est bonne pour les femmes.

Réponse.—Et pourquoi donc pas pour les hommes ?

Qu'elle est vraie, ou elle est fausse. Si elle est vraie, elle est aussi vraie (et dès lors aussi *bonne*) pour les hommes que pour les femmes. Si elle est fausse, elle n'est pas meilleure pour les femmes que pour les hommes ; car le mensonge n'est bon pour personne.

Oui, certes, "la religion est bonne pour les femmes ;" mais aussi, et absolument pour les mêmes raisons, elle est bonne pour les hommes.

Comme les femmes, les hommes ont des passions, souvent fort violentes, à combattre, et comme les femmes, les hommes ne le peuvent vaincre sans la crainte et l'amour de DIEU, sans les moyens puissants que la Religion seule leur présente.

Pour les hommes comme pour les femmes, la vie est remplie de devoirs difficiles et pénibles : devoirs envers DIEU, devoirs envers la société, devoirs envers la famille, devoirs envers soi-même.

Pour les hommes comme pour les femmes, il y a un DIEU à adorer et à servir, une âme immortelle à sauver, des vices à réprimer, des vertus à pratiquer, un paradis à gagner, un enfer à éviter, un jugement à craindre, une mort sans cesse menaçante à laquelle il faut se préparer.

Pour les uns comme pour les autres, JÉSUS-CHRIST est mort sur la croix, et ses commandements regardent tout le monde.

La Religion est donc aussi bonne pour les hommes que pour les femmes ; et s'il y a une différence c'est qu'elle est encore plus indispensable aux hommes qu'aux femmes. Ils sont en effet exposés à plus de dangers, ils peuvent faire le mal plus facilement, et sont plus entourés de mauvais exemples, principalement en ce qui touche les mauvaises mœurs, l'intempérance et la négligence des devoirs religieux.

La Religion est bonne pour tout le monde. Elle est surtout nécessaire à ceux qui disent qu'elle n'est pas faite pour eux. Plus on en a besoin, moins on en veut.

(A suivre)

LE VRAI BONHEUR.—S'il fallait choisir entre le sort de l'homme qui, sans aucun mérite, aurait tout obtenu de la fortune, et la condition de celui qui, sans rien obtenir, aurait tout mérité, il vaudrait beaucoup mieux être malheureux comme celui-ci qu'heureux comme celui-là. Le vrai bonheur étant impossible là où manquent la dignité, l'élevation morale, l'estime de soi-même.

CHARLES WASHINGTON.—Dieu et la Conscience.

L'ŒUVRE

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

I.



L'ŒUVRE de la Propagation de la Foi, fondée à Lyon, en 1822, compte aujourd'hui une existence de plus d'un demi-siècle.

Depuis les premiers instants de son existence, cette œuvre, évidemment protégée par le ciel, n'a fait que grandir et prospérer ; et après cinquante ans de vie, elle est aujourd'hui plus vigoureuse que jamais.

Elle a produit en Amérique, surtout dans les missions qui dépendent du Canada, des fruits très abondants de grâces et de salut.

Grâce au *sou* par semaine donné par les associés—disent les Annales de l'Association,—les recettes de l'année 1874 se sont élevées à un chiffre encore plus considérable que les années précédentes, ce qui indique combien cette œuvre est estimée, tant en Europe qu'en Amérique, et combien est vigoureuse la sève de la charité.

Ah ! puisse-t-il en être toujours ainsi !

Oui,—disent les rapports des Missions du Canada,—puisse cette œuvre, une des gloires les plus pures de notre siècle, vivre bien des cinquante ans encore, et ne compter ses années que par de nouveaux progrès !

Que longtemps encore,—ajoute l'analyste,—elle continue à consoler l'Église qui est alligée et persécutée, à éclairer et relever les nations abruties dans les ténèbres de l'infidélité ou de l'erreur, à civiliser les peuplades qui ne connaissent d'autres lois que celles de la barbarie ; à travailler, enfin, à l'accomplissement de ce grand soupir du monde chrétien : Que le royaume de Dieu s'établisse et s'étende sur toute la terre ! *Advenia regnum tuum !*

Puissent toutes nos paroisses du Canada et toutes nos missions, mêmes les plus pauvres, fournir à la grande œuvre leur part d'aumônes et de bonne volonté ! C'est le sou du pauvre, donné avec plaisir, qui plaît surtout au cœur de Dieu.

II.

Nous commencerons, le mois prochain, la publication des lettres élogieuses des Evêques et Prêtres missionnaires sur les *Missions du Canada*, où apparaîtront dans tout leur éclat les travaux si remplis d'épreuves, mais riches de grâces et de triomphes pour la foi catholique.

Ces récits sauront charmer les heures du soir, et ranimer dans nos cœurs le zèle pour l'Œuvre sainte de la Propagation de la Foi, surtout à la vue de l'héroïsme déployé par ces valeureux Missionnaires. On y verra que ces hommes apostoliques n'ont été rebutés ni par les périls, ni par les fatigues et le dénuement, ni par les obstacles ; ils ont tout bravé pour le salut des âmes délaissées ; ils ont mis toute leur gloire dans les misères et leurs dangers.

III.

En attendant, nous croyons à propos de citer, ici,

quelques extraits d'une lettre pastorale de l'Evêque de Bâle, en Suisse, publiée en 1872, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Voici comment s'exprimait alors Mgr. LACHAT, aujourd'hui exilé de son diocèse :

" Vous savez que l'œuvre providentielle de la Propagation de la Foi aura, le 3 mai prochain, atteint le cinquantième anniversaire de sa fondation. Sans doute, la prédication évangélique ne date pas seulement de cette époque, puisqu'elle remonte au berceau même du christianisme ; mais l'Œuvre de la Propagation de la Foi est de nos jours un des moyens principaux dont Dieu daigne se servir pour étendre le règne de Jésus-Christ sur la terre, et spécialement dans les pays où l'on adore les idoles et où la vraie foi s'est éteinte ou altérée.

" Il serait superflu de louer une œuvre si éminemment civilisatrice, c'est-à-dire si chrétienne et si sainte, que le Saint-Siège, et tout récemment encore Pie IX, a enrichie d'un si grand nombre de faveurs spirituelles, et que tout l'épiscopat catholique des deux hémisphères recommande et patronne. Cependant cette œuvre, mieux connue pourrait prendre plus de développement dans notre diocèse, et par conséquent, produire des fruits de salut plus abondants pour les missions et plus méritoires pour nos chers diocésains.

" Le Fils de Dieu est venu sur la terre nous montrer la voie qui conduit au ciel et nous enseigner ce que nous devons croire et faire pour nous sauver ; il nous a rachetés par l'effusion de son sang adorable, il nous a instruits par sa doctrine et fortifiés par les sacrements.

" Ce divin Maître a été le céleste messager de la bonne nouvelle, le premier missionnaire envoyé à nos âmes. Il a parcouru la Judée, instruisant partout le peuple par sa parole de vie et de vérité. Et comme il avait été envoyé par son Père, de même il a envoyé à toutes les nations ses disciples, les établissant ses missionnaires jusqu'à la fin du monde. Les apôtres, avec saint Pierre à leur tête, ont donc été les premiers prédicateurs de la loi de grâce.

" Nous avons reçu d'eux et de leurs successeurs le bienfait de la vraie foi, laquelle dissipant les ténèbres du paganisme, nous a valu la civilisation chrétienne et nous a procuré les moyens nécessaires pour parvenir au salut éternel. Toutes nos contrées ont été successivement évangélisées par les missionnaires que le vicaire de Jésus-Christ a envoyés à nos pères. Si ces hommes de Dieu ne fussent venus, nous serions encore aujourd'hui courbés sous le joug de l'idolâtrie ; la fumée des sacrifices humains s'élèverait encore comme autrefois des temples païens de Rome ou des forêts de chênes des Germains. L'esclavage, la barbarie, toutes les dissolutions, eussent notre partage.

" Or, il existe des nations entières, des millions d'hommes qui, ne connaissant pas le vrai Dieu ni Jésus-Christ, sont encore soumis à l'empire de Satan et souffrent de tous ses maux, ou qui, après avoir joui des bienfaits du christianisme, sont retombés dans leur premier état de dégradation et de misère. Voilà donc un vaste champ ouvert au zèle des cœurs généreux que le malheur de leurs frères, le salut des âmes et la gloire de Dieu touchent profondément, et que la crainte des plus pénibles labeurs, des privations les plus dures, ni même du martyre ne peut détourner de la carrière apostolique. Eux, nos prêtres et nos religieux, et même des vierges du Seigneur quittent tous : fortune, amis, parents, patrie, et ils s'en vont porter l'Evangile à ces peuplades malheureuses, souffrir et mourir ignorés sur quelques plages étrangères, au milieu des déserts ou des forêts, ou dévorés par les bêtes féroces, ou même cruellement massacrés par ceux-là mêmes en faveur desquels il se dévouent avec tant de charité et d'héroïsme.

" Il semble que la vue seule des souffrances de tant de millions d'hommes voués à de si grandes infortunes, et de nos missionnaires s'immolant chaque jour pour les sauver, devrait toucher profondément nos cœurs et nous rendre infiniment chère une œuvre qui nous donne une occasion aussi facile qu'efficace d'adoucir tant de maux et de prendre part à tant de bienfaits.

" Si le sang des martyrs est une semence de chrétiens, les sueurs de nos missionnaires rendent fertile aussi le champ du père de la famille chrétienne. Nous voyons, en effet, que par les labeurs de ces intrépides ouvriers évangéliques, des contrées païennes se convertissent à la foi de Jésus-Christ, des chrétiens nouvelles se forment, et, de tous les côtés, nonobstant les tempêtes actuelles, les campagnes blanchissent déjà pour la moisson. Nos missionnaires sont en Chine, au Japon, au Thibet, à Siam, dans la Polynésie, aux Indes,

dans la Malaisie, à Madagascar, dans l'Abyssinie, en Guinée, dans la Sénégambie, dans les Amériques, jusqu'aux glaces du Groenland et d'Islande, et dans toute l'Europe, où il y a une âme à sauver. Quelles moissons ! Qui ne s'en réjouirait ? Qui n'en serait ému ? Or, ce sont particulièrement, selon la parole du divin Maître, les pauvres qui sont évangélisés. Si donc tous sont pauvres, et les messagers célestes et ceux qui les reçoivent, qui d'entre nous, spectateurs de ces foules affamées, de ces besoins immenses à satisfaire, de ces misères infinies à soulager, de ces travaux gigantesques à entreprendre et à terminer, de ces œuvres de tous genres à maintenir, qui de nous ne dira avec les disciples du Sauveur : " Où trouver le pain pour rassasier ces multitudes ? D'où viendront les ressources pour satisfaire à tant de besoins ? "

" Me voici ! répond l'Œuvre de la Propagation de la Foi. " Vous tous, qui vivez dans l'abondance, dit cette œuvre aux hommes, donnez-moi un peu de votre superflu ; vous jouissez paisiblement des bienfaits du christianisme sans qu'il vous en coûte le moindre sacrifice, faites donc quelques largesses pour vos semblables qui sont privés de tout, et laissez-leur tomber quelques miettes de votre table si somptueusement servie. Donnez au moins le sou de la semaine ; oh ! alors, tout se fera : des milliers de vos frères seront sauvés ; des écoles, des asiles, des églises, de nouvelles chrétiens surgiront de toutes parts et celles qui languissent ou se meurent reprendront une nouvelle vigueur.

" Ne croyez-vous pas, ajoute Mgr. LACHAT, que si tous nos bons catholiques avaient ce qu'ils peuvent par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, un seul d'entre eux refuserait le sou de la semaine ? Et nous, prêtres de Jésus-Christ, nous qui il a daigné spécialement associer à sa mission divine et qui connaissons le prix des âmes, soyons les promoteurs zélés de cette œuvre admirable, dont notre diocèse a depuis longtemps reçu tant de bienfaits. N'abandonnons plus nos saints confrères qui, dans leurs lointaines pérégrinations manquent du nécessaire pour eux-mêmes et pour leurs néophytes ; n'oublions pas nos évêques missionnaires qui n'ont souvent pour cathédrale qu'une cabane formée de tiges de bambous et dont un pauvre catéchiste peut porter sur ses épaules tous les ornements sacrés.

" Je les ai vus pendant le saint concile du Vatican, ces dignes évêques des missions ; en voyant leur simplicité, leur zèle, leur humilité, leur grand savoir et leurs vertus apostoliques, j'ai mieux compris ces paroles du grand missionnaire saint Paul : *Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Evangile de paix et font connaître les vrais dieux !*

" Nous avons donc les motifs les mieux fondés, soit pour patronner l'Œuvre de la Propagation de la Foi, soit pour y verser nos oblations. Le sou de la semaine me paraît le meilleur moyen d'y prendre part, comme étant le plus efficace et le plus conforme à son esprit."

IV.

Pour terminer, nous ajouterons, à titre d'information, que les recettes générales de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, pour l'année 1874, se résument comme suit :

EUROPE.	
Diocèses de France	3,626,428f. 33c.
" d'Allemagne	481,498 91
" de Belgique	372,763 46
" d'Espagne	6,710 54
" des Iles Britanniques.....	169,325 94
" d'Italie	293,073 49
" du Levant	22,494 65
" des Pays-Bas	89,851 44
" du Portugal	41,652 20
" de Russie et Pologne	2,544 83
" de la Suisse	52,592 62
ASIE.	
De divers diocèses de l'Asie.....	12,938 25
AFRIQUE.	
De divers diocèses de l'Afrique.....	36,229 09
AMERIQUE.	
Diocèses de l'Amérique du Nord ...	158,659 69
" de l'Amérique Centrale...	626 40
" de l'Amérique du Sud	52,561 18
OCÉANIE.	
De divers diocèses de l'Océanie	16,795 90
Total	5,485,216f. 22c.

Moralité et Philosophie.

DE L'ÂME

ET DE

SES DESTINÉES,

PAR

M. L'ABBE V. POSTEL.

Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres de Séville.

INTRODUCTION.



On paraît songer à tout, dans la société qui nous environne : les lettres, les sciences, les arts, les progrès de toutes sortes, ont d'habiles maîtres et d'innombrables disciples ; les monuments qu'on leur élève, ou les œuvres qu'ils réalisent, ont en peu d'années transformé le monde.

Tout cela est bon, tout cela est louable.

Mais, hélas ! ce n'est que la partie du corps, ou tout au plus celle du temps.

Nous avons en nous plus et mieux ; nous avons une âme, une âme qui survivra à tout cela, qui est plus précieuse que tout cela, qui est plus grande que tout cela.

Et voilà ce que je vois oublier généralement autour de moi. On s'est fait matérialiste !

Le matérialisme est une affreuse gangrène qui peut se guérir par un rayon de lumière.

Ce rayon, je l'ai demandé à la philosophie et à la religion. Je le dépose pour vous, ami lecteur, dans ces courtes et simples pages. Je n'y fais point le docteur : j'y cause et j'y raisonne.

I.

SI TOUT LE MONDE EST DU MÊME AVIS SUR LA QUESTION.

Je me souviens qu'étant tout jeune, — lecteur, excusez ce souvenir personnel, — j'avais environ six ans, j'entendis dire qu'un de mes camarades, qui était un peu plus avancé en âge, venait de mourir et qu'on devait l'enterrer le lendemain. A cette première lueur de la vie, qui n'a pas permis de bien distinguer encore les choses et de s'en rendre un compte raisonnable, on est loin de songer à la fin suprême et d'embrasser d'un coup-d'œil assuré le principe de l'existence terrestre et son lugubre couronnement. Aussi, me tournant vers ma mère — une bonne et saintement héroïque femme, celle-là ! — je lui demandai avec anxiété :

— "Mère, est-ce que tout le monde meurt comme ça ?

— Certainement, répondit-elle.

— Je mourrai donc aussi ?

— Tu mourras, mon enfant, quand le bon Dieu voudra..."

J'inclinai la tête sous l'horrible sentence ; c'était une révélation innattendue, tout un monde pour moi !

Sans examiner cette grave question, jusque-là il

n'avait semblé que la mort n'atteignait, au résumé, que quelques malheureux malades, et que la généralité des hommes continuait à vivre et continuerait indéfiniment, moi avec eux bien entendu. Et voilà qu'il me faudrait mourir à mon tour, me coucher dans cette sombre bière où l'on ne sent plus rien, descendre au fond d'un grand trou, y être couvert de terre et y pourrir... — "Alors, à quoi bon aller à l'école !" m'écriai-je.

C'est le point vital pour un enfant, et il voulait dire, dans ce langage du cœur qu'on ne traduit jamais qu'imparfaitement : Pourquoi apprendre à lire avec tant de peine, puisque ceux qui savent cela et ceux qui ne le savent pas ont le même sort ?

L'idée du devoir social, de la mission individuelle de chaque homme dans le monde, de la nécessité du développement intellectuel, n'était pas encore la mienne, vous le voyez et vous le comprenez. Je ne tenais aucun compte de l'âme et de sa vie propre ; tout me paraissait être dans les organes, dans la respiration, dans cet ensemble d'actes extérieurs que nous appelons *vivre*. En dehors de là, rien ! le néant ! la destruction ! — J'en étais épouvanté.

Autre histoire.

Dans l'un de ces hôpitaux de Paris qui abritent tant de souffrances et voient couler tant de larmes, un pauvre ouvrier allait expirer. L'homme de la consolation et de la prière est appelé :

— "Mon ami, dit-il en entrant, je viens vous voir au milieu de vos douleurs, afin de vous exhorter à les endurer avec courage et à vous soumettre à la volonté divine. Le corps peut mourir, mais du moins il faut faire vivre l'âme.

— L'âme, monsieur l'abbé ! — répond le moribond avec un triste mouvement des lèvres qu'on aurait pu prendre pour un sourire : — ce n'est pas à moi qu'il faut parler de cela ; à la bonne heure quand je faisais ma première communion ; mais maintenant !...

— Eh bien ! maintenant ?

— Maintenant, on sait ce qu'il en est, de cela comme de tout le reste : l'âme, c'est une invention des prêtres, bonne pour les imbéciles, et on ne me prendra plus à ce jeu-là.

— Cependant, mon ami, faites attention que vous êtes dans une erreur bien grossière pour un homme d'esprit. Ce n'est guère le moment de discuter ; mais croyez-moi, pensez sérieusement à votre âme, et, au lieu de la nier, disposez-la à remplir tous ses devoirs pendant qu'il en est encore temps ; je vous en conjure au nom de vos intérêts les plus chers.

— Monsieur l'abbé, tout ce que vous chantez là et puis rien, c'est la même chose. Je n'ai point d'âme, il n'y a point d'âmes dans ce monde, et, s'il y en avait, ce serait plutôt dans les chiens !

— Dans les chiens ?

— Oui : car les chiens courent plus vite que nous..."

Il n'y eut pas moyen d'en tirer autre chose. Ce fait est malheureusement authentique, et je vous dirais, au besoin, le nom de l'hôpital et celui du digne aumônier, savant fort connu.

Ainsi, il y a des gens qui, par ignorance, sont d'avis que nous n'avons point d'âme !

De tout cela il résulte que les hommes ne sont point tous d'accord sur l'article qui nous occupe. Les uns nient, les autres affirment ; ce sont deux camps séparés par un abîme. Mais comme la matière est d'une étrange gravité, qu'elle nous concerne tous sans exception, il me semble qu'il faut absolument l'examiner à fond, l'étudier, la presser dans tous les sens pour en faire sortir la vérité. On

pout risquer sa fortune, cela se voit tous les jours : car une fortune, cela se perd et cela se retrouve. On peut risquer sa santé, et cela se fait aussi à chaque moment de la journée dans les travaux de tous les états. Mais, franchement, risquer son âme, si on en a une, c'est par trop fort; cela devient de la bêtise, et je proteste que pour mon compte je me priverai de cette stupidité-là.

Donc, nous avons deux camps à parcourir, avant de choisir celui dans lequel nous nous fixerons. Voyons-les.

II.

LE CAMP DE CEUX QUI NIENT L'ÂME.

Je ne veux point en parler avec amertume; suivant une noble expression tombée de notre tribune politique, quand on rencontre de ces hommes en qui les hautes inspirations de la religion ont expiré, il faut s'incliner comme on s'incline devant une grande indigence ou devant une grande ruine.

Ce camp, nous l'avons dit, paraît recruter un certain nombre de soldats depuis que la cupidité étend son règne dans le monde avec tant d'audace et avec un si remarquable sans-*façon*. Vous y verrez d'abord quelques ignorants qui sont là parce qu'ils n'ont jamais réfléchi, qu'ils vivent à peu près comme des animaux, ne pensant qu'à manger et à dormir; véritables machines qui méritent à peine le nom d'hommes.

Vous y verrez certains écrivains dont la vie a été peu édifiante, qui n'ont guère connu d'autres lois que leurs passions, et qui ont prétendu, précisément pour cela, être des *philosophes*: des *philosophes*, c'est-à-dire des amis de la sagesse! Il y a eu, au siècle dernier, alors qu'il était de bon ton de se singulariser par quelque extravagance, Helvétius, auteur d'un livre fort mauvais dirigé contre l'existence de l'âme humaine; le baron d'Holbach, un allemand révolutionnaire, et beaucoup d'autres qu'il est inutile de nommer. D'Holbach assurait que le cerveau est tout en nous, que le corps par conséquent est la seule chose qui vit, en sorte qu'après la mort tout est fini sans ressource. C'est peu consolant, mais il le dit sans gêne. Voici ses propres expressions: — "Ceux qui ont distingué l'âme du corps semblent n'avoir fait que distinguer le cerveau de lui-même. C'est à l'aide du cerveau que se font toutes les opérations qu'on attribue à l'âme. Non-seulement le cerveau aperçoit les modifications qu'il reçoit du dehors, mais encore il a le pouvoir qu'on nomme *réflexion*. La *mémoire* est cette autre faculté qu'a le cerveau de renouveler en lui-même les modifications qu'il a reçues. L'*imagination* n'est que la faculté qu'a le cerveau de se former des perceptions nouvelles sur le modèle de celles qu'il a reçues par l'action des objets extérieurs sur les sens. La *volonté* est une modification de notre cerveau par laquelle il est disposé à mouvoir les organes du corps, de manière à se procurer ce qui le modifie d'une façon analogue à son être, ou à écarter ce qui lui nuit. La vue d'un fruit modifie mon cerveau d'une façon qui le dispose à faire mouvoir mon bras pour cueillir le fruit que j'ai vu et le porter à ma bouche. L'on nomme *esprit*, *sagesse*, *bonté*, *prudence*, etc., des dispositions ou des modifications constantes ou passagères du cerveau..." En sorte, lecteur, que quand vous trouverez un homme bienveillant, charitable, un homme de *cœur* en un mot, vous n'aurez aucun gré à lui en savoir, ce sera

tout bonnement son cerveau qui est ainsi modifié; il a du *cœur* comme d'autre qui ont la colique ou la pituite! Quand vous demandez à votre enfant de vous aimer, de vous obéir, de vous respecter, vous qui avez tant fait pour lui, vous dites une sottise: car, si le cerveau de cet enfant est *modifié* dans ce sens, il vous aimera et vous respectera, vous obéira naturellement, comme il mange, comme il marche, comme il dort; s'il est *modifié* autrement, que voulez-vous qu'il y fasse? Même raisonnement à l'égard de votre femme, de votre serviteur, de votre ouvrier, de votre débiteur, de votre voisin, de celui qui vole ou qui assassine; vous n'avez rien à dire: ils sont *modifiés* comme cela dans leur cerveau. Empêchez-vous la pluie de tomber, l'éclair de briller, le fleuve de couler, le soleil de luire? C'est donc puissamment absurde, ce système de d'Holbach; sans compter que c'est richement immoral. Supposez un peuple tout entier imbu de ces prétendus principes, et puis vivez au milieu de tout ce monde-là! je vous y souhaite bonne chance!

D'Holbach était né en 1723 dans le Palatinat, d'une famille riche qui pourvut libéralement à tous les frais de son éducation. Il vint de bonne heure à Paris, s'y lia avec tous les impies en renom, embrassa avec passion et professa avec fanatisme les opinions prétendues philosophiques les plus outrées. Plus tard, mis à la tête de sa fortune, il fit de sa maison le rendez-vous des idéologues, et c'est dans ces fameuses soirées que se préparèrent une quantité de livres abominables qui n'ont pas peu contribué à la démoralisation dont la France vit peu d'années après, dans les turpitudes sanglantes de la Terreur, les résultats directs. Il mourut avant de les avoir vus lui-même, en 1789.

Son système a été renouvelé depuis, et à côté de lui vous verrez dans ce camp deux médecins, morts dans notre siècle même, et qui faisaient grand bruit en leur temps: Broussais et Cabanis. Le premier ne voyait aussi en nous que des influences corporelles, à ce point que la vertu ne serait, selon lui, qu'une affaire de tempérament... C'est bien le même système. Voici les paroles du docteur: "L'irrogne et le gourmand sont ceux dont le cerveau obéit aux irradiations des appareils digestifs; les hommes sobres doivent leurs vertus à un encéphale dont les stimulations propres sont supérieures à celles de ces appareils..." Conséquemment, le soldat plein de courage à la guerre, nos généraux qui ont commandé à la prise de la tour Malakoff ou des forts de Sébastopol, nos Sœurs de la Charité qui soignaient les malades sous le canon ennemi, nos Petites-Sœurs-des-Pauvres, qui ont dévoué leur existence aux misérables vieillards abandonnés, n'obéissaient et n'obéissent encore qu'aux *irradiations de leurs appareils digestifs*! Ce n'est, ma foi, pas la peine de devenir un célèbre professeur pour élucubrer de sang-froid un si parfait avilissement de notre nature. Comprend-on, après cela, que Broussais vienne encore prêcher la vertu? il a bien ce front-là. Moi je lui aurais dit naïvement: "Cher monsieur, prenez-vous-en à mon estomac! un bon topique, et me voilà le meilleur des hommes. Sans cela, point d'affaires!" N'aurais-je pas eu raison?

Cabanis, qui est mort en 1808, avait découvert autre chose. Suivant lui, l'homme est doué de moralité parce qu'il a de la sensibilité; or, il a de la sensibilité parce qu'il a *des nerfs*...

C'est leste et commode; mais il me semble qu'après la mort le corps a bien encore tous ses nerfs, ou à peu près, sans qu'il lui reste la moindre

sensibilité. Il en est de même dans un sommeil profond, dans le somnambulisme magnétique ou naturel. Le savant M. de Bonald, qui a réfuté ces ridicules leçons, l'a fait avec talent, mais il n'avait pas de peine, on doit en convenir.

On a beaucoup exagéré la valeur philosophique de Napoléon Ier; certains gens, non contents de relever son génie militaire et administratif, en ont fait le plus profond penseur qui fût jamais. C'est trop, et je ne m'associe point à cet excès d'encensement posthume. Il n'en reste pas moins que Napoléon était un esprit d'élite, dont le coup-d'œil allait ordinairement au nœud d'une question, toutes les fois que ses intérêts n'y étaient pas engagés. Eh bien! avec cette justesse d'aperçus, il ne pouvait souffrir les gens qui nient l'âme; il sentait que c'est la brutalité la plus coupable envers la dignité de l'homme. "Parce que ces brasseurs de la matière, disait-il avec colère, n'ont jamais rencontré l'âme sous leur scalpel en dissectionnant les cadavres, ils affirment qu'elle n'existe pas!" Et il se laissait aller à toute son indignation. Certes, un pareil homme sentait qu'il y avait en lui autre chose que des nerfs et des modifications du cerveau.

Maintenant, vous aurez encore dans ce camp, et cela va de soi, tous les fripons, tous les gens qui font du commerce un vol effronté, tous les perversificateurs de la jeunesse. Vivant de manière à craindre d'avoir une âme, ils affirment ou font semblant d'affirmer qu'ils n'en ont pas. Jamais vous verrez l'homme vertueux et bon penser comme eux. La première récompense de la vertu, c'est de croire à son principe.

Tous ces soldats du premier camp, je vous le dis tout de suite, ne me plaisent pas. Leurs raisons ne valent rien, leurs doctrines sont désespérantes et humiliantes, et de plus elles heurtent mes plus chers sentiments naturels. Et la preuve, c'est que, pour dire l'injure la plus sensible à celui qui me fait du tort, je lui dis qu'il est un *sans-âme* et un *sans-cœur*.

Ce camp s'appelle le camp du *Matérialisme*, parce qu'on n'y reconnaît que la *matière*, le corps, les sens, qu'on y avance que rien de nous ne survit à la mort, qu'il n'y a entre nous et les animaux point de différence essentielle. Tout dans mon être se révolte contre de pareilles conclusions.

III.

LE CAMP DE CEUX QUI AFFIRMENT QUE NOUS AVONS UNE ÂME.

Ici nous sommes en meilleure compagnie. Ce sont les plus grands philosophes de tous les âges et de toutes les nations, Grecs, Romains, Orientaux, anciens, modernes, contemporains.

Ce sont toutes les religions sans exception; non-seulement la seule vraie, la seule divine religion Catholique, mais tous les cultes de tous les pays.

C'est la société elle-même, qui, partout et toujours, s'est organisée sur cette croyance qu'il y a en l'homme quelque chose de différent du corps, qu'on appelle l'âme.

Ce sont tous les peuples, dont le témoignage est unanime, depuis les sauvages du désert jusqu'aux nations les plus policées.

Ce sont tous les hommes vertueux, tous ceux qui ont fait du bien à leurs semblables, dont la vie a été un modèle pour nous et dont le souvenir se conserve comme une gloire de famille.

Ce sont les saints honorés sur la terre, ces il-

lustres héros devant qui l'humanité se prosterne. C'est JÉSUS-CHRIST, le divin législateur des hommes, celui qui, lors même qu'il ne serait pas un DIEU, serait encore l'être le plus prodigieux que la terre ait porté.

Voilà le camp: et sur la bannière on lit cette déclaration aussi nette qu'unanime: "Il y a en nous un principe de la vie et de la pensée, substance immatérielle, distincte du corps, et qui, unie au corps, constitue l'homme: ce principe, cette substance, c'est l'ÂME."

Cette âme est distincte du corps, quoiqu'unie à lui, elle existera encore après la destruction des sens, dont elle est la reine et la maîtresse, ceux-ci n'étant que ses serviteurs et ses valets. Quand j'entends, le son fiappe à la vérité mon oreille, mais c'est mon âme qui a compris; quand je parle, c'est ma langue qui articule et qui forme des sons, mais c'est mon âme qui a dicté la parole; quand je marche, ce sont mes jambes qui parcourent l'espace, mais c'est mon âme qui leur a commandé de me porter. Saint Augustin, l'un des plus admirables génies de l'univers, s'entretenait de ces sublimes choses avec son ami Evodo, et, pour les lui faire mieux comprendre, il lui raconta le trait suivant:

"Vous connaissez notre cher frère Gennade, ce célèbre médecin qui, après avoir exercé son art à Rome avec tant d'éclat, demeure présentement à Carthage, vous savez que c'est un homme qui a beaucoup de religion, une charité et une bonté particulières pour les pauvres. Il avait cette ardente charité pour eux dès sa jeunesse, et néanmoins il doutait alors qu'il y eût une autre vie après celle-ci. Mais DIEU ne pouvait abandonner longtemps à l'erreur un homme dont le cœur était si tendre pour les malheureux et si appliqué aux œuvres de miséricorde. Une nuit donc, il vit en songe un jeune homme d'une grande beauté qui lui dit: *Suivez-moi*. Gennade le suivit et arriva ainsi dans une ville, où il ne fut pas plus tôt entré qu'il entendit à sa droite une musique d'une douceur et d'une harmonie qui surpassaient tout ce qu'il avait jamais entendu. Comme il était en peine de savoir ce que c'était, le jeune homme qui le conduisait lui dit: ce sont les cantiques des heureux habitants de la Jérusalem céleste. Enfin il s'éveilla. Le songe s'évanouit, et il n'y attacha pas plus d'importance qu'on ne le fait ordinairement à un rêve. La nuit suivante, ce même jeune homme lui apparut encore et lui demanda s'il le reconnaissait.

—Parfaitement, lui dit Gennade.

—Mais où m'avez-vous vu? reprit le jeune homme.

—Gennade, qui avait encore présente à la mémoire cette délicieuse harmonie qu'il avait entendue dans le lieu où le jeune homme l'avait conduit, n'eut pas de peine à lui répondre.

—Mais ce que vous me marquez là, lui dit le jeune homme, l'avez-vous vu en songe ou éveillé?

—En songe, reprit Gennade.

—Il est vrai, dit le jeune homme, c'est en songe que vous l'avez vu, et ce qui se passe encore présentement c'est en songe que vous le voyez.

Gennade en demeura d'accord.

—Et où est votre corps maintenant? reprit le jeune homme qui l'instruisait.

—Dans mon lit, répondit Gennade.

—Et savez-vous bien, ajouta le jeune homme, que vos yeux corporels sont présentement fermés et sans action, et que ce n'est point par leur secours que vous voyez?

—Je le sais, dit Gennado.

—De quels yeux donc est-ce que vous me voyez ? reprit l'autre.

Et comme Gennado hésitait à cette question et ne voyait pas bien ce qu'il avait à répondre, le jeune homme lui fit comprendre pourquoi il lui faisait toutes ces questions, en lui disant : Vous reconnaissez donc que, bien que les yeux de votre corps soient fermés et sans action pendant que vous êtes au lit et que vous dormez, vous en avez d'autres par lesquels vous voyez et découvrez tout ce qui vous apparaît en ce moment ; de même quand vous serez mort, quoique vos yeux corporels ne puissent plus agir, vous demeurerez vivant, capable de voir et de sentir d'une autre manière."

La démonstration, on effût, était complète, et Gennado fut convaincu. Nous le sommes comme lui, lecteur ; et certainement entre ces deux camps nous n'avons pas balancé une seule minute. Notre conscience nous avertit assez de quel côté est le vrai et le bon, à moins que nous ne l'ayons étouffé par une vie de crimes et d'iniquités, les pires de toutes les iniquités. Mais cela n'est point assez, et, puisque nous avons entrepris cette simple et familière causerie, où vous voyez que j'ajuro toute prétention à la science et au beau langage, il faut que nous poussions plus avant et que nous sondions la question autant que possible.

Tous ces philosophes, tous ces prêtres, tous ces saints, tous ces grands hommes, avaient de bonnes raisons pour croire à l'âme.

C'est ce que nous verrons dans notre prochain Causorio.

(A continuer.)

Sciences Sacrees.

(Pour le Foyer Domestique.)

ÉTUDES

sur

LA CRÉATION. (1)



LA CRÉATION est, sans contredit, la question la plus importante et la plus intéressante qui puisse occuper l'esprit de l'homme. L'existence du monde ne fait pour lui aucun doute : l'image des choses visibles vient frapper ses regards. Aussitôt que ses yeux s'ouvrent à la lumière, il le voit, il l'admire, il l'interroge pour savoir de lui le secret de son origine.

Mais, l'Univers est muet. Sa grandeur, sa beauté, l'harmonie de ses mouvements, la vie dont il déborde font une réponse éloquente à sa légitime

(1) Nous sommes heureux de pouvoir offrir aux lecteurs du Foyer Domestique la primauté de ce travail sur la Création.

La Révélation et la Science y marchent de front, sans se heurter, sans se contrarier, comme deux sœurs toujours unies. Ce travail inédit est appelé à intéresser vivement. Nous voulons dès aujourd'hui offrir nos remerciements et témoigner notre reconnaissance à l'auteur. Il ne veut pas que nous fissions un éloge ; mais son œuvre le trahira !

REDACTION.

curiosité ; cependant ce spectacle glorieux, cette démonstration silencieuse qui devraient élever naturellement l'intelligence jusqu'à la cause première et invisible de cet ensemble merveilleux, ne suffisent plus à l'homme. Un nuage épais a troublé dans son âme la connaissance des vérités nécessaires ; il faut que le voile soit déchiré, pour que le jour se fasse et que la notion vraie des choses lui soit révélée, de façon à graver en lui le sens exact des mystères impénétrables dont la nature matérielle se plaît elle-même à l'entourer.

En écrivant ces Études, et en les livrant à la publicité, nous avons essayé de déchirer ce voile, d'y démontrer aussi fortement et aussi simplement que possible que la science n'a rien à disputer à la Révélation, et que la Religion n'a rien à craindre du côté de la prétendue philosophie. Que la lumière se fasse !

NOTES.

La CrÉATION est l'acte par lequel Dieu tira les êtres du Néant.

L'idée de création, ainsi comprise, était inconnue aux payens qui posaient en principe que rien ne peut venir de rien et que rien ne peut retourner à rien.

Ex nihilo nihil ; in nihilum nil posse reverti.

Xénophane, Parménide, Mélisson, prétendaient que le Monde est éternel, même dans sa forme.

Leucippe, Démocrite, Epicure, enseignaient qu'il est le résultat de la rencontre fortuite des atomes.

Les Brahmes de l'Inde, et les Neoplatoniciens, qu'il n'est qu'une émanation de la substance divine.

Les plus sages et les plus illustres : Ananagore, Socrate, Platon, admettaient que le Monde, bien qu'éternel dans sa matière, avait eu besoin, pour arriver à sa forme actuelle, d'un Ordonnateur Suprême, que Platon appelait Demiurge. Les Francs-Maçons disent : le Grand Architecte de l'Univers !

Parmi les modernes, quelques-uns, comme Spinoza, Schelling, et tous les panthéistes, n'admettent d'autre existence que celle de Dieu, de l'Absolu, et sont par là conduits, comme Xénophane, à nier la Création.

Le dogme de la CrÉATION repose sur le texte de la Genèse : *Au commencement, Dieu créa le Ciel et la Terre.*

L'époque de la CrÉATION a donné lieu, chez les Chronologistes, aux opinions les plus diverses.

Dervignoles a recueilli plus de deux cents calculs différents, tous fondés sur l'Écriture.

D'après Ussérius : 4,000 ans avant J. C.

L'Art de vérifier les Dates : 4,963 ans ; opinion suivie dans les livres classiques.

L'Église grecque : compte 5,508 ans.

Les Juifs : ne comptent que 3,483 ans.

Chez les Hébreux, les jours se comptaient d'un soir à l'autre.

Cette coutume, qui a toujours persévéré parmi les juifs, a été adoptée par l'Église, qui commence toutes ses fêtes, le soir, par les Vêpres.

Les Germains, les Grecs, les Numides, les Gaulois, de même que plusieurs peuples modernes, les Italiens, par exemple, commençaient le jour à la tombée de la nuit.

Les anciens Poètes mettent ordinairement la nuit avant le jour, de même que Moïse, dans la Genèse.

Hérodote fait la nuit mère de jour.

Chez les Arabes, les jours commencent par la nuit.

Thalès de Milet enseignait que la nuit avait précédé le jour.

Orphée dit, dans ses vers, que la nuit est la mère des dieux et des hommes.

Le P. Petau avoue qu'on ne peut connaître que par conjectures les années qui se sont écoulées, depuis le commencement du monde jusqu'à l'Ère chrétienne, parce que l'Écriture, qui est le seul livre d'où l'on puisse tirer cette connaissance, ne marque pas exactement le temps.

St. Jérôme, à l'occasion des diversités qu'on remarque dans la Chronologie des Rois de Juda et d'Israël, dit que c'est perdre son temps que de s'appliquer aux généalogies, et de s'amuser à concilier les difficultés qu'on rencontre dans la chronologie de l'Écriture. *Hujusmodi hærere questionibus non tam studiosi quam otiosi hominis esse videtur.*

St. Paul dit : " *Negue intenderent fabulis et genealogiis interminatis quam questiones præstant magis quam ædificationem Dei!*"

Des auteurs fameux, après de longues et sérieuses recherches sur la chronologie, ont été si peu satisfaits de leurs études et de leurs travaux, qu'ils n'ont pas hésité à avouer qu'il était impossible de fixer une chronologie exacte et suivie, sur le seul récit des événements marqués dans l'Écriture Sacrée.

Les généalogies ne sont pas toujours immédiates. Ainsi, dans le 1er Liv. d'Esdras, vii. 3, il y a six générations d'omisées. Dans St. Mathieu, il manque six personnes dans la généalogie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

D'après ces notes que nous avons cru devoir placer en tête de ces *Études sur la Création*, chacun pourra se former une opinion sur l'époque de l'apparition de l'Homme sur la terre. On peut aller de 4,000 ans à 6,000 ans environ, sans trop s'égarer.

La chronologie des juifs est trop courte ; il y en a qui sont trop longues. Celle de 4,000 ans ne paraît pas assez exacte pour être adoptée.—*L'Art de vérifier les Dates* semble se rapprocher davantage de la vérité, sans blesser en rien le texte sacré.

Mais, laissant ces questions peu importantes aux disputes des chronologues, nous allons pénétrer dans la nuit, pour lui arracher ses secrets. Nuit impénétrable, vide absolu, où l'esprit ne trouve à se reposer sur rien.

Le Tout alors était tout. Il était Lui, et rien en dehors de Lui n'existait.

C'est Lui qui a tout fait, et rien n'a été fait sans Lui.

C'est Lui, aussi, qui nous dirigera dans ce travail ; c'est Lui qui nous éclairera et nous révélera le mystère de l'œuvre adorable de la Création.

IÈRE ÉTUDE.

LE NÉANT.

Il est impossible de concevoir l'idée du *Néant* ; car l'idée d'une chose ne peut pas exister, si la chose elle-même n'existe pas.

Le Néant étant la privation absolu de toute forme existante, on ne peut avoir l'idée du Néant qu'en s'abstenant de toute idée.

Avant la création de la matière et l'organisation du Monde, Dieu seul existait ; rien de matériel n'était en dehors de Lui ; c'est ce que l'on est convenu d'appeler le Néant.

Les philosophes anciens, et quelques modernes, ne pouvant concevoir que quelque chose se forme de rien ont imaginé que la matière était éternelle. Méthode bien facile de résoudre cette grande difficulté. La matière éternelle, le monde éternel, les âmes éternelles, tout est dit ! C'est le Panthéisme dans sa plus grande simplicité !

On a répété des milliers de fois, après Lucrèce, que *Rien ne peut sortir de rien, et que rien ne peut retourner à rien*. On a singulièrement abusé de cet axiôme, parce qu'on ne l'a jamais compris.

Il est évident, en effet, que si aucune puissance n'avait existé au-dessus du Néant, il n'eût jamais rien produit par lui-même.

La substance de la matière est toute autre que la substance spirituelle. La substance spirituelle est éternelle et incréée ; c'est Elle qui a voulu la sub-

tance des mondes visibles ; Elle l'a tirée du Néant par un acte de sa volonté suprême. Ce n'est donc pas le *Rien* qui a pu faire lui-même ; mais *Celui qui Est, l'ÊTRE*, qui a tout fait en dehors de Lui.

Or, il y a en dehors de Dieu, *Substance éternelle*. Deux substances parfaitement distinctes : la substance spirituelle créée et la substance matérielle, également créée.

Ni les esprits, ni les corps, n'ont été produits sans cause ; ils n'ont pu se produire eux-mêmes ; cependant il y a en eux des propriétés incomplètes qui sont comme le rayonnement des imperfections absolues sans lesquelles tout ce qui est ne peut s'expliquer.

En un mot, c'est à la Cause des causes qu'il faut remonter, pour résoudre le problème des mondes.

Il y a un monde, des esprits, des substances spirituelles. Il est facile de comprendre qu'au-dessus de l'âme humaine, qui est un esprit uni à un corps, il y a d'autres intelligences dégagées des sens ; et par conséquent infiniment plus libres de vouloir, de raisonner, de penser et d'agir. Cependant, quelque soit leur perfection, ces intelligences sont encore singulièrement bornées. Elles n'ont pas une existence éternelle ; elles ne sont pas libres de faire tout ce qu'elles veulent ; elles sont soumises à une Volonté souveraine et absolue ; et, si elles peuvent se révolter, il leur faut, malgré et quand même, se courber sous la Loi-Suprême qui les domine.

Nous concevons parfaitement que Dieu ait pu tirer les esprits du néant ; parce que la substance spirituelle ne tombe pas sous les sens. Il n'est pas plus impossible d'imaginer que les corps qui n'étaient pas arrivés à l'existence ; bien qu'on ne puisse aussi facilement comprendre que Dieu puisse renfermer dans sa nature, à l'état de perfection, les propriétés des corps : parce que Dieu est un esprit et non pas un corps.

Or, si Dieu possède toutes les propriétés des esprits bornés sans avoir leurs défauts, nous trouvons également en Lui les propriétés des corps sans leurs imperfections.

Les corps sont bornés, ils sont divisibles, ils sont pesants ; ils tombent sous les sens pas leurs formes, leur couleur, leur poids : autant d'imperfections qui ne se trouvent pas en Dieu ; parce que Dieu n'a pas de bornes, qu'il ne peut pas être divisé, qu'il est impondérable et impalpable de sa nature. Aussi, pouvons-nous facilement comprendre que Celui qui est sans bornes, qui est indivisible et impalpable ait imposé des limites, une pesanteur, la divisibilité et des figures diverses à des êtres dont l'existence passagère doit manifester à des yeux excessivement faibles, à des intelligences intimes et bornées, une action toujours en mouvement, et un plan merveilleux dont la science la plus élevée ne peut saisir tout l'ensemble ni pénétrer tout le mystère.

Nous ne pouvons nier tout ce que nous ne comprenons pas, autrement il faudrait nier des choses dont l'existence est absolument certaine.

Qui peut se faire une idée de la nature intime des choses, comme celle des esprits et des corps ? Comment ils agissent les uns sur les autres, ni quels sont les raisons des effets dont nous éprouvons chaque jour la manifestation ?

Il n'en est pas moins vrai que ces actions et ces effets existent.

C'est une témérité ridicule de nier le Néant, la Création, et Dieu lui-même, parce que nous ne pouvons en avoir une idée parfaite.

Avant la Création, il n'y avait rien, absolument

rien, quo le Créateur, renfermant dans sa Pensée le monde futur. Le Rien ne s'est pas fait lui-même, et rien n'est sorti de rien; mais Celui qui Est, qui a Été, et qui Sera toujours, a donné l'existence à ce qui n'existait pas.

Le Néant est maintenant une expression qui suppose la Création; et dès lors que le mot existe, il signifie une Vérité qu'il faut aborder sans crainte, pour répondre à toutes les erreurs opposées à la Création.

Nous croyons, avec toute l'Eglise, en un Dieu Tout Puissant, Créateur du Ciel et de la Terre, des Choses invisibles et des Choses visibles.

Th. A.

(A suivre.)

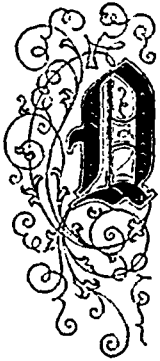
LEGENDE ORIENTALE.

DESCENTE

DE

JÉSUS-CHRIST

AUX ENFERS. (1)



DITONS un moment le monde visible pour le domaine de la fantaisie, l'histoire pour la légende, l'Évangile pour la Tradition grecque, St. Mathieu pour Nicodème. Nous n'aurons pas à nous repentir, nous l'espérons, de cette fugitive désertion aux harmonies bibliques. Si la raison n'est pas obligée de s'incliner devant un récit, tiré des apocryphes, l'imagination pourra sans crainte se laisser emporter sur les ailes d'un merveilleux qui a sé-

duit St. Cyrille de Jérusalem, St. Jean Chrysostôme, Origène, Eusèbe, St Hippolyte: inspiré un si grand nombre de peintres et de statuaires au moyen-âge, et auquel DANTE, dans sa *Divine Comédie*; MILTON, dans son *Paradis Perdu*; Klopstock, dans sa *Messade*; ont emprunté plus d'une image et plus d'une scène.

I.

PROLOGUE.

Jésus, sur le Golgotha, a penché la tête et rendu le dernier soupir. En ce moment, le soleil s'est obscurci, la terre a tremblé, les rochers se sont fendus, les tombeaux ont rendu leur proie. On a entendu des profondeurs des sépulcres des voix hululantes qui s'appelaient, sortons, sortons, disaient-elles. Sur les bords du Jourdain, dans la vallée de Josaphat, près du Mont des Olives, dans

(1) Le récit de la descente de Jésus aux enfers est tiré de l'Évangile apocryphe de Nicodème, traduit par M. BRUNET en 1849: de la *Légende de Notre-Dame*, par M. l'abbé DARRAS, approuvée par Mgr. de Troyes, 1848; de Vinard de Beauvais, de P. Comestor, etc.

St. MARC GIRARDES, dans un travail publié par la *Revue des Deux Mondes*, a fait ressortir les beautés de cette composition.

diverses rues de Jérusalem, on a reconnu distinctement de vieux morts. Le Sanhédrin réuni, au bruit de toutes ces merveilles, a pris pour. Il délibérait quand Joseph d'Arimathie, le même qui oignit le corps du Sauveur, entra dans la Synagogue.

—Quo viens-tu nous apprendre, lui demanda-t-on, quelque prodige nouveau, sans doute?

—C'est vrai, répond Joseph. Vous connaissiez bien Carinus et Lencius, les fils du grand-prêtre Siméon; eh bien! allez voir leur tombe, elle est vide: il se promènent maintenant, avec des saints et des patriarches dans Arimathie. Allez les trouver et ils vous rendront témoignage des mystères de l'autre monde.

A ce récit, les scribes, les pharisiens, les princes des prêtres, tout ce qui se sent sur le vêtement une goutte de sang de Jésus, pâlit et tremble. On décide qu'on se mettra à la recherche des deux déserteurs de sépulchre. On n'a pas de peine à les trouver. Ils entrent dans la Synagogue dont on ferme les portes. Et Anne et Caïphe, prenant le livre de la loi, le mettent dans les mains des ressuscités et les adjurent, au nom d'Adonaï, de raconter comment ils ont été arrachés aux bras de la mort.

Carinus et Lencius, levant les yeux au ciel, font le signe de la croix sur leur langue, et demandent qu'on leur donne des tablettes pour écrire leurs visions.

On apporte des tablettes.

Les deux ressuscités s'asseyent chacun à une table séparée, et se mettent à écrire.

II

RÉCIT.

Nous étions avec nos pères plongés dans les profondeurs des ténèbres, quand soudain percant l'obscurité, une Lumière brilla pareille à la flamme du soleil et qui nous immergea de ses rayons. Il y eut comme un tressaillement de joie parmi les Prophètes et les Patriarches, et le vieil Adam, le père des hommes, s'écria:

—Salut, aurore de la lumière incréée!

—Salut, dit Isaïe, Lumière éternelle que je prédis, autrefois, quand j'étais sur la terre des vivants; la terre de Zabulon et de Nephtalim!

—Salut, reprit notre père Siméon, lumière du Fils de Dieu que je reçus dans mes bras; divin soleil qui devait se lever pour illuminer les nations!

Alors nous apparut un Homme, dont les austérités semblaient avoir creusé les joues. Il était vêtu d'une peau de chameau.

—Qui es-tu? lui demandèrent nos pères.

—Je suis JEAN, répondit-il, le prophète du Très-Haut; moi, qui avais été envoyé afin de préparer ses voies; moi, qui m'écriai lorsque je l'aperçus: *Voici l'Agneau de Dieu*. Je viens vous annoncer qu'il va venir nous visiter, nous tous qui sommes assis à l'ombre de la mort.

A ces mots, Adam, se penchant vers son fils Seth, lui dit:

—Mon fils, raconte aux Patriarches et aux Prophètes ce que t'a révélé l'archange Michel, lorsque je t'envoyai aux portes du Paradis demander à l'ange du Seigneur quelques gouttes de l'huile de l'arbre de miséricorde, pour en oindre mon corps près de t'épouser.

Patriarches et Prophètes, dit Seth, écoutez: J'étais assis à la porte du Paradis, quand Michel,

l'ango de Diou, m'apparut et me dit : " Cesse de prior, tu n'auras pas d'huile de la miséricorde. Attends encore cinq mille ans. Alors viendra le Fils de Dieu, qui apportera l'huile de la miséricorde à tous ceux qui croient en son saint nom."

Et les Patriarches et les Prophètes s'écrièrent dans leur allégresse ; " *Les temps sont accomplis !*"

Mais l'onfer s'était senti remué jusque dans ses entrailles, à ces cris de jubilation. Voilà que SATAN s'avance, le prince de la Mort, et dit à Beelzebub, le prince de l'Enfer : " Ouvre tes portes à Jésus, le fils de Dieu, devenu fils de la mort."

BEELZEBUTH.

Si c'est le fils du trépas, comment se fait-il qu'il t'ai arraché, à toi et à moi, tant de victimes ?

SATAN.

N'a-t-il pas dit, sur l'arbre de la croix : *Mon âme est triste jusqu'à la mort ?*

BEELZEBUTH.

C'était pour te tromper qu'il a poussé ce cri, que tu n'a pas compris ; il va t'étreindre de son bras de fer, et alors malheur à toi, dans les siècles des siècles !

SATAN.

C'est toi qui a peur ; tu trembles devant ce Jésus, notre ennemi commun : moi je l'ai attaqué en face. Contre lui j'ai déchainé toutes les colères de la nation juive. Le fer de la lance qui l'a percé, c'est moi qui l'aiguissai ; le breuvage de vinaigre et de fiel qu'on lui a présenté, c'est moi qui le préparai ; le bois sur lequel on l'a crucifié, c'est moi qui le taillai ; les clous qui l'ont attaché au gibet, c'est moi qui les fondis. La mort l'a saisi, et je vais te l'amener.

BEELZEBUTH.

Dis-moi, n'est-ce pas ce Jésus de Nazareth qui a dit à Lazare, depuis quatre jours couché dans son lit de pierre : *Lève-toi ?*

SATAN.

C'est lui-même.

BEELZEBUTH.

Ah ! je t'en conjure, ne me l'amène pas : nous n'avons pu garder Lazare, dans nos fers, ne me l'amène pas ; Lazare, qui s'élança de sa tombe comme l'aigle ; ne me l'amène pas ; Lazare, qui brisa à la voix du Nazaréen la pierre du tombeau ; ne me l'amène pas. S'il vient, il délivrera nos morts, et videra nos cachots.

Comme ils parlaient ainsi, une voix de tonnerre éclata :

—Ouvrez vos portes, roi de l'abîme ! Portes éternelles, ouvrez-vous ! Place au Roi de gloire !

BEELZEBUTH A SATAN.

Va-t'en, cherche le Roi de gloire, et le terrasse si tu le peux.

Et le prince de l'enfer jeta le prince de la mort

hors de ses demeures ; et s'adressant à ses ministres : " Fermez, leur dit-il, les portes d'airain, poussez les verroux de fer, et apprêtez-vous à un combat plus terrible encore que celui que vous soutenez contre Michel et ses légions."

La grande voix reprit :

—Ouvrez vos portes, roi des enfers ! Portes éternelles, ouvrez-vous : voici le Roi de gloire !

—Mais quel est donc ce Roi de gloire ? demanda Beelzebub, comme s'il était dans l'ignorance.

Et David répondit :

—Est-ce que, lorsque j'étais parmi les vivants, je n'ai pas prédit que la miséricorde divine briserait les portes d'airain et romprait les verroux de fer ?

Et Isaïe répondit :

—Et moi n'ai-je pas dit à la mort : Mort ! où est ta victoire ? où est ton aiguillon ?

La grande voix éclata en tempêtes :

—Ouvrez vos portes, roi des enfers ; voici le Roi de gloire.

Et la Majesté Divine apparut sous la forme d'un homme ; les portes s'étaient brisées, les gonds avaient volé en éclats, nos liens étaient tombés, et la légion des justes, aux pieds du Rédempteur, répétait : *Béni soit le Seigneur qui vient nous racheter !*

Tu nous a vaincus ! hurlait Beelzebub mais qui es-tu donc, toi, que le vor du tombeau n'a pu souiller ? toi qui es sorti r. dieux du sépulchre ; toi si grand et si petit, si humble et si élevé, soldat et général, maître et esclave ? Qui es-tu ? disaient les légions de démons, toi qui délices les captifs, et qui inondes de clarté célestes ceux qui sont aveuglés par les ténèbres de la mort ? Qui es-tu, Soleil sans éclipse, Astre sans souillure, Majesté sans tache ? Es-tu ce Jésus dont Satan, notre monarque, disait que par ta mort sur la Croix tout te serait soumis sur la terre, dans le ciel et dans les enfers ?

Alors le Roi de gloire écrasant la Mort sous son talon, et posant la main sur Satan, dit à ses anges : *Je vous le livre, saisissez-le et l'entraînez jusqu'à ma seconde apparition.*

Puis, se tournant vers l'armée des justes, le Christ, la main étendue, leur dit :

—Venez à moi, ô vous tous qui aviez été condamnés par le diable et la mort ! en ce jour de rédemption, le diable et la mort ont été vaincus par la Croix.

Les Justes s'approchèrent, et le Sauveur prenant la main droite d'Adam, lui dit : Paix à toi et à tes fils ; et traçant sur l'assemblée des Elus le signe de la croix, il sortit triomphant des enfers.

Ce fut un immense concert de voix mélodieuses.

David chantait : Seigneur j'ai crié vers toi et tu m'a guéris. — Et le chœur des justes répondait : Amen !

Habacuc chantait : Tu es sorti pour le salut des peuples, pour la délivrance de tes bien aimés, — Et le chœur des justes répondait : Amen !

Michée chantait : Tu as pris pitié de nous et tu as plongé nos iniquités dans l'abîme de la mort, — Et le chœur des justes répondait : Amen !

Alors le Seigneur remit notre premier Père à l'archange Michel, avec les Patriarches, les Prophètes et les Justes, qui tous prirent leur vol vers le ciel.

Deux hommes des anciens jours vinrent au-devant d'eux.

—Qui êtes-vous, demandèrent les élus aux inconnus.

—Je suis ENOCH, répondit l'un d'eux, que la parole du Seigneur a transporté dans ces hautours. Celui qui m'accompagne est ELIE, qui fut enlevé

sur un *Char de feu*. Nous n'avons point goûté la mort ; nous resterons ici jusqu'à l'avènement de l'Antechrist, pour le combattre, être tués à Jérusalem, et après trois jours et demi être enlevés vivants dans une nuée céleste.

En ce moment, ils aperçurent un homme aux vêtements sordides et portant une croix sur ses épaules :

— Qui es-tu ? lui demandèrent les élus, homme à face patibulaire, et qui fléchis sous ta croix ?

Vous avez bien dit, répondit l'homme. Je suis un voleur que les juifs ont crucifié avec Jésus.

Témoin des prodiges qu'il opérait à Jérusalem, je crus en lui et je le priai en disant : " Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume." Jésus me répondit : En vérité, tu seras avec moi aujourd'hui dans le paradis. Prends cette croix, et si l'ango ne veut pas te laisser entrer, tu lui diras : C'est Jésus-Christ, le fils de Dieu, qui m'a envoyé.

C'est ce que j'ai fait. L'ango m'a placé à la droite du Paradis, on me disant : Attends un peu, bientôt tu verras venir Adam, le père du genre humain, avec tous ses fils, les saints et les justes, et le Seigneur crucifié.

Voilà pourquoi je suis venu à votre rencontre.

Et tous les saints s'écrièrent. Béni soit notre Dieu dans les siècles des siècles. Amen.

III.

EPILOGUE,

Après que Lencius et Carinus eurent écrit cette vision, chacun sur des tablettes séparées, il se levèrent et les remirent dans les mains d'ANNE et de CAÏPHE et ils furent transfigurés et disparurent. Et les deux récits se trouvèrent en tout semblables, sans que dans l'un il y eut une lettre de plus ou de moins que dans l'autre.

SUR LA PAUVRETÉ

Il faut bien prendre garde de se laisser persuader que tout homme qui est pauvre l'est certainement par sa faute. Ceux qui parlent ainsi ont peu d'expérience et encore moins d'imagination ; souvent ils se sont formé cette opinion d'après l'observation superficielle de ce qui se passe autour d'eux dans un cercle peu étendu. S'ils avaient habité quelque centre de population important, ou exercé les fonctions de commissaire de charité, ils penseraient et parleraient tout autrement. Les causes de la pauvreté sont très nombreuses, très variées, et la plupart d'entre nous ont connu et connaissent encore des personnes réduites à la plus extrême misère sans qu'elles aient à se faire le moindre reproche. Soupçonner un homme ou une femme, privés de toute ressource, d'avoir été conduits là par paresse ou par vice, c'est bientôt fait ; affirmer que tout individu qui veut travailler le peut, et que quiconque a du travail peut suffire à ses besoins, ou même économiser, c'est bientôt dit. Mais, outre qu'on est dans l'erreur, on s'expose à détruire en soit le vrai sentiment de la charité et à l'affaiblir chez les autres.

Littérature.

[Pour le Foyer Domestique.]

MATHILDE.

NOUVELLE.

La charité détruit l'égoïsme, relève la femme à ses propres yeux et la dispose à devenir meilleure.

VIRGILE.—Georg.



HERS lecteurs, quelle difficile chose à trouver, parfois, que le premier mot d'une Nouvelle ! Sous le poids des pensées, votre esprit déborde, le cœur, plein de sentiments, ne se possède plus, et l'on ne rencontre ni une idée, ni un mot pour exprimer tout cela.

Telle était tout-à-l'heure ma position : avec une foule de choses à vous dire, je ne savais par où commencer.

Mais voulant, à tout prix, créer et raconter ce que j'ai vu et admiré, j'ai brûlé mes vaisseaux. Et l'expédient m'a réussi.

Mes idées se classent maintenant avec ordre, et je vois déjà, au loin, se mouvoir et agir les personnages que vous verrez apparaître au verso de cette page. Je trempe ma plume ; sans plus hésiter, j'entre en matière.

C'était au mois de juin 1874.

Le ciel était pur et promettait une de ces chaudes journées pendant lesquelles il est si bon de se sentir vivre. Le brouillard du matin se dissipait peu à peu, ne laissant d'autres traces de son passage que quelques gouttes de rosées étincelant ça et là sur l'herbe des prairies ou la verdure satinée des feuilles.

Je me promenais gaiement sur les bords séduisants de notre majestueux fleuve, m'arrêtant à chaque pas pour admirer la magnificence des œuvres de Dieu. Les hirondelles montaient joyeuses vers le ciel ; elles chantaient leur hymne de reconnaissance et d'amour, et calaient les premiers rayons du soleil levant, de petits cris d'admiration et de joie ; les épis, dans les champs, inclinaient mollement leurs cimes dorées ; les branches d'arbres, secouaient, en les faisant scintiller, les milliers de diamants que la rosée de la nuit avait suspendus à leur vert feuillage ; et au milieu de toutes ces grandeurs de la nature que l'homme de la ville ignore, et que le paysan ne peut apprécier, parcequ'elles lui sont trop familières, une foule de travailleurs se dispersait dans toutes les directions, aussi empressée que la laborieuse population d'une ruche, s'envolant à l'ouvrage.

Une jeune fille, vêtue d'un gracieux mais simple costume d'été, suivait d'un pas rapide le sentier de la prairie.

L'œil curieux aurait pu difficilement pénétrer le scrot du petit panier qu'elle tenait à la main, et l'on pouvait y deviner un précieux fardeau, au soin avec lequel elle le portait.

Cette jeune fille appartenait à une famille Écossaise, nouvellement établie au CHATEAU-RICHER, et sa mère était protestante.

Cette mère, au cœur égoïste et inhumain, enjoignait à sa fille de ne pas visiter et, encore moins, de secourir les pauvres du village.

MATHILDA, tel était le nom de cette jeune fille, s'échappait quelquefois, malgré les défenses répétées de sa mère, et volait au secours d'une pauvre infirme qui se mourait de faim.

Un noble cœur se décide difficilement à affliger une mère, à faire planer même un seul chagrin sur sa vie ; mais ici le devoir parlait, le plus impérieux, le plus sacré des devoirs : la charité et l'amour du prochain.

Donc, la jeune fille marchait gaiement dans la prairie.

Son cœur battait avec plus d'agitation que de coutume. Sa chevelure blonde et ondulante, volait au gré de la brise ; ses yeux, doux et azurés comme un ciel de printemps, se dirigeaient incessamment vers la demeure de cette pauvre délaissée.

Chaque passant s'arrêtait pour la saluer avec respect et cordialité, et à chacun elle adressait un doux sourire, et quelques paroles plus douces encore.

Parfois elle s'arrêtait pour contempler le beau spectacle qui l'entourait. Elle suivait le vol de l'hirondelle dans les airs, et son cœur, tout palpitant, semblait vouloir s'élançer sur les ailes légères des petits oiseaux ; sa pensée, du moins, montait avec eux vers le ciel.

Tout à coup, comme fâché d'avoir retardé la tâche qu'elle allait remplir, elle reprit sa course maternelle d'un pas plus vif et plus léger.

Elle s'arrêta enfin devant cette chaumière recouverte en chaume et chétive en apparence ; elle ouvre doucement la porte.

Une pièce assez vaste formait la cuisine. La variété des objets que l'œil y découvrait laissait deviner que c'était là la pièce principale, la pièce à toutes fins. Elle était pavée en terre grasse, raboteuse, inégale.

Une espèce de dressoir, placé à droite de l'entrée, étalait quelques plats grossiers de fer-blanc, deux vases en terre cuite, deux assiettes en faïence noire au dehors, blanche en dedans. Plusieurs mains de feuillages en ornaient les rayons. Vis-à-vis, une vieille hucho à pétrir, bardée de deux cercles de fer ; tout autour, deux chaises boiteuses ou un trépid sans dos ; ici, une pioche ; là, un râtelier, etc.

À côté de la porte et sous la fenêtre, un bassin couvert d'une palette en bois et d'une cruche énorme dont le goulot invitait à boire. Et, ça et là, sur le sol, des vieux sabots encroûtés de terre argileuse, des chapeaux en paille grossière, un bout de courroie, des assiettes brisées, où les chats venaient lèche : tout le désordre, enfin, d'un ménage négligé depuis longtemps.

C'est que depuis longtemps, hélas ! la tristesse régnait au sein de cette pauvre chaumière. Depuis deux ans, cette pauvre infirme était accablée de chagrins : elle avait perdu son mari et, neuf mois plus tard, son fils—son seul soutien—expirait entre ses bras.

Toutes les grandes misères ne sont pas dans les rues étroites et obscures des cités, ni dans les taudis où se loge l'ouvrier sans travail. Il y en a de dures, d'amères, de poignantes, au foyer du labourer ; dans cette condition calme et paisible, que

ses goûts réglés et ses vertus sembleraient devoir en préserver.

Mais Dieu est juste et bon ; il éprouve toujours ceux qu'il aime.

La jeune fille entra doucement dans cette humble demeure et se dirigea vers un misérable grabat sur lequel reposait la vieille infirme. En l'apercevant, la vieille femme la salua respectueusement, en lui disant :

Que Dieu vous bénisse, chère Mathilde, c'est lui, qui vous a envoyée vers moi.

—Merci, ma bonne THÉRÈSE, répondit la jeune fille. Comment avez-vous passé la nuit ?

—Oh ! pire que jamais, Mademoiselle, mais j'ai demandé à Dieu la patience de souffrir avec résignation ; et aussi qu'il daigne répandre sur vous sa sainte bénédiction !

—Ce que je fais est si peu, ma pauvre Thérèse, que cela ne mérite aucun remerciement.

—Si peu ! répliqua la vieille, lorsque je vous dois, non-seulement le bien-être dont je jouis, mais la tranquillité de l'âme et le courage de supporter mes souffrances !

La jeune fille s'était débarrassée de son chapeau et d'une légère mantille, et, après avoir relevé avec soin les oreillers de la malade, elle approcha du lit une petite table boiteuse, ouvrit son gentil panier, en sortit un petit pot d'une appétissante confiture aux oranges, un petit pain blanc et un flocon rempli d'une liqueur vivifiante.

—Maintenant, bonne Thérèse, dit-elle, il vous faut déjeuner.

—Je vous en prie, ma chère Mathilde ; vous savez comme mon pauvre estomac est opposé à la nourriture Je souffre tant que je n'ai plus le courage de manger.

—C'est une souffrance, qui, j'en suis sûre, aura de bons résultats, reprit la jeune fille, le docteur Di..... vous l'a dit..... si vous ne le fortifiez pas, comment voulez-vous que votre corps si faible puisse se soutenir ?

—Je vous en prie, pas ce matin, répliqua la vieille... Je mangerai à midi, insista-t-elle avec cet air suppliant qui est si pénible à entendre de la bouche des vieillards, —*pauvres Voyageurs*, qu'il nous faut reconduire poliment au tombeau !

J. B. CAQUETTE.

Québec, Février 1876.

(A continuer.)

Moyen de Parvenir.

Un chêne était, sur la cime hautaine
Du mont Ida, roi des monts d'alentour ;
Un aigle était sur la cime du chêne,
Près de l'Olympe il y tenait sa cour.
A l'improviste apparaît, un beau jour,
Maître Escargo, fier d'être au milieu d'elle,
Des courtisans l'œil ne se croit fidèle.
L'un d'eux lui dit : Me serais-je trompé ?
Insecte vil, toi qui jamais n'eus d'alle,
Comment vins-tu jusqu'ici ?—*J'ai rampé !*

LE BRUN.

NOS VÉTÉRANS DE 1812.



I'INDEMNITÉ de CINQUANTE MILLE PIASTRES accordée par la Législature Fédérale du Gouvernement Canadien aux Miliciens survivants de la guerre de 1812 a, depuis quelques mois, attiré l'attention publique sur ces vénérables Vétérans. Pour un grand nombre de personnes, ce fait était de nature à

réveiller le souvenir de ces temps déjà éloignés.

Un de nos Collaborateurs, M. ALPHONSE BENOIT, a su choisir cette occasion pour en faire le sujet d'un Entretien qu'il vient de donner à l'Institut Canadien-Français de cette ville.

Ce monsieur s'est surtout attaché à traiter plusieurs des questions que le peuple se pose souvent, mais auxquelles peuvent répondre seulement ceux qui lisent l'histoire. Il nous a rappelé les motifs de la guerre de 1812; comment et pourquoi le Canada s'était trouvé mêlé à ces difficultés. Il nous a donné un aperçu des moyens et de la force militaire dont disposait le gouvernement Américain et du nombre de soldats que le Canada comptait pour faire face à cette invasion. Il nous a parlé des engagements les plus sérieux, entre autres, celui de *Chateauguay*, dont il a donné la description, à l'aide d'un plan topographique de la rivière, marquant du doigt l'endroit où la bataille avait été livrée. Puis, il a terminé en disant ce qu'étaient devenus ces généreux défenseurs de notre pays, et en racontant d'intéressants épisodes sur quelques-uns des survivants.

M. Benoit, plus heureux que son auditoire, a eu l'avantage de rencontrer la plupart de ces vieux miliciens, ayant été chargé de leur distribuer l'octroi voté en leur faveur.

Comme la dernière partie de sa Conférence renfermait certains épisodes inédits, nous avons prié notre ami de bien vouloir en communiquer aux lecteurs du *Foyer Domestique* quelques extraits qu'ils liront sans doute avec plaisir.

LA RÉDACTION.

..... Plus fortuné que bien d'autres, j'ai eu l'avantage de rencontrer ces braves miliciens de 1812..... Hélas! ce ne sont plus ces jeunes gens forts et vigoureux d'autrefois, ces fiers soldats à la démarche légère, au bras agile, à l'âme remplie d'ardeur et de courage!... Ils sont devenus tristes et abattus; leurs dos est voûté et leur démarche chancelante. Ils ont subi l'action du temps. Leur ambition d'autrefois se borne maintenant à vivre de souvenirs et à rappeler à la génération naissante comment ils ont su employer le temps de leur jeunesse.

En présence de cette réunion, on ressentait une impression singulière en voyant tous ces vieillards réunis par groupes de cinquante à soixante; ne s'étant pas vu les uns les autres depuis très-longtemps, ils étaient anxieux de pouvoir renouveler connaissance. Bien souvent, la vieillesse qui change tout en ce monde, et qui avait altéré considérablement les traits de leurs anciens compagnons, les empêchait de se reconnaître. Il fallait s'interroger, se questionner, réfléchir, se rappeler, et puis, lorsqu'on s'était bien et dûment identifiés, la joie n'avait plus de bornes, on se donnait de franches poignées de mains. J'ai même vu un de ces bons vieillards sauter au cou d'un de ses anciens compagnons d'armes, qui avait été son ami intime et qu'il n'avait pas revu depuis soixante ans. Ils se seraient dans les bras l'un de l'autre, tandis que des larmes coulaient de leurs yeux.

Ce fait ne nous surprend pas lorsqu'une fois on les a passés en revue. En général, ils joignent à une franche politesse un cœur excessivement sensible.

Presque tous sont frappés d'une surdité plus ou moins prononcée; quelques-uns sont presque aveugles, et j'en ai rencontré un qui avait perdu l'usage de la parole.

Pris dans leur ensemble, leur apparence indique en générale des moyens de subsistance très-restreints. Beaucoup d'entre eux, plus pauvres et plus débiles que d'autres, sont obligés de recourir à la bonne volonté et à l'hospitalité d'amis généreux et de familles charitables.

Il ne m'appartient pas d'entrer à ce sujet dans des considérations d'économie politique, mais je crois que s'il était possible de réunir sous un même toit ceux de ces vieillards qui n'ont personne pour prendre soin d'eux, d'établir pour eux une espèce de *Retraite* à l'exemple de l'*Hotel des Invalides*, en France, ça serait certainement leur rendre un service inestimable et leur permettre de finir leurs jours dans la quiétude et le repos que leur a mérité le dévouement dont ils ont donné la preuve dans leur jeunesse; car, ne l'oublions pas, s'il n'a pas été donné à tous de se rencontrer face à face avec l'ennemi et de faire le coup de feu, ils n'en ont pas moins tous été appelés à quitter, famille et biens, pour courir à la défense commune, et personne alors ne leur assurait qu'ils pourraient revenir un jour dans leurs foyers. Ainsi, leur sacrifice n'a pas été moins grand que celui de ceux qui ont combattu. Ils ont mérité de leur patrie, et notre pays, j'en suis sûr, verrait avec orgueil aujourd'hui tous les survivants de ces défenseurs du pays entourés de soins reconnaissants et dignes de leur âge avancé.....

Il me faudrait une longue soirée pour vous raconter tous les épisodes qu'il m'a été donné de recueillir. Je n'en rappellerai ici que quelques-uns.

A mon retour, les amis que je rencontrais multipliaient leurs questions sur ces bons miliciens: — "Vous avez enfin vu tous ces bons vieillards réunis, — me disait-on, — vous leur avez parlé; ... que leur avez-vous demandé?..... Et comment ont-ils répondu?..... Voyons, faites-nous la description de ces réunions."

La réponse à ces questions ne manque pas d'intérêt. Un aperçu d'une de ces séances vous donnera l'idée de toutes les autres.

Le Dimanche qui précédait une visite, M. le Curé, du haut de la chaire, annonçait que les vieillards qui avaient fait une demande de pension comme miliciens de 1812 auraient à s'assembler, tel jour, dans telle paroisse, soit dans la salle publique, soit au Palais de Justice, suivant le cas. Je dois ajouter, ici, que le Clergé a été grandement utile aux miliciens, par le zèle qu'il a apporté à faciliter ainsi ces entrevues. De plus, une circulaire était adressée à chacun des Vétérans, afin de permettre à ceux d'entre eux qui n'auraient pas eu connaissance de l'annonce du Curé de pouvoir être présents à cette réunion.

Naturellement, toute la paroisse était mise au fait de cette nouvelle, et comme cet évènement ne s'était pas encore vu, plus d'un curieux se proposait de s'y rendre. Le jour dit, voilà donc les Vétérans qui partent de chez eux, qui avec son fils, qui avec son gendre, sa bruce, ou sa fille; quelque fois même toute la famille y venait. Ajoutez à cela tous les curieux, et pour un Vétérans vous aurez trois ou quatre spectateurs, c'est-à-dire, que là où se rendaient cinquante miliciens, nous avions parfois deux cent à deux cent-cinquante personnes. Tous attendaient assis sur les marches du portique, et, lorsque l'Officier du Gouvernement, comme ils l'appelaient, venait à paraître, on voyait toutes ces personnes, de tous les âges, se lever et ouvrir leurs rangs devant le porteur de la caisse enchantée! La foule n'était pas lente à remplir la salle. Tous les Vétérans étaient placés d'un côté, le public de l'autre. Il fallait ensuite donner la main à tous ces bons vieillards, leur dire un mot bienveillant pour les encourager, puis l'interrogatoire commençait en présence d'un juge de paix invité pour la circonstance.

-- Silence, Messieurs, criait le gardien.

Alors, désignant du doigt un de ces vieillards :

— Venez ici, père, lui dis-je.

L'homme que j'interpellais était un vieillard de petite taille, à barbe grise et inculte, aux cheveux longs, plats, et courant avec désordre sur un front complètement dégarni. Son teint était basané et sa figure bruni par le soleil. Sa défroque, comme celle de bien d'autres, se ressentait un peu de la fatigue du voyage, pour ne pas dire de la négligence des enfants qui devaient en prendre soin. Son œil petit mais d'un noir vif, suivait avec anxiété chacun de mes mouvements. Néanmoins, il ne répondit pas à mon appel et ne bougea pas de son siège.

— Il est sourd, Monsieur, murmura quelqu'un.

Alors, montons la note, me dis-je à moi-même; et prenant un ton de voix capable de faire vibrer la caisse d'un corps de musique :

— Ho! a! Père... vous... bien... Venez vous assoir près de moi. On va commencer par vous.

Le pauvre vieux frémît sur sa chaise, ... il voit qu'il s'agit de lui... Son voisin le pousse... plus de doute, c'est lui qu'on appelle... Le voilà tout saisi... Il se met à trembler... Il se lève avec hésitation... Il ne sait que faire de son chapeau, de son mouchoir, de son bâton... Il veut les mettre sur sa chaise, il échappe le tout par terre... Ses mains n'y sont plus... Elles s'entrechoquent... Il ne sait plus ce qu'il fait... Enfin, il se retourne et laisse échapper un gros soupir, puis il s'avance en chan-

celant vers le siège où il va lui falloir subir un examen, bien inoffensif au fond, mais qui, à ses yeux, prend les proportions de quelque chose de terrible!...

Vous croyez ce vieillard pusillanime, poureux... Détrompez vous. Cet homme a parfaitement raison, du moins à son point de vue. Depuis plus de soixante ans, il s'est partout fait une gloire d'avoir fait la campagne de 1812, d'avoir tout quitté, famille, affections, patrimoine, pour défendre son pays; et que de fois, lorsque l'âge l'avait déjà fait courber sous son poids, n'a-t-il pas pris plaisir à grouper autour de lui les enfants de ses enfants, auxquels se joignaient les parents et les amis, pour causer devant eux de ces temps de gloire, et leur prouver qu'ils avaient dans la personne de leur aïeul un ancien défenseur de la patrie, un brave Vétérans de 1812!... Voilà la gloire qu'il s'est attribuée et le prestige qu'il s'est créé parmi les siens dans son village; et il s'en est toujours montré fier... Mais aujourd'hui, il ne s'agit plus de conter ces histoires aux petits enfants; il lui faut répondre catégoriquement. "Eh! mon Dieu!" se dit-il alors, "Si mes réponses n'étaient pas suffisantes!... Si mes preuves n'étaient pas jugées valables!... Enfin, si l'on allait me dire que je ne suis pas digne de l'allocation!... Ça serait me dire poliment que je ne suis pas l'un des miliciens de 1812... Et, quel démenti à la face même de tout ce monde!... Quelle honte pour moi, au milieu de ma famille, de mes amis, de toute la paroisse!... On me montrerait du doigt comme un vieux vantard!... Mes voisins riraient de moi; mes petits enfants n'auraient plus pour moi le respect que je leur avais inspiré, et mes enfants eux-mêmes en seraient vivement affectés!... O mon Dieu! ayez pitié de moi!"

Voilà une idée assez fidèle des pensées qui s'agitaient dans le cerveau déjà faible de ce pauvre vieillard.

Il n'est donc pas étrange que sa vue s'affaiblisse, que son bâton tombe, que sa main tremble et qu'il ne sache plus si le mouchoir se met dans le chapeau ou le chapeau dans le mouchoir! Depuis plusieurs années, il s'apitoyait sur sa grande surdité; mais pour ce jour-là, il aurait préféré devenir sourd-muet! Il n'avait à répondre qu'à un jeune homme qui lui souriait, et cependant il était devenu plus timide qu'un enfant.

Mais, attention, l'examen commence.

— Allons, père Lanouette, vous avez l'oreille dure à ce que je vois, mais votre figure me dit que le cœur est bon. Avez vous bonne mémoire?

— Oh! comme-ci comme-ça, mon bon monsieur; on se fait vieux, voyez-vous, et l'on oublie bien des choses, et, ma foi, je ne sais pas si je pourrai répondre à tout ce que le Gouvernement veut savoir.

— D'abord, êtes-vous bien un milicien de 1812?

— Oh! pour cela, oui, monsieur, je puis vous en assurer; car j'ai eu 90 ans faits aux alentours de la St. Michel, et ça, ça vous prouve que j'étais d'âge à me battre en 1812.

Et le bon vieillard hasardait alors un sourire, timide encore, mais cette timidité commençait à disparaître; il paraissait fier en lui-même d'avoir pu éviter la première balle de son interrogateur.

— Qui étiez vous Colonel en 1812?

Un regard suppliant et un gros soupir indiquaient que notre homme n'y était plus.

— Prenez votre temps, père, pensez-y bien... était-ce un canadien ou un anglais?

— Ah !... Ah !... Monsieur, c'était un canadien, vous l'avez trouvé, là, pour sûr.

Il croyait que le compliment tiendrait lieu de réponse.

— Ne pourriez-vous pas me dire son nom ?

— Son nom !... Son nom ! (Et le pauvre vieux devenait taciturne...) Son nom !... Mon Dieu ! disait-il, c'quo c'est que de ne pas avoir de mémoire... Jo le savais pourtant... Son nom... Bon ! j'y suis. C'était monsieur *Simon Ville*.

— Monsieur Ville ? Mais, brave père, il n'y a jamais eu de Lieut.-Colonel Ville dans la milice en 1812.

Jugez des angoisses ! Le père Lanouotte se croyait perdu. Après un moment de réflexion, je vins à son aide.

— Voyons, dites-moi, ne voudriez-vous pas dire M. D'Estimoville ?

— Pardienne ! c'est cela même, monsieur ; comme de vrai, et jo m'en rappelle à présent comme si c'était d'hier... C'quo c'est que de pas avoir de mémoire... J'ai aussi porté les armes pendant deux ans, et c'était notre Colonel qui nous nourrissait. (Il voulait dire le Gouvernement.) Il avait beaucoup de bonne volonté notre Colonel, mais il n'était pas riche !

— Et que vous donnait-on ?

— Un peu de pain, un peu de viande, et un tout petit peu de rhum tous les matins.

— Êtes-vous bien sûr que c'était du rhum ?

— O ! quosi, quo si ; et la preuve, monsieur, c'est qu'on n'en a pas encore perdu le goût !

— Et où vous a-t-on fait soldat ?

— On nous a enrôlés à Québec et on nous a donné notre congé à Montréal, après la guerre, et je puis vous nommer des personnes ici présentes qui ont été mes compagnons d'armes et qui se rappellent de moi.

Le vieillard nommait ensuite un de ses témoins qui venait corroborer les faits. Puis les papiers se dressaient ; le moment de payer était arrivé. Le vieillard néanmoins parut alors taquiné de cet intervalle et prit ce silence pour de l'hésitation de notre part. Mais il sut bientôt à quoi s'en tenir.

— Père Lanouette, vous avez bien répondu, et vos explications et vos preuves sont suffisantes pour me permettre de vous payer.

— Oh ! ja savais bien qu'il n'y avait pas de doute, quo c'était clair... Ça ne pouvait pas se faire autrement, voyez-vous, monsieur, après toutes les misères que nous avons subies. On couchait à la belle étoile ; souvent nous n'avions rien à manger, et, la nuit, il fallait monter le quart ; le jour on faisait l'exercice, ou bien on allait travailler dans les bois à abattre les arbres, faire des tranchées ou surveiller les bateaux d'approvisionnement, afin de ne pas les laisser tomber aux mains des Américains ; et puis, il fallait toujours être sur lo quive, avoir toujours son fusil à ses côtés, et puis... et puis...

Et le bon vieux était devenu d'une loquacité inépuisable. Cette fois, il avait complètement retrouvé son aplomb.

— C'est bon, c'est bon, père ; la mémoire vous revient à ce qu'il paraît ; mais on n'a pas le temps de causer de toutes ces choses. Tenez, aitez votre ✕ pour signer votre quittance, et voici votre argent. Où allez vous le mettra ? Avez-vous quelqu'un avec vous ?... Qui vous a conduit ici ?...

— Oh ! j'ai quelqu'un, Monsieur ; Je suis venu avec ma brue, une bonne créature, Mr., et puis

avec cela quo c'est un beau brin de femme, alloz, jo vais l'appeler... *Angélique* !

La gaieté avait succédé à l'aplomb, mais maintenant, comme vous le voyez, le tout tournait à l'intimité... Angélique apparut ! C'était loin d'être un *brin* ! c'était plutôt une large et robuste femme à la figure joviale et ne pouvant cacher la joie qu'elle ressentait de voir ainsi son vieux père hautement reconnu pour un honnête homme et un brave Vétéran de 1812.

— Tiens, prends cet argent-là, Angélique, et aies en bien soin pour moi. Tu vois maintenant, n'est-ce pas, quo c'est bien vrai ce quo jo te disais : que j'avais été à la guerre en 1812 ?

— C'est bien vrai, grand père—répondit Angélique en souriant au vieillard—et monsieur a été bien bon—ajouta-t-elle avec un salut un peu timide, mais qui montrait sa reconnaissance.

— Allons, bon jour, père Lanouotte,—dis-jo au vieillard, en lui serrant la main.— Soyez toujours heureux avec votre famille et portez-vous bien. Vous êtes libre maintenant ; vous pouvez partir.

— Eh bien ! bon jour, et que le bon Dieu vous bénisse, mon bon monsieur... Pourra-t-on revoir l'année prochaine ?

A votre tour, père Gosselin.

Le père Gosselin était un de ces beaux vieillards encore frais, d'une taille au-dessus de la moyenne et portant fièrement ses 95 ans. Son œil perçant avait quelque chose de scrutateur, et sa lèvre que le rasoir laissait voir à nu se terminait chaque côté sous un de ces plis narquois et moqueur qui me mirent sur mes gardes. Son parler avait aussi quelque chose d'étrange et il semblait prendre soin d'accompagner chacune de ses réponses d'un geste mystérieux. Il avait fait un service sérieux. Il répondit carrément à l'interrogatoire et reçut sa part d'octroi. Cependant, avant de le congédier, l'idée me vint de lui faire encore la question suivante :

— Avez-vous été à la bataille, père Gosselin ?

— Hum !... Hum !... Non !... pourtant, oui... Mais, non... Non !... On ne peut pas dire quo c'était une bataille.

— Avez-vous au moins, fait le coup de feu.

— Ah ! c'to question là est bien différente, Monsieur.

Alors il s'approche de moi, prend des airs trois fois mystérieux, regarde s'il est assez isolé pour n'être pas entendu et me dit alors à l'oreille :

— Mr. J'ai, pendant une nuit, tué... une sentinelle..

— Comme t ! une sentinelle !... Était-ce une sentinelle canadienne ?

— Oh ! non ! non ! Mon cher Mr ; c'était une sentinelle *Americaine*.

— Eh ! brave homme, ne craigniez-vous pas d'éveiller tout le camp ennemi et d'y jeter l'émoi ?

— Mais, dame ! Mr. — répondit-il— ; il fallait bien quo j'tire, y'avait l'autre qui visait sur moi—chacun court sa chance on ce bas monde ! !

— Allons, père, vous paraissez être devenu farceur sur vos vieux jours !

— Que voulez-vous, monsieur, un petit mot pour rire n'est pas une insulte !..

Le père Berger était un autre bon vieillard, un peu cassé par 85 années de misères ; mais d'une

figure douce, pleine de bonhomie, renfermant de plus une expression de mélancolie qui attirait vers lui notre sympathie rendue plus vive encore par son infirmité, car il était aveugle.

Le Col. Panet interrogeait lui-même, ce jour là.

Quand vint le moment de dire combien de temps il avait servi, notre Vétéran hésita... Il semblait chercher le moyen de dire la vérité sans se compromettre.

— Pendant combien de temps avez-vous servi ? répéta le Col. — Avez-vous servi durant 2 ans ?... 1 an ?... 6 mois ?...

— Eh bien, mon bon monsieur, — répondit-il — si vous voulez me le permettre, je vais vous conter cela.

— Je n'ai pas le temps, brave homme : il y en a trop qui attendent leur tour.

— Oh ! ce ne sera pas long...

— Alors, dites vite.

— C'était un jour du mois de Décembre. La veille, il était tombé un peu de neige et de pluie, juste assez pour délayer la terre et nous faire une belle pâte de glaise dans nos chemins de campagne, et je vous assure, Mr, que dans ce temps là les municipalités ne faisaient pas les routes avec de la *Marcadam* comme aujourd'hui. On avait passé la nuit à Montréal, et, le matin, dès le petit jour on nous fit traverser à St. Lambert pour nous conduire vers Laprairie. Pour commencer, on n'allait pas trop mal ; mais, rendu à la grande Plaine, v'la-t-il pas qu'on est obligé de passer par un chemin... Oh ! Mr, tenez... ça n'était pas un chemin... c'était comme un marais... nous étions dans la vase jusqu'à moitié jambes et plus nous marchions plus la boue collait. On avait, pour le sûr, les pieds plus gros que la tête et avec un bagage de c't'es-pèce là on allait pas vite... mais, qu'importe, marche toujours... — "En avant, mes Jean-Baptiste" criait de temps en temps notre capitaine... mais, je vous assure que ça ne prenait pas beaucoup... On avait déjà fait un bon bout de chemin lorsque, tout à coup, on vit, dans le lointain un petit point noir qui s'avancait vers nous... On ne savait pas ce que ça pouvait-être, mais tout ce que je puis vous dire, c'est que ça venait ! Plus on avançait, plus ça grossissait, et, à la fin, on distingua que c'était un cheval avec un homme dessus. Il arrivait comme un vrai télégraphe et bientôt on put le reconnaître. C'était un officier tout halillé en rouge avec de longs éperons à ses talons de bottes, un grand sabre jaune à ses côtés et un gros plumet rouge sur son casque. Il arriva tout d'un bond, comme une éclair, et, une fois devant nous, il s'arrêta net et nous criant : "*Coppain, Battal-Ste fissé !*"... Et puis on est revenu à Montréal... La guerre était finie, à ce qu'il paraît...

C'est là, tout le service que j'ai fait en 1812...

..... Telles sont, Mesdames et MM., les réflexions et les quelques anecdotes dont je voulais vous faire part dans cette lecture. Je n'ai pu traiter ce sujet très au long, le temps me manquait et c'est été peut-être abuser de votre attention toute bienveillante. Cependant, toutes supérieures que soient ces données, elles contribueraient, je l'espère, à raviver en nous le souvenir de ces temps déjà si loin.

Pour un peuple qui a une foi vive et une grande confiance dans son avenir, rien n'est plus salutaire que de se rappeler le passé. Le peuple aime toujours à se souvenir de son enfance, afin de suivre

le progrès qu'il a fait chaque jour : il aime à se faire le témoin de son propre développement et quand il repasse en sa mémoire les obstacles qu'il lui a fallu surmonter, les luttes qu'il a dû soutenir et le courage qu'il a dû déployer, il y trouve toujours la source d'une nouvelle confiance et redouble d'ardeur dans son travail. Et, ne l'oublions pas, il y a peut-être autant de mérite à conserver l'héritage de nos pères qu'à acquérir ce qu'il n'ont pu nous léguer.

Tous sont appelés à ce travail, le pauvre comme le riche, le jeune homme comme le vieillard, l'humble artisan comme le savant diplomate, car lorsqu'il s'agit de travailler pour le bien de la patrie, nous travaillons pour nous-mêmes et chacun doit y contribuer dans la mesure de ses ressources. Rappelons-nous que le travail des plus humbles est toujours nécessaire à ceux qui combattent au premier rang.

Cette grande pensée d'union et de travail commun, me rappelle un mot d'un vieillard, témoin des événements que je viens d'esquisser, et qui dans un langage et sur un ton qui lui étaient particuliers, me disait dans un moment de conversation : — " Ah ! mon bon Monsieur, nous autres, les vieux de ce temps là, nous ne pouvons pas vous raconter les choses d'autrefois avec de belles paroles comme vous pourriez en avoir. C'est que, voyez-vous, dans notre temps, il n'y avait pas d'école comme aujourd'hui dans nos villages, mais tout de même, nous avons fait notre part et nous avons prouvé à nos députés, que si nous ne pouvions pas faire, comme eux, de beaux discours en Parlement, nous avions, de notre côté, sous notre vêtement d'étoffe grossier, un cœur qui savait aimer son pays et un bras capable de le défendre."

ALPHONSE BENOIT.

(Pour le Foyer Domestique)

UN SURSUM CORDA.



ANNÉE 1875 vient de tomber dans l'abîme où sont tombées les autres.

Que les jours passent vite ! Que les hommes durent peu ! Que toutes les choses de la vie soient fragiles, éphémères ! Voyageurs peu loin du terme, passagers de quelques jours sur la terre des morts, élevons nos regards sur la terre des vivants, et, debout sur les choses présentes qui nous entraînent, contemplant un peu les éternelles. En haut nos cœurs ! *Sursum Corda !*

Parmi tant d'inanités qui nous amusent, tant de frivolités qui nous charment, tant de riens misérables qui se disputent une vie dont les heures, les minutes doivent être mises un jour dans l'éternelle balance, oh ! que nous avons besoin que l'Église nous re-lise souvent cette grande parole : *Sursum Corda !* En haut le cœur, ce cœur fait à la mesure de l'Infini et que l'on ne rassasie pas avec des choses imparfaites et bornées ! En haut cette âme immortelle, ange exilé dont on n'apaise pas le profond malaise et les plaintes perpétuelles avec des songes et de la poussière !.....

L'homme est trop grand, ce monde trop petit ; l'homme le dépasse infiniment. Ses plus grands

bonheurs ne diminuent rien de ses inexorables tourments. Qu'importe ce qui doit finir?... Nous sommes inconsolables parce que nous sommes immortels... Sortis de Dieu pour retourner à Dieu, ce n'est aussi qu'en Dieu que se reposent nos désirs; c'est son infini même qu'appelle sans cesse notre soif insatiable de connaissances, de perfection, de bonheur et d'amour. C'est le cri superbe de notre nature tombée, c'est aussi la voix consolante des divines promesses.

Où, c'est avec la beauté souveraine de Dieu lui-même que nous devons nous identifier un jour dans les joies d'une béatitude parfaite, surabondante, éternelle... Telle est notre fin, telle est notre vocation infinie!...

La religion ne s'emploie aussi qu'à nous préparer ici-bas à ces destinées magnifiques; c'est l'adoption divin, qu'elle nous confère par le baptême; c'est la toute-puissance de la grâce qu'elle offre continuellement à nos faiblesses; c'est le corps et le sang du Sauveur qu'elle nous donne sous les voiles eucharistiques pour commencer, préparer, perfectionner sans cesse en nous la transfiguration divine qui doit se consommer un jour dans les hauteurs ineffables de l'amour infini.

La vie présente n'est qu'une vie provisoire, une route, un lieu de court passage et d'épreuve; c'est le creuset laborieux d'où doit sortir la vie future.

Que Dieu y verse donc sans cesse le bel or de son éternité. Ramenons et contenons notre âme sous sa main créatrice et paternelle. Unissons-nous à lui de toutes les forces de notre esprit et de notre cœur.

Puis, toujours nos regards vers le but! *Sursum Corda!* En haut ces cœurs toujours blessés quelque part et qui toujours font entendre le soupir et la plainte!

C'est là haut que s'essuient par Dieu même toutes les larmes résignées et soumises à sa volonté sainte; c'est là haut que l'on se repose de tous les travaux sanctifiés par son amour; c'est là haut, enfin, que l'on est payé de tous les sacrifices faits pour lui plaire...

De quel mépris pour les plaisirs et les vanités de ce monde, de quel amour, de quel courage nous remplirait cette pensée du ciel, si elle était méditée par nous comme par les saints! Eux, en enlaçaient leurs supplices, leurs veilles, leurs travaux, leurs prières...

SPES.

LA PLAINTÉ D'UNE EXILÉE MOURANTE.

A LA FRANCE.

Sur la terre d'exil, loin de toi je soupire,
Il n'est plus pour mon cœur de bonheur ici-bas,
O France! c'est à toi qu'est mon dernier soupir,
A toi, qui vis mes premiers pas.

En ce jour où mon âme, après toi languissante,
Implore du ciel seul et la force et l'espoir,
Je n'ai plus qu'un désir, ah! pauvre mourante,
O! ma France, encor te revoir.

Mais, hélas! c'en est fait, et déjà ma pauvre
Aux choses d'ici-bas, se ferme pour toujours.
Mon cœur garde pour toi sa suprême prière,
Et pour toi ses derniers amours!

OCTAVIE CORDON.

SOPHIE

ou

LA FILLE DU PEINTRE.



Le pauvre artiste avait bien des fois osé parler à sa fille de la mort qu'il sentait venir; plus d'une fois il lui avait dit: Je sens ma fin approcher.....mais jamais il n'avait eu le courage de lui dire que la mort n'était pas seule à la porte, et que la misère y était avec elle. Tout être qui a un peu avancé dans la vie, sait qu'un malheur vient rarement seul.

En effet, il y avait pas un mois que Sophie avait planté une croix de bois noir sur la fosse de son père, que des hommes de loi vinrent lui apprendre toute l'horreur de sa position. Celui dont elle honorait la mémoire, était mort insolvable!

Tous ses meubles, tous ses tableaux qui lui étaient chers, tout cela allait être vendu; les huissiers, comme des oiseaux lugubres qui viennent où il y a des morts, s'étaient présentes plusieurs fois.....En vain, la pauvre enfant leur répétait: Je paierai tout ce que devait mon père, personne ne perdra, personne n'aura le droit de dire que mon père lui a fait le moindre tort.....les huissiers haussaient les épaules, dressaient leur inventaire, et prenaient jour pour la vente.

L'exécuteur du malheur donna de l'assurance à la jeune orpheline; elle réunit les créanciers les plus difficiles et leur dit: "Au nom de Dieu, ne vendez pas le peu qui m'est resté de celui que je pleure, pas un de vous ne perdra le montant de sa créance, je paierai tout.

—Avec quoi? dirent quelques-uns qui connaissaient sa détresse.

—Avec le produit de mon travail.

—Que ferez-vous!

—Je travaillerai jour et nuit; je donnerai des leçons.

—Vous êtes trop jeune.

—Je n'en aurai que plus de courage.

—Vous êtes trop faible.

—La fille qui travaille pour honorer la mémoire de son père est forte.

—Eh bien! dirent entre eux quelques créanciers, lui accorderons-nous du temps?

—Oui, oui, répondirent plusieurs des fournisseurs du pauvre peintre.

—Soyez bénis! soyez bénis, s'écria alors Sophie. Oh! comme je vais travailler! vous serez tous payés.....Oh! je me sens forte, bien forte! "Et dès qu'elle fut seule, avec cette légèreté qu'on a toujours quand on porte une bonne nouvelle, elle courut chez madame Warnery et chez M. Langlois, et sous ses habits de deuil et sous son long voile noir, toute rose de son émotion et toute agitée de la rapidité de sa course, elle leur raconta ce qu'elle venait d'obtenir. Elle dit à M. Langlois qu'elle avait compté sur lui pour la mettre à même de donner des leçons. J'étudierai la nuit et j'enseignerai le jour, répétait-elle, avec enthousiasme, et je

parviendrai ainsi à payer les dettes de mon père."

Touche jusqu'aux larmes de la généreuse résolution de la jeune artiste, Hyacinthe Langlois donna, dès ce premier jour, une longue leçon à Sophie. Parmi tous ses élèves, il n'y en avait pas un qui l'intéressât autant que la fille de son ancien confrère : il lui prodiguait tous ses soins, lui révélait les secrets de l'art, et guidait ses pinceaux avec un sentiment presque paternel. aussi les progrès de Sophie étaient-ils rapides. D'autres amateurs éclairés, anciens amis du père de l'orpheline, l'aidaient aussi de leurs conseils, et déjà elle avait un bon nombre d'écouliers, et déjà elle rêvait le but de tous ses desirs, de tous ces travaux, de toutes ses veilles, l'acquiescement des dettes de son père.

Pauvre enfant ! son âme avait plus de force que son corps : elle seule ne s'apercevait pas que tant de travail usait sa frêle existence, ses joues conservaient bien la fraîcheur de la jeunesse et de la santé, mais à l'œil observateur, ces couleurs vives étaient celles d'une poitrine échauffée ; les veilles, les larmes avaient échauffé son sang, l'agitation, que donne toujours une noble résolution, avait fini par devenir une petite fièvre continue qui la minait sans qu'elle souffrît assez pour s'en apercevoir.

Mais si elle s'aveuglait sur son état, l'ambition était plus clairvoyante et s'alarmait pour elle. Un de ces êtres que Dieu a placés sur la terre bien plus pour les autres que pour eux-mêmes, une femme aussi bonne qu'aimable, madame Warnery, qui se console de beaucoup de malheur par beaucoup de bienfaisance, lui dit un jour :

— Mon enfant, vous souffrez ?

— Moi, souffrir ! oh ! je n'ai pas le temps d'y penser.

— Il faut que vous veniez vous reposer chez moi, à la campagne.

— Et mes écoliers ?

— Et votre santé ?

— Et les dettes de mon père ?

— Vous vous tuez.....

— Ce qui me tuerait, ce serait de laisser peser un reproche sur sa mémoire.....

Ces propos, cette insistance, d'un côté, pour la faire partir pour la campagne, de l'autre, pour rester au travail, revenaient souvent, mais Sophie finissait toujours par l'emporter. Une jeune fille de dix-neuf ans est bien forte quand une sainte pensée l'anime ; c'est un roseau qui vaut un chêne ; mais il y a aussi quelque chose de fort, d'irrésistible que rien n'arrête, que rien ne peut vaincre ; c'est le vent de la mort quand il vient à souffler. Sophie en avait été frappée, et cette fleur, naguère si fraîche et si jolie, penchait chaque jour davantage vers la terre.

MM. Langlois et Deville vinrent la trouver et lui dirent, " Il faut que vous acceptiez l'offre qui vous est faite, il faut que vous alliez prendre le lait à la campagne."

Et elle repéta : — Et mes écoliers ?

— Il faut les quitter pendant quelques semaines.

— Et les dettes de mon père ?

— Elles seront toutes payées.

— Oui, si vous étiez riches, mais vous ne l'êtes

pas.

— Nous continuerons vos écoliers.

— Vous vous moquez de moi.

— Non ; entre nous deux nous allons nous partager, et nous vous en répondrons ; le but de votre piété filiale sera atteint. La jeune fille se leva, voulut parler ; mais elle ne put que tendre à de tels amis ses mains blanches et pâles, et fondit

en larmes ! Quelles paroles aurait-elle pu trouver pour les remercier !

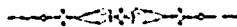
Comme livrée à une autre mère, Sophie partit pour la campagne ; et là, sous de beaux ombrages, elle répétait souvent à sa bienfaitrice : " Combien on a tort de dire du mal du monde, de dire que l'amitié et la bonté y sont rares ! voyez comme je suis entourée d'amis....."

Oh ! que ceux qui contribuent à adoucir les derniers jours des mourants soient récompensés ; parmi les bonnes œuvres, il n'y en a pas d'aussi sainte que celle-là ? Sans crainte de ne pas voir se réaliser l'objet de tous ces vœux, la pauvre Sophie rêvant le bonheur, declinaît de plus en plus : comme le limpide ruisseau qui coule sans savoir où il va, la jeune fille avançait vers la tombe sans s'en douter.

Les fleurs du printemps sortaient de terre alors que le père de Sophie y avait été déposé, et quand l'automne qui suivit ce printemps vint joncher de ses premières feuilles les tombes des cimetières, on vit creuser une fosse nouvelle auprès de celle du peintre..... C'était celle de sa fille !

Paix à l'âme de la jeune fille ; bonheur à ceux qui ont généreusement adouci ses derniers instants !

VICOMTE WALSH.



[Pour le Foyer Domestique.]

TRISTESSE.

ROMANCE.

I.

Elle était mon espoir, mon bonheur et ma vie,
Et pour elle mon cœur brûlait d'un saint amour ;
Rien qu'à voir son œil pur, mon âme était ravie
Comme à l'aurore d'un beau jour !
Chaque soleil, brillant sur la verte colline,
Voyait ma vive aneur, ô belle Evangéline !
Qui redoublait pour toi. Je t'aimais trop, hélas !
Car tu m'as délaissé sans aucune espérance :
Tu restes insensible aux pleurs, à la souffrance
Qui va me conduire au trépas !

II.

Avec le doux printemps et son tendre sourire,
Ses rayons argentés, sa verdure et ses fleurs ;
Avec l'azur du ciel et du flot qui soupire,
Je sens renaître mes douleurs !
Je songe aux jours perdus, et mes larmes amères
Coulent au souvenir de ces jours éphémères ;
Le sombre désespoir glace mon âme, hélas !
Et mon cœur est noyé toujours dans la tristesse ;
La belle Evangéline évite ma tendresse :
Je souffrirai jusqu'au trépas !

III.

Quand l'automne glacé désole nos rivages,
Les pauvres fleurs des champs se penchent pour mourir,
Et jonchent les sentiers dans les sombres bocages :
Ainsi mon cœur va se flétrir !
Que ne puis-je, ô mon Dieu ! descendre dans la tombe,
Comme un rameau sans sève, ou la feuille qui tombe,
Puisque tant de malheurs s'attachent à mes pas !
Hélas ! combien de temps dois-je languir encore ?
Je voudrais ne plus voir le retour de l'aurore :
Oui, je désire le trépas !...

LÉON LOURAIN.

LA SŒUR ROSALIE.

Un convoi glorieux. Origine et vocation de la Sœur. Son royaume ; son système. Son gouvernement. Sa Puissance. Anecdotes. Le cheval du riche et du pauvre. Un luxe de Rosalie. — Il me faut une place de ministre ! Le chanteur qui se grisait. Le diamant de la grande dame. Activité prodigieuse. Le physique de l'emploi. Les rois et les princes chez la sœur. Nos crises sociales. Traits héroïques. Rosalie au feu. La croix d'honneur. Entrevue de deux puissances. Triomphe de la charité. La mort d'une sainte.



ÉTAIT le 9 février 1856, et tout le quartier était en émoi et en pleurs. Le glas funèbre n'avait pas cessé de retentir depuis la veille. Tout à coup la foule se range, et contro tous les réglemens de la police des rues, la croix d'argent apparaît suivie du clergé de la paroisse. La procession s'arrête à la porte d'une obscure maison de la rue de l'Épée-de-Bois. Sous le porche de cette maison est un cercueil

décoré des insignes de la légion d'honneur, un piquet d'infanterie l'entoure, et même un état-major d'officiers et de magistrats. Bientôt ce cercueil est déposé dans le sordide corbillard des pauvres et le convoi se met en marche, conduit par les sommités de l'arrondissement. Pour escorte innumérable il a la multitude, les enfants des écoles, les religieux de tous les ordres, des curés de plusieurs paroisses, et la longue députation des filles de Saint-Vincent-de-Paul. L'église qui l'attend est remplie par une foule de notabilités, tous les rangs, toutes les professions sont représentées là, depuis le plus humble ouvrier jusqu'au préfet de police.

Quel est donc ce digne à qui cette population vient rendre hommage ? Est-ce un illustre guerrier ? On le croirait aux honneurs militaires qui lui sont rendus. Est-ce un membre important de l'Église ? On peut le penser en voyant ce clergé, ces religieux, ces saintes filles. Non ! ce cercueil renferme les restes d'une humble femme, d'une simple Sœur de Charité, de celle qu'on vénérât depuis cinquante ans à Paris, en France, en Europe, dans les deux mondes, sous le nom glorieux et doux SŒUR ROSALIE.

Jeanne-Marie, fille d'Antoine Rendu (1), riche cultivateur, naquit au petit hameau de Confort, commune de Lanerans, département de l'Ain. Elle connut à peine son père. Sa mère restée veuve, pourvut courageusement à l'éducation de ses trois filles. La vocation de notre héroïne ne tarda pas à se manifester. Elle entra, au moment où l'empereur allait relever les autels, dans la congrégation des filles de Saint-Vincent-de-Paul, elle prit le nom de Rosalie, et fut placée tout de suite dans

(1) Le Baron Rendu, de l'Institut, M. Eugène Rendu, digne fils de ce digne père, Mgr. Rendu, le saint évêque, appartenant à la même famille. Qu'on nie encore les privilèges de race !

la petite rue de l'Épée-de-Bois, où elle devint bientôt Supérieure et d'où elle ne devait plus sortir.

Dieu lui réservait la royauté du quartier de Paris le plus misérable, le plus suspect, le plus abandonné. Le faubourg Saint-Marceau fut son Etat, son théâtre et sa famille. Elle en devint l'âme agissante, la dominatrice miséricordieuse, la mère bien-aimée, le conseil irrésistible.

Les méchants comme les bons, les riches comme les pauvres, le vice comme la vertu, le crime aussi bien que la douleur, recevaient l'impulsion ou l'aumône de sa charité inépuisable. Elle voyait ses enfants dans tous les malheureux, sans exception ni exception d'aucun genre.

Son système, si le cœur en a un, était de pardonner pour corriger. Sa charité pénétrait les âmes les plus noires, comme le pénètre les coins les plus obscurs, et n'avait rien de ces orgueils et de ces conventions qui perdraient Dieu lui-même, comme dit Lacordaire, s'il pouvait être perdu.

Elle était le trait d'union continuuel entre le riche et le pauvre, sachant les faire s'aimer l'un l'autre et faire donner à celui-ci par celui-là toujours à propos.

Un riche négociant lui dit un jour :

— Quand vous aurez besoin de quelque chose, songez à moi, ma sœur.

Peu de temps après, un pauvre diable lui raconte qu'il a perdu le cheval qui faisait vivre sa famille. Elle le console et lui donne rendez-vous pour le surlendemain. Où trouver un cheval, toutefois ? Grosse affaire ! Sœur Rosalie court chez le négociant :

— Il me faut un cheval tout de suite.

— Prenez-en un dans mon écurie.

— Un cheval de luxe ? Nenni. Il me faut une bonne bête de somme.

— Eh bien ! achetez-la et je la payerai.

Un quart d'heure après, la sœur trotait dans le marché aux chevaux et amenait au pauvre la monture payée par le riche, l'un bénissant l'autre, et tous deux bénissant la sainte femme.

Ses bonnes œuvres étaient incalculables. *Crèches, Refuges, Ouvroirs, Asiles, Ecoles, Eglises* même, elle faisait sortir tout cela de terre d'un bout de la France à l'autre.

Son arrondissement était la misère universelle.

Elle se permit un seul luxe dans sa vie. Allez voir la petite chapelle de Lanerans, vous y admirerez des vases étincelants d'or et de pierreries, des ornemens splendides, etc. C'est le cadeau de la sœur Rosalie au temple où Dieu appela son enfance.

Elle ne donnait pas seulement du pain à l'affamé ; elle prêtait cent francs à l'étudiant compromis ; elle arrachait l'enfant prodigue au désordre ; elle sauvait le commerçant de la faillite ; elle rendait la paix et l'aisance aux ménages et aux familles ; elle réparait les injustices et les erreurs de l'administration. Tous les désespérés disaient proverbialement : — " Je n'ai plus qu'à me jeter à la Seine ou à recourir à sœur Rosalie. " Les curés, les préfets, les rois étaient tour à tour ses complices ou ses instruments.

— Je suis bien en peine, disait-elle un jour, il me faudrait une place de ministre.

Elle avait toutes les grâces de la politesse, avec toutes les rondeurs de la popularité.

— A quoi êtes-vous bon ? demandait-elle à un pauvre hère.

— Je sais chanter au lutrin ; ma voix couvrait le serpent dans mon village.

—Bon ! je trouverai votre affaire. Vous grisez-vous quelque fois ?

Jamais, ma sœur, jamais !

—Alors vous ne seriez qu'un mauvais chanteur.

—Ah ! mais j'*improvisais* un peu le dimanche.

—A la bonne heure, il fallait donc le dire tout de suite. Maintenant que l'ennemi est connu, nous sommes sûrs de le vaincre. Voilà dix francs, revenez à la huitaine, je vous dirai où vous chantez les vêpres.

Une belle dame dont elle épuisait la bourse, allait lui refuser une grosse aumône.

—Plaignez-vous donc, lui dit-elle en riant, d'ajouter un diamant de plus à votre couronne dans le ciel.

Esprit pratique et supérieur, homme d'Etat et d'affaires, prédicateur éloquent et diplomate délié, elle avait fait de la charité un gouvernement complet, avec ses fonctionnaires, ses ministres, ses ambassadeurs, ses auxiliaires de tout âge et de toutes conditions. Elle écrivait cent lettres par jour, recevait ou rendait cent visites. Elle exerçait et faisait exercer surtout l'aumône du cœur, ramenant les riches à la foi par le bienfait comme les indigents par la reconnaissance. Avec elle, le diable perdait tout et le bon Dieu gagnait toujours.

Sa petite maison, avec sa petite croix de bois, était aussi connue que les Tuileries, et jamais reine n'eut une cour pareille à la sienne, cour d'équipages et de mendiants, où la pourpre du cardinal touchait les haillons du chiffonnier, où la grande dame jetait sa parure à la pauvre mère, où l'insurgé pansait la blessure du soldat frappé par lui-même.

Sa physionomie était appropriée à sa mission surnaturelle. Son regard avait un magnétisme irrésistible, sa voix des vibrations qui ébranlaient le cœur, toute sa chétive personne des effluves sympathiques qui s'emparaient de vous.

Cette femme était tout simplement une des plus grandes puissances morales de l'époque : témoin la duchesse d'Angoulême, la reine Annelie, le général Cavaignac, l'empereur Napoléon III, l'impératrice Eugénie, toutes les grandeurs et toutes les influences du siècle, qui ont pris le mot d'ordre du ciel chez cette humble servante du Seigneur.

Sœur Rosalie fut un des instigateurs les plus influents de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, cette grande institution faite à son image et qui sème dans le monde des éléments bien incalculables.

Dans les plus terribles crises de notre pays, l'invasion, les disettes de 1813 et 1817, le choléra de 1832 et 1849, les émeutes et la guerre civile, elle multiplia son courage et son dévouement comme le pain de l'Évangile.

—La peste, disait-elle, est le comp. de feu des sœurs de charité. —Laissez passer la mère des pauvres, criaient les combattants de juin et abaisant leurs fusils devant elle.

Et elle-même de répondre :

—Bas les armes, Français ! Est-ce qu'on s'égorge entre frères ?

—Mais, ma sœur, vous allez vous faire tuer !

—Qu'est-ce que cela me fait, quand on massacre mes enfants ; n'ai-je pas assez d'orphelins à nourrir sans qu'on m'en fasse encore d'autres ?

Des insurgés allaient fusiller une garde mobile, Rosalie accourt :

—Pas sous mes yeux, du moins !

—Non, ma sœur, nous allons l'expédier à deux pas.

—Alors vous me fusillerez avec lui.

Et elle le couvre de son corps, désarme les forcés et leur arrache la victime.

Un officier de la garde municipale est traqué, jusque dans sa maison, dont il enfonce la porte. La brave sœur s'élance entre lui et ses meurtriers.

—Vous ne craignez donc pas la mort, vous ?

—Je ne crains que Dieu !

Et ce mot sauve l'officier.

Aussi, le 27 janvier 1852, au nom du prince président, M. de Persigny apportait la croix de la légion d'honneur à sœur Rosalie, et le général de Saint-Arnaud l'attachait de sa main sur cette noble poitrine.

Et bientôt l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie visitaient eux-mêmes la mère des pauvres dans sa chétive maison. Tout le faubourg en guenilles était là, frémissant des consignes qui le tenaient à distance. La bonne sœur intercède pour ses enfants, et d'un geste l'empereur lève les barrières.

Tout le monde accourt, se mêle sans désordre, pousse des acclamations, et les deux puissances se donnent la main, chacun au milieu de la cour, — Napoléon, avec ses généraux, ses ministres et ses gardes brodés d'or. — Rosalie, avec ses pauvres et ses infirmes en haillons, ses enfants dans la crèche et dans l'école, et ses vieillards recevant la soupe du jour, flanqué du riz et des haricots.

La sœur, qui avait bravé les sabres et les balles, se met à pleurer ; leur escorte et leurs gardes se mettent à pleurer ; la foule, les pauvres et les enfants se mettent à pleurer. Dieu seul et les anges sourient d'en haut à ce triomphe de la charité chrétienne !

Avant de perdre la vie, Rosalie perdit la vue.

—Oh ! mon Dieu, je m'en vais ! criait-elle à chacun, n'abandonnez pas après moi mes enfants, mes chers enfants !

Sa mère mourut le 5 février 1856, à quatre-vingt huit ans, et elle la rejoignit trois jours après, à soixante-neuf ans et 5 mois. Son corps, exposé deux jours, reçut la visite et les hommages de tout Paris ; et ses obsèques furent un vrai deuil national et unanime, comme nous l'avons dit en commençant, à travers ce misérable faubourg qui était son domaine, et où son cercueil, disait le peuple, laissait une vertu et recevait une bénédiction à chaque porte.

PITRE CHEVALIER.

Le génie de l'homme est comme une épée dont le corps est le fourreau : c'est de cette lame et non du fourreau, si décoré qu'il soit, que l'on doit faire cas.

— La prudence a plus de part au succès que la force,

— Le temps est le creuset de l'amitié.

— La gloire ne peut être là où la vertu n'est pas.

— Toutes les religions ont leurs fanatiques et leurs martyrs ; il n'y a que la religion catholique qui donne des sœurs de charité.

— Le plus grand affront est de voir dévoiler le mensonge que l'on a fait.

JEANNETTE

ou

LA PAUVRE ORPHELINE.



N vieux jardinier et sa femme, assis devant la cheminée, causaient, un soir d'hiver, et semblaient même se disputer. Jacques Ferrand parlait haut, d'un ton de colère; Madeleine, tout en tricotant un petit bas de laine, pleurait et répliquait aux paroles de son mari, en y mettant, elle aussi, un peu de vivacité.

— Oui, disait l'homme, c'est bien triste à mon âge d'élever encore un enfant. Je croyais pouvoir me reposer ou du moins ne travailler qu'à mon aise, et voilà qu'il me faut, de nouveau, plus fort que jamais, reprendre la bêche et le râteau, pour nourrir... quoi??

— L'enfant de notre fille, répondit Madeleine.

— Une fille rebelle, désobéissante, qui a trompé notre affection, méprisé nos avis, pour se marier avec un méchant homme, contre notre gré! Ah! Madeleine, tu avais voulu faire de ta fille une demoiselle, elle est devenue une malheureuse qui nous a désobéi, nous laissant un enfant, une petite mendicante à élever!

— Oh! Jacques! peux-tu dire d'aussi cruelles paroles. Cette pauvre petite créature est de ton sang et du mien cependant!

— Non, elle n'est pas de mon sang, mais de celui du misérable qui nous a enlevé le cœur de notre fille. Ecoute bien, Madeleine, ce que je vais te dire, et fais-en ton profit. Tu as voulu prendre avec nous l'enfant de notre fille ingrate, qui a méconnu nos droits de père et de mère, tu t'en repeniras! Tu veux l'élever? Moi, je l'abandonnerais à la charité publique, car je le sens, jamais, non jamais, je ne pourrai aimer cette petite comme j'aime les enfants de Bernard notre fils, ce bon sujet qui ne nous a jamais donné un souci, ni une peine. Je dois même te l'avouer, la vue de cette créature, me fera toujours du mal, car elle me rappellera, sans cesse, les douleurs causées par sa mère. Arrange-toi pour que je la voie le moins possible; je vais à mon ouvrage le matin, elle ne sera heureusement jamais levée, le soir, dès qu'elle rentrera de l'école, fais-la manger et mets-la au lit, pour que je l'aie pas sans cesse autour de moi.

— Oh! Jacques! toi si bon père, si bon mari, pourquoi être si dur pour cette orpheline, ta petite-fille cependant, comme les autres enfants de ton fils?

— Femme je veux que cela soit ainsi; tu dois te soumettre à ma volonté. Mais souviens-toi que cette créature dont tu vas prendre soin, à laquelle tu donneras ta peine, et moi la sueur de mon corps, comme sa mère, ne sera jamais qu'une ingrate, une propre à rien.

Là-dessus Jacques se leva et alla à son lit pour se coucher.

Madeline éteignit le feu, rangea la maison, ferma les volets, ainsi que la porte de la chambre, vaste pièce d'une des dernières maisons de la barrière d'Italie.

Cette grande et unique pièce avait deux alcôves, séparées par la porte d'entrée, et dans chacune desquelles était un lit avec des rideaux et une courte-pointe en serge verte.

L'un de ces lits servait à Jacques, et à sa femme. Dans l'autre, couchait une petite fille de huit ans, celle-là même qui causait, un moment auparavant, la discussion des deux époux.

De ses yeux bleus tout grands ouverts, de ses petites oreilles tout attentives, la petite créature regardait, et écoutait.

Sa grand'mère, avant d'éteindre sa lumière, s'approcha de son lit, et se pencha vers ce petit visage sur lequel coulaient quelques larmes.

La petite Jeannette passa ses bras autour du cou de Madeleine, et lui dit tout bas:

— Tu m'aimeras, toi, grand'mère?

— Oui, ma Jeannette, mais dors.

Jeannette contente du bon baiser qu'elle venait de recevoir, se remit sur l'oreiller; son bon ange ferma ses paupières, et l'endormit.

Madeline alla se coucher près de Jacques. Le lendemain le vieux jardinier se leva à cinq heures; Madeleine était déjà sur pied pour préparer la soupe de son mari, qui partit pour son travail vers six heures.

À sept heures, Madeline éveilla la petite Jeannette, la leva et la porta près du feu pour l'habiller; tout en peignant ses cheveux blonds, elle lui dit:

— Tu as entendu, hier, ce que disait le grand-père, ma fillette, tâche d'être bien obéissante, pour ne pas le faire mettre en colère.

— Ah! oui, grand'mère, je serai bien sage, comme quand ma petite mère me disait: "Tu es gentille."

— Je vais t'emmener à l'école, tu y seras bien appliquée à tes devoirs, afin qu'on donne de bonnes notes sur ton compte.

— Oui, grand'mère.

— Et puis, quand tu rentreras, le soir, je te ferai souper; tu te coucheras ensuite, et tu te tiendras tranquille dans ton lit, pour que le grand-père ne t'entende pas!

— Oui, grand'mère; mais si je suis bien sage, bien gentille, grand-père m'aimera-t-il un jour?

— Hélas! je ne sais pas!

— Oh! je prierai bien fort l'Enfant-Jésus de donner au grand-père un cœur de papa pour moi, afin que je sois plus une petite propre à rien.

— Madeleine, à ces paroles, trop bien retenues par la petite fille, se mit à pleurer; Jeannette voyant pleurer sa bonne vieille mère pleura aussi.

Cette toilette s'achèra, malgré tant de larmes; la fillette mangea sa soupe au lait, et sa grand-mère la conduisit à l'école, chez les bonnes sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Lorsqu'elle rentra, après sa classe, Madeline la fit souper, puis, un peu avant sept heures, la mit au lit, quoiqu'elle n'eût aucun envie de dormir, hélas!

Jacques rentra, peu après, serra sa brouette et ses outils dans un grand bûcher, au-dessous de la chambre servant tout à la fois de cave, de grenier et de poulailler, pour cinq ou six poules. Il monta ensuite l'escalier qui conduisait à la maison.

Quand Jeannette entendit des gros sabots sur les marches, elle fourra sa petite tête sous les

couvertures, n'osant plus ni respirer, ni remuer.

Jacques s'approcha du feu, et sa femme poussa une table près de lui et servit son souper. Le vieux jardinier, tout en mangeant, parla avec Madeleine de son travail, pendant la journée, de choses et d'autres, mais de Jeannette, pas le plus petit mot.

Elle, dans son lit, après un moment de frayeur, hasarda un coup d'œil, et comme le grand-père lui tournait le dos, elle découvrit tout à fait sa tête, pour regarder et écouter. Elle ne s'endormit qu'au moment où son grand-père alla se coucher, et Madeleine vint l'embrasser, avant de se mettre au lit elle-même.

Le samedi de la semaine où la petite fille était venue habiter chez ses grands parents, sa grand-mère l'avait couchée, comme à l'ordinaire, lorsque Jacques rentra suivant son habitude. Après le souper il alluma sa pipe, tandis que Madeleine tricôtait, assise près de lui.

La bonne femme paraissait toute triste.

— Tiens, dit Jacques, j'oubliais que j'avais un bien beau bouquet pour toi, en bas, dans ma brouette. Le patron me l'a donné ce soir. Nous avons changé des plantes rares d'une serre dans l'autre; tout ce travail ne se fait pas sans casser quelques fleurs. Le patron m'a dit de les prendre pour t'en faire un cadeau. Je descends les chercher.

Dans ce bouquet, il y avait du laurier thym, quelques roses bergales, de la giroflee jaune, une branche d'oranger, et tout un entourage de jacinthes blanches et simples.

Madeleine prépara un grand vase à fleurs avec de l'eau, dans lequel Jacques mit ce bouquet.

La douce odeur de ces fleurs se répandit dans toute la chambre. Jeannette, de son lit, savourait à pleines narines tous ces bons parfums qui semblaient rafraîchir l'air.

La figure austère de Jacques s'adoucit. On aurait dit que toutes ces bonnes senteurs allaient jusqu'à son cœur. Mille idées joyeuses venaient dans sa tête, car il semblait sourire.

Madeleine émue et attendrie, aussi, par cette bonne odeur du bouquet, avait ses yeux remplis de larmes, et de temps en temps, elle se détournait pour les essuyer.

— Eh bien qu'est-ce donc que tu as qui te fait pleurer, ma bonne Madeleine, dit Jacques, qui s'aperçut enfin de ces larmes furtives; est-ce que les fleurs au lieu de te réjouir t'attristent?

— Oh! elles ne me portent pas à la tête, mais au cœur.

— Dis donc, alors, ce que tu as; ça me fait mal de te voir pleurer.

— Eh! bien si tu veux que je te le dise, mon bon Jacques, je pleure sur le triste sort de cette pauvre petite Jeannette! Que veux-tu que j'en fasse, demain, toute la journée, puisque tu ne veux pas la voir dans la maison! Il fait si froid! je ne puis envoyer cette pauvre petite se promener; il faudra qu'elle reste couchée toute la journée? Et nos enfants qui viendront ce soir? Cependant, ils ne sont pas plus à nous que cette pauvre orpheline.

— Allons, allons, répondit Jacques, je ne veux pas faire souffrir cette petite. Je sens bien que je ne l'aimerai jamais; cependant, il ne faut pas qu'elle pâtisse. Tu la garderas demain dans la maison: pourvu qu'elle ne fasse pas de bruit, et que je ne sois pas forcé de m'occuper d'elle; une journée est bientôt passée!

— Ah! mon bon Jacques, je te remercie, dit Madeleine, en embrassant son mari, tu le verras, la pauvre petite ne te gênera pas.

Le lendemain, la grand-mère bien heureuse, habilla Jeannette bien proprement, et, en rentrant de la messe, l'installa dans un petit coin de la cheminée, sur une petite chaise, un livre des Fables de La Fontaine sur les genoux.

De temps en temps, la petite regardait son grand-père, assis à l'autre bout de la cheminée, fumant sa pipe. Mais dès qu'il tournait la tête de son côté, la pauvre petite baissait son petit nez sur son livre, cherchant, çà et là, quelques mots de sa connaissance.

Madeleine prépara devant le feu, qui flambait, une grande marmite; dans cette marmite elle mit une belle poule farcie pour le dîner de sa famille.

Puis elle pétrit de la farine avec les œufs de ses volailles et fit un beau gâteau qu'elle porta cuire au four du boulanger.

Sur les cinq heures, Bernard Ferrand arriva avec sa femme et ses deux enfants, un garçon de neuf ans et une petite fille plus jeune.

Les deux enfants de Bernard, ainsi que leur mère, firent bon accueil à la petite orpheline. Mais le fils de Jacques, qui partageait les idées de son père, et qui, comme lui, avait beaucoup souffert de l'ingratitude de sa sœur, la mère de Jeannette, ne lui dit rien; il la regardait d'un air dur et froid.

Quand vint le moment de dîner, la bonne Madeleine, sous le prétexte que sa table n'était pas assez grande, en dressa une pour les enfants, qu'elle plaça derrière son mari et son fils. De cette façon, le repas fut paisible.

Après le dîner, le père et son fils, assis à côté l'un de l'autre, parlaient tout en fumant leur pipe, causant du jardinage, des fleurs et des plantes.

Le petit Jules, ainsi que sa sœur Louise, allèrent se placer sur les genoux du grand-père qui les balança et riait avec eux tout en les embrassant souvent.

Jeannette, assise sur sa petite chaise, les regardait, puis elle se tourna du côté de Madeleine, qui voyant les yeux de la petite se remplir de larmes et sa poitrine se gonfler, n'eut que le temps de l'emmenner à la porte; là, le pauvre petit cœur de l'enfant dédaigné éclata en sanglots.

— Ah! que je voudrais que grand-père me mit sur ses genoux, comme il y met mon cousin et ma cousine, dit la petite, lorsqu'à force de caresses sa grand-mère l'eut consolée.

— Ça viendra un jour, ma chérie.

L'enfant, calmée par cette promesse, revint prendre sa place dans son petit coin.

Le dimanche suivant, Jeannette, en revenant de la messe, trouva, près d'un tas d'ordures, un rosier qu'on avait jeté à la borne. Il ne restait que quelques feuilles et des épines.

Jeannette le ramassa avec l'intention de le brûler dans le feu pour aider à faire bouillir la marmite. Elle le mit dans un coin de la cheminée, attendant que sa grand-mère dérangeât le pot au feu pour le jeter dessus les flammes.

Jacques prit machinalement cet arbuste et dit:

— Tiens! un rosier remontant, franc de pied, ma foi! Oh! ces Parisiens, quand l'arbre n'a plus ni fleurs ni feuilles, ils le jettent à la borne!

Cependant, prenant sa serpette dans sa poche, il tailla le rosier et coupa machinalement les racines.

— Est-ce que ce rosier reprendrait s'il était replanté, demanda Madeleine?

— Certes oui, il deviendrait même très beau; mais, ajouta-t-il en se levant et jetant l'arbuste au

feu, c'est un propre à rien, puisque je n'ai pas de terrain pour le replanter.

En attendant ce que disait son grand père, la petite Jeannette retira vivement ce rosier du milieu des flammes, et, le regardant tristement, elle dit à sa grand'mère :

— C'est comme moi, ce rosier, un propre à rien !

La petite fille quitta la chambre tenant toujours son rosier à la main. Elle descendit dans le bûcher, et du bûcher elle alla dans une petite cour, où Madeleine mettait ses poules, et qui n'était séparée d'un terrain vague que par une haie.

En un coin de cette cour, il y avait une dizaine de pots à fleurs entassés pêle mêle. Jeannette les changea de place, et dessous trouva un petit tas de terre ; elle prit, parmi les outils de son grand-père, déposés dans le bûcher, une petite bêche, et elle fit un grand trou, au milieu, qu'elle remplit avec du terreau. La petite fille envia un gros tas dans un coin ; ensuite elle planta ce rosier, foulant la terre avec ses pieds, car elle avait entendu dire à Jacques, quand il parlait jardinage, que cela était indispensable pour faire prendre racine aux plantes remises en terre.

— Pauvre propre à rien, disait-elle, tout en l'installant de son mieux, je vais bien te soigner, et pour que les poules à grand'mère ne viennent pas te becqueter, tu auras une belle palissade d'épines.

Elle chercha dans le bûcher où il y avait des branches, des fagots, choisit ce qui lui fallait, et fit avec beaucoup d'adresse un rempart impénétrable pour son cher petit abandonné.

Cet arbrisseau occupa entièrement les loisirs de la petite fille. Dès qu'elle revenait de l'école, elle allait voir s'il poussait, l'arrosait avec soin, mettait sur les racines du fumier de cheval, si bien que ce rosier parfaitement soigné, exposé en plein midi, commença dès le printemps à donner signe de vie. D'abord, les épines devinrent toutes rouges, puis des bourgeons rosés se montrèrent, ensuite des feuilles, et entre les feuilles quantité de boutons.

Si le rosier prospérait, la pauvre petite jardinière n'avancait pas dans les bonnes grâces de son grand-père, il ne s'occupait pas d'elle, ne lui parlait jamais ; aussi la pauvre dit souvent à sa grand-mère :

— Oh ! que c'est donc triste d'être toujours une petite propre à rien.

Au mois de mai, les boutons du cher rosier s'ouvrirent et consolèrent un peu la fillette, qui put compter, sur son cher arbuste, plus de cent roses, roses un peu pâles, mais si fraîches, si belles, si parfumées, que tous les matins Jeannette en mettait une à son petit corsage. Son petit cœur était plus joyeux, embaumé par ces jolies fleurs.

Ses camarades de l'école la voyant venir, tous les matins, parée d'une rose, lui donnaient le nom de : Rose Jeannette, pour la distinguer d'une autre Jeannette, pas rose du tout, ni belle, ni aimable non plus.

— Tu ressembles à tes roses, lui disaient ses compagnes.

Les roses eurent une fin, mais la petite fille garda son nom. D'après les avis de sa grand-mère, Jeannette coupa les tiges trop hautes de son rosier, remit de la bonne terre, du fumier, et continua de l'arroser soirs et matins.

En juin, le rosier refleurit comme de plus belle. Le 23 du même mois, Madeleine fit ses préparatifs pour souhaiter la fête à son mari qui, avec son nom de Jacques, portait encore celui de Jean-Baptiste. Toute sa famille devait venir dîner, et

au dessert, offrir des bouquets et des petits présents, pour fêter le grand-père.

Quand arriva le moment de souhaiter la fête, Bernard Ferrand fit un signe à sa femme, qui sortit de table suivie par ses deux petits enfants et Jeannette.

Tandis que ses cousins préparaient leur ofrande, la petite Jeannette alla dans le coin où était le rosier, et prit à l'ombre une énorme botte de toutes les roses fleuries, de tous les boutons entr'ouverts, qu'elle avait cueillis le matin même.

Tenant à pleines mains cet énorme bouquet de belles roses, la petite fille reentra dans la chambre avec ses cousins et sa tante.

Le garçon récita à son grand-père un gentil compliment, la fille offrit un bouquet et une paire de jurettes tricotées par elle.

Jeannette, à son tour, s'approcha de Jacques. Sa figure toute entière disparaissait cachée par les roses et leur feuillage, on entendit sortir de ce buisson rose et parfumé une petite voix tremblante qui disait :

— Grand-père, voulez-vous recevoir les roses de mon rosier. Vous savez le pauvre propre à rien, que j'ai replanté et soigné.

Le grand-père étonné, écarta le bouquet et vit la figure rouge de Jeannette, et des larmes qui coulaient sur ses joues. Il la prit vivement dans ses bras, la serrant avec force sur son cœur, en lui disant :

— Oui, ma Jeannette, je veux bien tes roses et ton bon petit cœur avec, va tu as touché le mien.

Le grand-père essaya bien de dominer son émotion, mais ses larmes coulèrent malgré lui ; tenant son heureuse petite-fille serrée contre sa poitrine, il pleura longtemps.

Des bras de son grand-père Jeannette passa dans ceux de son oncle qui, lui aussi, ne pouvait retenir ses larmes.

On plaça le beau bouquet de roses dans un verre sur la table, et le vieux Jacques dit :

— Tu ressembles à tes roses, ma fillette, tu es fraîche, tu es douce, tu es mignonne comme elles.

— Eh ! bien, répondit la bonne Madeleine, c'est sans doute pour ça que ses petites camarades de l'école lui ont donné le nom de Rose Jeannette. Il faut le lui laisser, puisque tout le monde trouve qu'il lui va si bien.

La petite fille est devenue la favorite de Jacques, elle est plus souvent sur ses genoux que sur sa chaise, il lui conte tous les soirs les vertus, l'utilité des fleurs et des plantes, et la bonne influence que la plupart ont sur nous. Les dimanches, après la messe, il l'amène sur les fortifications, et dans la plaine, pour lui apprendre à connaître les plantes qui la couvrent.

A la fête de sa petite-fille, Ferrand planta, près du rosier bengale, un autre beau rosier blanc, et tous les deux semblent fleurir à l'envi l'un de l'autre.

Si vous demandiez dans la rue d'Italie la petite Rose Jeannette, tout le monde vous indiquerait sa demeure ; si vous la connaissiez, vous comprendriez, qu'elle ait adouci la rigueur de son grand-père. Le pauvre homme croyait pouvoir se défendre d'aimer sa petite fille !

Mais les fleurs et les enfants attirent les cœurs, croyez-le bien.

MARIE-FÉLICIE TESTAS.

Les fous traitent la sagesse de folie.

Biographies.

GALERIE DES CANADIENS ILLUSTRES

PIERRE BÉDARD

ET SES

DEUX FILS (1).



Un nombre des noms tenus en haute vénération dans notre Bas-Canada, se place, en première ligne, celui de PIERRE STANISLAS BÉDARD, dont deux fils suivirent fidèlement la noble trace jusqu'à la mort, l'un après être parvenu à l'un des plus hauts grades dans la magistrature, l'autre après avoir donné les plus belles espérances, qu'une fin prématurée l'empêcha de réaliser. Le père se mit courageusement à la tête

de la phalange patriotique, dans la lutte héroïque qui suivit l'établissement du régime constitutionnel; les fils n'hésitèrent pas, non plus, à s'enrôler sous le drapeau populaire, pendant la non moins mémorable lutte qui précéda l'abolition de notre ancienne constitution.

L'un jeta les fondements de nos libertés politiques et de notre nationalité, les autres travaillèrent à les raffermir, si bien qu'après la tourmente de 1837 à 1840, elles se révélèrent plus fortes et plus vivaces que jamais. Les oppresseurs apprirent, encore une fois, que l'adversité ne fait qu'épurer et retremper les hommes et les peuples vertueux. La victoire de nos ennemis eut pour eux tous les résultats d'une défaite, et l'on a vu se renouveler, sous sir Charles Bagot, ce qui avait eu lieu trente ans auparavant, sous sir George Provost, les victimes des persécutions politiques appelées aux plus hautes charges de l'État.

M. Bédard, père, naquit à Charlesbourg, près de Québec, le 14 septembre 1763, année où le Canada fut cédé à l'Angleterre, comme si la Providence, en nous faisant passer sous une nouvelle domination, eût voulu nous donner en même temps l'homme qui, plus que tout autre, devait nous préserver des mauvaises conséquences de la Conquête et nous assurer les bonnes. Après de fortes études au Séminaire de Québec, il embrassa la carrière du barreau et ne tarda pas à prendre un rang distingué dans sa profession.

(1) Cet article biographique, où l'expression des sentiments se mêle si harmonieusement avec les vérités générales de l'époque, ne saurait être incontestablement que l'écho de la commune pensée, et l'auteur, aujourd'hui descendu dans la tombe, n'a su traiter en maître ce tableau de la vie politique de son illustre héros.

Ajoutons que c'est aux vives et pressantes sollicitations de l'un de nos plus estimés écrivains, l'hon. M. Chauveau, que M. Étienne Parent fit ce patriotique travail, et que nous reproduisons du *Journal de l'Instruction Publique* où il a paru pour la première fois.

RÉDACTION.

« Il fut, » dit une notice nécrologique publiée lors de son décès, en 1829, « reconnu pour le premier avocat de son temps. »

Lors de son entrée dans le monde, l'esprit public s'éveillait dans notre pays, le besoin d'institutions politiques libres commençait à se faire sentir, et l'ère constitutionnelle s'enfonçait. Le jeune Bédard ne fut pas étranger à ce mouvement moral; et, lorsqu'en 1792, fut inaugurée la Constitution, il se trouva préparé à figurer au premier rang parmi les champions des droits populaires. Il n'avait d'autres moyens d'existence que sa profession. Les honneurs et de riches traitements n'étaient pas alors, comme aujourd'hui, le prix de quelques années de bons services publics. Cet avantage, il était à conquérir par un demi-siècle de rudes combats, qu'ont soutenus avec courage nos anciens patriotes. Donc pour se dévouer à la chose publique comme il le fit et comme il fallait le faire alors, M. Bédard dut négliger sa profession; le pays exigeait de ses hommes publics un dévouement tout apostolique, avec le courage des martyrs. Notre jeune patriote accepta tous les sacrifices: il fut apôtre et martyr de la sainte cause du peuple.

Au comté de Northumberland, comprenant les comtés actuels de Charlevoix, Chicoutimi et Saguenay, avec Montmorency, à l'exception de l'Isle d'Orléans, formant alors un comté séparé du Northumberland, disions-nous, appartient l'honneur d'avoir député M. Bédard au premier Parlement, qui s'ouvrit le 17 Décembre 1792. Dès le commencement de cette session, le parti oligarchique se démasqua, et fit comprendre à ceux de notre race qu'elle aurait à combattre non seulement pour ses libertés politiques, mais en outre pour ses institutions nationales. Dès lors, on put voir clairement que la faction, qui pressurait le pays depuis trente ans, entendait, avec l'appui de la métropole sur lequel elle comptait, faire du Bas-Canada une nouvelle Irlande, et de ses anciens habitants une race vouée à l'infériorité et à l'exploitation. Dans cette vue, et comme le premier pas vers le but désiré, M. Richardson, le chef du parti oligarchique à Montréal, comme le juge-en-chef Sewell le fut à Québec, osa proposer de décréter la proscription de la langue française dans les délibérations parlementaires et dans les lois, où l'anglais seul devait être « considéré le texte légal. » Tous les membres Canadiens, à l'exception de deux, dépendant du parti oligarchique, votèrent contre cette odieuse proposition, de même que tous ceux portant des noms anglais votèrent en sa faveur. Cela prouve que de part et d'autre, on savait à quoi s'en tenir, sur la portée et l'esprit de la proposition. Cette hostilité nationale a été au fond et comme l'âme des résistances opposées à toutes nos mesures de réforme. Des Anglais qui, en Angleterre, eussent suivi le parti ultra-libéral peut-être, ont, dans le Bas-Canada, appuyé jusqu'à la fin le parti oligarchique et anti-canadien.

Nous devons laisser à l'histoire les détails de la longue lutte qui s'engagea dès 1792, entre les défenseurs et les ennemis des droits populaires, et dans la première période de laquelle M. Bédard occupa toujours un des premiers rôles.

Profond penseur, grand logicien, esprit lucide, intelligence vigoureuse, mais rassise, il avait besoin pour s'animer du froissement de la discussion, et c'était surtout dans la réplique que ses moyens oratoires se manifestaient. Un de ses collègues et amis nous disait, un jour, qu'il se plaisait à lui servir d'avant-garde en chambre, ouvrant des discus-

sions où M. Bédard se réservait la réplique aux adversaires. Souvent, disait-il, ils croyaient n'avoir affaire qu'à moi, et lorsqu'ils s'assoient triomphant, Bédard se levait et les foudroyait avant qu'ils n'eussent eû le temps de se reconnaître.

Mais ce n'était encore là que de la petite guerre. Nos pères, novices dans la vie parlementaire, ne marchèrent d'abord qu'en hésitant, ne se permettant, pour bien dire, que des escarmouches. Pendant ce temps là, les anciens abus continuaient et de nouveaux s'introduisaient. A toute mesure de réforme et de progrès, le conseil législatif, composé presque en entier de hauts fonctionnaires, opposait son éternel veto ou était prêt à le faire impunément. C'est que la chambre représentative n'avait pas encore obtenu le contrôle des revenus publics. La gentry bureaucratique avait à sa disposition les revenus de l'acte impérial de la 14^e Geo. III, et de deux actes provinciaux passés subéquemment sans condition, dans un moment d'imprévoyante confiance. Mais un bon jour il arriva, comme cela devait arriver, que ces revenus ne suffirent plus et que le déficit dut être couvert sur la caisse impériale. M. Bédard, très versé dans la connaissance de la constitution anglaise et de son mécanisme, et sachant que le vote annuel des subsides fait la force de la chambre des communes, profita de l'occasion pour proposer le paiement de toutes les dépenses publiques par la chambre d'assemblée.

La notice nécrologique citée plus haut dit à cette occasion : "Si la province, en se chargeant de ses propres dépenses, acquit aux Canadiens ou à la chambre d'assemblée quelque poids ou quelque influence dans les affaires du pays, c'est à M. Bédard qu'on le doit ; le paiement de la liste civile fut son ouvrage.

L'oligarchie vit toute la portée du coup qu'on voulait frapper, et cette proposition de payer toutes nos dépenses publiques, qui nous paraît aujourd'hui si simple, et qui est en elle-même une proposition si loyale, souleva dans le pays une tempête, qui ne se calma jamais complètement, la dispute ayant duré, sous une forme ou sous une autre, jusqu'à l'abolition de l'ancienne constitution. Ce n'était rien moins qu'une trahison cachée, une mesure attentatoire aux droits et privilèges de la couronne, un acheminement à la révolte ouverte. La presse, alors presque entièrement dévouée au parti oligarchique, se déchaina avec une violence effrénée contre le parti populaire, qui sentit la nécessité d'avoir aussi une presse à son service, et l'ancien *Canadien* fut fondé. Son épigraphe, *Fiat justitia, ruat cælum*, dénote, à elle seule, une époque orageuse. Ce doyen de la presse canadienne eut M. Bédard pour principal collaborateur, et il fut ce qu'il devait être dans les circonstances, dévoué, énergique, vif et chaleureux ; mais en le lisant avec nos idées d'aujourd'hui, on ne saurait y trouver une raison, pas même un prétexte qui puisse expliquer les mesures rigoureuses dont son imprimerie, son imprimeur et ses écrivains furent l'objet : dans le mois de mars 1810, le matériel du *Canadien* fut saisi par une escouade de soldats et transporté dans les voûtes du greffe, et son personnel, y compris M. Bédard, fut traîné en prison sous l'accusation de menées traîtresses (*treasonable practices*).

Tous les anciens vous diront que le pays, Québec surtout, furent soumis alors à un vrai régime de terreur ; mais le grand patriote de 1810 ne mollit pas un instant, et du fond de son cachot il brava

jusqu'à la fin les ennemis de son pays. Tous ses compagnons de captivité profitèrent de la réaction, produite par la honte sans doute, qui se fit bientôt chez leurs persécuteurs, pour obtenir leur liberté ; mais M. Bédard repoussa tout compromis. "Après trois mois de prison, dit la notice déjà citée, on lui offrit d'en sortir, pourvu qu'il consentit à devoir l'oubli de ses torts à la clémence de l'administration. Il refusa. En 1811, l'administration reçut ordre de lui rendre la liberté. Il avait été treize mois en prison, et avait contracté une maladie dont il ne guérit pas." A cela, nous ajouterons, pour l'avoir entendu répéter plus d'une fois, que notre grand patriote ne voulait pas sortir de prison, à moins qu'on ne lui fit son procès, et qu'on fut presque obligé de lui faire violence pour le mettre en liberté. Et cet homme avait, treize mois auparavant, laissé dans le besoin une femme et plusieurs enfants en bas âge, qui durent leurs moyens d'existence, dans l'interval, à l'honorable générosité des citoyens de Québec ! N'est-ce pas là un homme de Plutarque ressuscité ?

Sir James Henry Craig partit, avec les remords au cœur, dit-on, et gaudissant ses perfides conseillers, arriva Sir George Provost, avec la mission de concilier le peuple canadien, et un de ses premiers actes vers ce but fut la nomination du prisonnier de Craig à la charge de juge résidant aux Trois-Rivières. Ainsi, les dénonciateurs et les geoliers du traité de 1810 durent, en 1812, ouvrir leurs rangs pour l'y recevoir. Ce fut sans doute avec la rage au cœur ; mais pas un n'eut le courage de ressentir le soufflet appliqué au front de tous.

Ici se présente une réflexion : N'est-il pas regrettable pour la gloire de Pierre Bédard et pour nos propres intérêts, qu'il ait alors abandonné la cause qu'il avait si bien servie jusque là, cause qui en était encore à un premier succès, rien moins que décisif, comme l'événement le prouve ? A cela nous ne répondrons pas que notre héros était sans fortune et chargé d'une famille dont il avait jusque-là négligé les intérêts, pour se dévouer tout entier à la chose publique ; nous ne rappellerons pas même qu'il avait contracté en prison une maladie dont il ne guérit jamais : ces raisons, toutes valables qu'elles soient, seraient une injure à sa mémoire, si nous les donnions pour motifs de sa retraite de la scène politique. Il avait pour cette détermination d'autres motifs plus dignes de lui. Son avènement à la haute magistrature était la consécration du triomphe de la cause pour laquelle lui et ses amis avait combattu et souffert, l'aveu formel qu'on les avait calomniés et injustement persécutés, et un puissant encouragement au peuple et à ses défenseurs de persévérer dans les nobles errements du passé.

Il y a plus, à cette époque nous étions à la veille d'une guerre avec les États-Unis. Or, M. Bédard, avec le jugement sûr qu'on lui reconnaissait, avait compris que l'intérêt, autant que le devoir, nous commandait de rester unis à l'empire Britannique. Il était, pour l'avoir étudié à fond, admirateur du régime constitutionnel anglais qui lui paraissait assurer, à la fois, et le libre exercice de toutes les énergies sociales légitimes, et la correction des instincts pervers, en d'autres mots : l'ordre et le progrès. Il était un loyal sujet anglais en même temps qu'un chaud patriote canadien, et il sentit qu'en ces deux qualités il devait prêter la main à l'œuvre de conciliation de Sir Georges Provost. Accepter une charge judiciaire, dans les circonstances, c'était pour M. Bédard faire un solennel acte

de confiance dans le nouveau gouverneur, et cet acte de sa part devait être tout-puissant auprès du peuple et le porter à se rallier en masse autour du drapeau britannique. C'est ce qui arriva, et le Canada fut conservé à l'Angleterre, et notre nationalité échappa cette fois encore à l'absorption.

En montant sur le banc, M. Bédard rendit donc un nouveau service politique à son pays, et ne fit qu'ajouter un nouveau titre à sa popularité. Nous devons insister sur ce point, afin de rectifier une erreur grave dans laquelle est tombé un écrivain du jour, qui prétend que M. Bédard devint impopulaire par suite de sa nomination comme juge, se fondant sur ce qu'il "fut accusé, mais sans succès, de hauts crimes et délits dans l'exercice de magistrature, par la chambre d'assemblée, en 1818." Il y a là méprise; la chambre d'assemblée n'a jamais accusé M. Bédard, seulement M. Ogden, représentant de la ville des Trois-Rivières, accusa M. Bédard, devant la chambre d'assemblée, non en 1818, mais en 1819. Un comité d'enquête fut nommé, qui, le 21 avril de la même année, fit rapport comme suit :

"Votre comité ayant considéré les articles d'accusation référés, et le témoignage produit au soutien d'iceux, est d'opinion que les dites accusations sont absolument sans fondement."

Quatre jours après, le parlement fut prorogé, avant que la chambre se fut prononcée sur le rapport de son comité. Rien ne fut fait pendant la session suivante, preuve que l'accusateur renonçait à pousser l'affaire plus loin. Mais, M. Bédard, confiant dans la bonté de sa cause, et craignant, comme il le dit dans sa requête, l'effet des dispositions vagues, artificieuses et fausses, qui pourraient laisser des impressions sur le caractère du pétitionnaire," demanda, dans la session de 1821, que l'enquête fut rouverte, afin de lui fournir l'occasion de prouver que "les dites accusations ont été malicieuses, préméditées et concertées," aussi de "faire preuve du caractère de certains témoins et de leur peu de crédibilité." La chambre se rendit à cette demande, un nouveau comité fut nommé, et l'accusateur mis en demeure de dire s'il avait des témoins à faire entendre, et s'il voulait en donner une liste," ne voulut pas répondre. La fin de la session arriva avant que le comité pût procéder, et l'affaire fut remise à la session suivante, mais elle ne revint plus sur le tapis, M. Bédard en étant venu à croire, sur l'assistance de ses amis, sans doute, que sa réputation n'avait souffert en rien des accusations portées contre lui.

Dans tout cela, comme on le voit, pas la moindre apparence que M. Bédard fut devenu impopulaire, par suite ou à la suite de sa nomination. Bien au contraire, l'origine même des accusations portées contre lui, prouve sa popularité longtemps après. Son accusateur fut M. Ogden, un des coryphées du parti anti-populaire, soutenu et poussé par cette coterie qui valut ci-devant, aux Trois-Rivières, le soubriquet de bourg pourri, et dont, à la fin, la population de cette ville à su noblement s'émanciper. M. Bédard, devenu impopulaire!... Oh! non. On a souvent reproché aux peuples leur ingratitude envers leurs grands hommes; mais nos compatriotes sont à l'abri de ce reproche à l'égard du grand citoyen dont nous parlons. En voulez-vous la preuve, ainsi que de l'incontestable popularité dont jouit le juge Bédard jusqu'à sa mort? vous la trouverez dans les faits consignés dans l'extrait suivant de la notice déjà mise à contribution :

"En 1814, il fut nommé agent de la Province on Angleterre, par la Chambre d'Assemblée; il aurait laissé sa situation pour se rendre en ce pays, si le bill eût passé au conseil. Ce fut aux Trois-Rivières qu'il dressa un mémoire pour accompagner l'adresse au soutien de l'administration de Sir George Provost. Ce mémoire était un état raisonné des griefs du pays.

"En 1822, on lui proposa de passer en Angleterre, au sujet du *bill d'Union*; il y consentit, mais n'y pu aller.

"Bientôt les années, en l'affaiblissant, donnèrent une nouvelle force à la maladie dont il était attaqué.

En 1827, il alla prendre les eaux du Saratoga, dans les États-Unis, où tout lui plaisait moins qu'en Canada. Il revint presque aussi mal portant qu'avant ce voyage.

"Les années et la maladie ne diminuèrent point son goût pour les sciences abstraites, ni son application à l'étude."

Disons maintenant quelque chose des deux fils de M. Bédard, qui dans ce qu'on peut appeler la deuxième génération de nos hommes publics, se montrèrent de bonne race, et les dignes enfants d'un noble père.

II.

ELZÉAR BÉDARD l'aîné des deux, avait, comme son père, embrassé la profession de la loi, ce que fit aussi Isidore, dont nous parlerons ensuite.

Il n'entra au parlement qu'en 1834, mais il s'était depuis plusieurs années activement occupé des affaires publiques au forum et dans la presse. Il parlait avec une facilité presque égale dans les deux langues. Il avait hérité de son père d'un esprit clair et logique, sans avoir cependant son éloquence vigoureuse et puissante. C'était un écrivain agréable, excellent surtout à manier le ridicule; nous ne disons pas le sarcasme, car il était naturellement bon et bienveillant; il aimait à rire de ses adversaires, mais sans les blesser au cœur. Cette qualité lui causa de bien vifs regrets, mais ne l'arrêta pas, lorsqu'il lui fallut rompre des liens d'amitié des plus chers, au milieu des luttes politiques: le pays avant tout, telle fut toujours la devise de Bédard.

Lorsqu'en 1834 la chambre d'assemblée, lasse de demander sans succès la réforme des abus, ou comme on disait alors, le rôtissement des griefs, voulut, pour ainsi dire, faire un appel solennel au monde du deni de justice qu'elle éprouvait, ce fut M. Bédard, tout jeune membre encore, qui fut chargé de la mesure: avec les fameuses 92 Résolutions il fit ses premières armes parlementaires. C'est assez dire de quelle considération il jouissait parmi ses collègues. Il n'était pas, ni ne prétendit jamais être l'auteur de ce manifeste, dont le premier jet fut préparé par M. Papineau, et qui reçut sa rédaction définitive de M. Morin, après avoir été discuté dans une réunion d'hommes publics, qui se tint chez M. Bédard.

En 1836, Lord Gosford voulant donner une preuve de ses bonnes intentions envers le pays, ne crut devoir mieux faire que de renouveler, pour le fils, ce que Sir George Provost avait fait pour le père 24 ans auparavant, le *moteur* des 92 résolutions fut élevé au banc judiciaire. Dans sa nouvelle position, M. Bédard ne tarda pas à montrer la fermeté, l'intégrité et le dévouement qui avait signalé sa carrière politique. Voici le témoignage

qu'il reçut de la presse, lorsqu'en 1849, elle eut à annoncer sa mort :

" Bientôt après, en 1838, M. Bédard eut occasion de faire éclater son courage et son intégrité comme juge. Tout le monde a encore présent à la mémoire la noble indépendance avec laquelle il maintint, sur le banc, l'existence de l'*habeas corpus*, dans un temps où cet acte de vertu civique devait mettre en danger la haute position qu'il occupait. Il ne faut pas oublier non plus qu'ayant à lutter, en cette occasion, contre plusieurs de ses confrères, dont l'un était le juge en chef Stuart, son argumentation put se montrer sans pâlir à côté des leurs. En effet, il y fit preuve d'un talent et de recherches qui lui donnèrent dès lors un rang élevé dans notre magistrature, rang qu'il a maintenu depuis par ses talents, l'assiduité de son travail et de ses recherches, et la lucidité de ses opinions.

" Réintégré avec honneur après les troubles, il remonta sur le banc avec une réputation de capacité et d'intégrité désormais à l'abri même du soupçon. Devant lui s'était ouverte une longue carrière, aussi honorable pour lui qu'utile à son pays, carrière dans laquelle une mort prématurée vient de l'arrêter étant à peine au milieu de sa course.

" Si un jour, la postérité veut connaître la vie de ceux qui, dans notre Canada, ont, par leur plume, leur exemple et leurs vertus publiques, contribué notablement à l'établissement de la liberté politique et générale et à la conservation de nos intérêts nationaux en particulier, Elzéar Bédard ne devra pas être et ne sera pas oublié ! "

III

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot du plus jeune frère, ISIDORE BÉDARD, qui entra au parlement en 1830, mais qui n'assista qu'à la session suivante, étant parti bientôt après pour aller en Europe, d'où il ne devait pas revenir. Il mourut à Paris, le 4 avril 1833, à l'âge de 27 ans environ.

Il est digne de remarque que les deux fils de M. Bédard furent élus membres de la chambre d'assemblée par les 2 comtés de Northumberland, lequel avait député le père au premier parlement et à plusieurs autres parlements subséquents savoir : Elzéar par le comté de Montmorency, et Isidore par celui du Saguenay. La mémoire vénérée du père fut sans doute pour beaucoup dans cette coïncidence, tant pour les députés que pour les électeurs.

Isidore, n'ayant fait qu'apparaître sur la scène politique, et n'étant encore qu'un tout jeune homme à sa mort, laisse peu de chose à dire sur sa vie publique. A son départ du pays, il n'avait guère pu que faire concevoir les plus belles espérances. On allait se disant que les principales qualités du père allaient revivre dans le fils, et cela seul faisait le plus bel éloge qu'un jeune homme pût mériter. Cependant, la mémoire d'Isidore vivra aussi longtemps, dans la Nouvelle-France, que celle de Rouget de l'Isle dans la vieille France. Le jeune Bédard a laissé quelques couplets qui ont eu le mérite de l'emporter dans la faveur publique, sur tous nos autres chants patriotiques, très-nombrés pourtant et l'œuvre des talents les plus distingués parmi notre jeunesse lettrée. Ce n'est pas que la partie littéraire de ces couplets ne prête un peu à la critique, et que sous ce rapport ils ne

soient inférieurs à quelques-unes de nos chansons patriotiques ; mais Bédard sut, mieux qu'aucun de ces concurrents, malgré les négligences de style, trouver le chemin des cœurs et faire vibrer le fibre national. C'est, il est vrai, ce qui fait le poète, le reste est du versificateur. Avec le temps, sans doute, notre jeune poète aurait apporté plus de soin et de goût à ses compositions.

Voici comment un journal du temps annonça la nouvelle de sa mort.

" Nous avons la douleur d'annoncer la mort d'un jeune compatriote qui avait déjà fait preuve de vertus héréditaires et de talents très distingués. Ce jeune monsieur, un an après avoir été appelé au poste honorable de représentant du peuple, entreprit un voyage en Europe, d'où il devait rapporter des connaissances dont son pays, nous en sommes sûr, aurait été le premier à profiter, et c'est au moment où il se préparait à retourner en Canada que la mort l'a frappé, à Paris, le 14 avril. La maladie qui l'a emporté était une hémorrhagie des poumons."

Tels ont été ces trois hommes dont chacun, en mourant, a laissé un modèle pour un des âges dont se compose la vie publique—jeunesse, âge mûr et vieillesse.

ETIENNE PARENT.

Histoire.

[Pour le Foyer Domestique.]

MÉMOIRE SUR LE CANADA,

depuis son établissement jusqu'à nos jours,

PAR

STANISLAS DRAPEAU (1)

INTRODUCTION.



A Confédération Canadienne s'étend de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique, et du 45^e degré de latitude à l'océan Glacial, comprenant sept Provinces et une immense étendue de terre formée par le Territoire de la Baie d'Hudson et de l'extrême Nord-Ouest.

Ces Provinces, dans l'ordre de leur situation géographique, sont :

- 1o L'Isle du Prince-Edouard ; 5o Ontario ;
- 2o La Nouvelle-Ecosse ; 6o Manitoba ;
- 3o Le Nouveau-Brunswick ; 7o La Colombie Britannique,
- 4o Québec ;

La ville d'Halifax est la station la plus rapprochée de l'Europe, et celle de Victoria la moins éloignée de l'Inde et du Japon.

(1) Ce Mémoire, qui sert d'Introduction à l'histoire des Institutions Charitables du Canada, en voie prochaine de publication, a été gracieusement mis à la disposition de l'administration du Foyer Domestique, pour reproduction.

Comme le démontre la carte du pays, trois Océans baignent les rivages de la Confédération Canadienne, et toute la contrée est traversée par les plus belles voies navigables du monde.

En fait de voies navigables, c'est d'abord le fleuve *Saint-Laurent*, qui arrose toute la partie orientale du pays, mesurant une longueur d'environ 300 lieues.

Viennent ensuite les lacs *Ontario*, *Erie*, *Huron* et *Supérieur*, auxquels le fleuve sert de communication avec l'Océan Atlantique, qui forment ensemble environ 850 lieues de navigation.

Dans la partie centrale du pays se trouvent : la *Rivière Rouge*, qui se jette dans le lac *Winnipeg*, laquelle mesure 225 lieues, dont 47 lieues arrosent le sol canadien, la rivière *Saskatchewan*, qui prend sa source vers les Montagnes Rocheuses, mesurant 400 lieues ; puis la rivière *McKenzie*, de 800 lieues de longueur, qui va se jeter dans l'Océan Glacial.

Dans la partie occidentale du Canada, se terminant à l'Océan Pacifique, se trouvent : la rivière *Fraser*, de 350 lieues de longueur, qui va se perdre dans le golfe de Georgie, à l'Isle de Vancouver ; et la rivière *Columbia*, la plus large de toutes celles des côtes du Pacifique, laquelle mesure 400 lieues de longueur.

Ajoutons que ce pays est l'un des plus favorisés du monde en richesses naturelles, en bois de construction, en minéraux et en terrains fertiles. L'accroissement considérable de son commerce le place déjà dans une position brillante et pleine d'avenir.

Dans l'exposé rapide qui va suivre sur les développements du Canada, nous ne relaterons, toutefois, que les principales phases qui ont pu signaler la vie politique, sociale ou philanthropique du peuple canadien, malgré l'importance et l'intérêt qu'il y aurait à offrir un tableau plus général, mais que les bornes restreintes de cette Esquisse rendent impossibles.

Le lecteur en aura cependant suffisamment pour se rappeler que ce fut à l'ombre du drapeau arboré par la France, rougi souvent du sang de ses colons, que se fit l'établissement du Canada.

Il aura la mesure de l'héroïque apostolat des *Missionnaires*, dont la grande affaire était la conversion des infidèles ; généreuse épopée consignée dans l'histoire de leurs travaux et découvertes si intimement liés à l'origine des principales villes de l'Amérique Septentrionale.

Comme l'a si correctement dit un Touriste (1), en parlant du Canada : *Le Prêtre planta sur son sol la Croix du Christ et son ombre divine l'a toujours protégée.*

Un siècle et demi plus tard, le lecteur verra ces braves et intrépides soldats Français et Canadiens de la *Monongahéla*, de *Carillon* et des *Plaines d'Abraham*, malgré leur bravoure, s'ensevelir dans les lambeaux de leurs drapeaux, en même temps que *WOLFE* et *MONTCALM*, ces deux grandes gloires nationales des deux races, tombaient en s'immortalisant.

Plus tard, sous la Domination Anglaise, il verra que les tentatives d'alliance entre les deux races, tentatives rendues difficiles par les animosités nationales et religieuses, et plus encore par l'oligarchie, suscitèrent à diverses époques de très vives luttes, qui finirent par se calmer, lorsque le pays, menacé, fit appel aux deux nationalités, qui, oubliant le lien du mariage forcé, allèrent côte à côte

à la défense commune du pays contre l'invasion étrangère.

Aujourd'hui, à peine un autre siècle s'est-il écoulé depuis la Conquête, que nous voyons s'accomplir la *Confédération des Provinces de l'Amérique du Nord*, grande mesure patronée par des hommes publics de diverses langues, dans le but d'amener les différentes races qui habitent le Canada à cimentor davantage les rapports établis ; d'accroître l'affection mutuelle, que se doivent les diverses origines, de les ranger sous le même drapeau, pour qu'elles se prêtent un secours mutuel dans le danger et qu'elles travaillent de concert à la prospérité et à l'agrandissement du pays.

Français, Anglais, Écossais, Irlandais, tous sont venus tour à tour prendre part aux travaux et aux destinées du pays ; chaque nationalité a versé une part de son sang sur ce sol aujourd'hui couvert de fertiles campagnes et de florissantes villes, il est donc temps que nous recueillions tous ensemble les fruits qu'a fait germer cette précieuse semence, et que chaque nationalité se pique d'une noble émulation pour rendre applicable cette pensée du poète, et que nous puissions véritablement dire, après le danger passé :

Nos âmes brûlaient pour la même cause,
Nos cœurs s'allumaient au même foyer ! (1)

1ÈRE PARTIE.

LE CANADA

SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE.

CHAPITRE I.

(1534 à 1608.)

Depuis la découverte du Canada, par Jacques Cartier, jusqu'à la fondation de Québec, par Champlain.



FRANÇOIS Ier, Roi de France, qui unissait à beaucoup d'esprit les rares qualités du chrétien, conçut la noble pensée de faire arborer en ce lointain pays l'Étendard de la Foi pour le salut des innombrables tribus sauvages qui peuplaient cette terre, et qui vivaient sans foi, sans lois, et sans connaissance du vrai Dieu, et aussi pour ne pas laisser l'Espagne devenir seule la maîtresse de tout

le Nouveau-Monde.

Pour assurer le succès de cette noble entreprise, si chère à son cœur, il fit choix du célèbre et hardi navigateur de Saint-Malo, JACQUES-CARTIER, auquel il donna la mission d'explorer le pays.

Malgré les troubles qui bouleversaient alors l'Europe entière, troubles dans lesquels la France et l'Allemagne semblaient être les plus engagés, CARTIER pris résolument la route qui devait le conduire

(1) Silliman (*Tour in Canada*, 1819.)

(1) Louis-Honoré Fréchet.

vers ces terres inconnues, et immortaliser son nom, en lui faisant ouvrir, par ses découvertes, la première page de l'histoire du Canada.

CARTIER s'étant convaincu que les nations indigènes qui habitaient ces contrées pourraient être facilement converties au christianisme, fit élever en la présence des sauvages réunis dans un port du golfe Saint-Laurent (1) une Croix haute de 30 pieds, au milieu de laquelle il mit un écusson en bosse, des armes de la France, relevé de trois fleurs de lys, avec cette inscription creusée dans le bois : *Vive le Roi de France.*

Ce signe,—qui doit être l'Espérance, la Gloire et le Salut du monde,—annonçait donc la découverte du Canada par JACQUES CARTIER, en 1534, et la prise de possession du pays au nom du grand Monarque, son maître.

Dans ce premier voyage, CARTIER ne fit aucune découverte importante; les endroits qu'il visita étaient déjà connus des armateurs de Dieppe, de St. Malo, de La Rochelle, de Honfleur et autres ports maritimes de France, qui venaient y faire la pêche.

Toutefois, cette première expédition ne fut pas sans fruit, puisque l'année suivante il fit la découverte du fleuve Saint-Laurent, qu'il remonta dans presque tout son parcours.

II.

La traversée, en 1535, ayant été fort orageuse et longue, CARTIER ne put entrer dans le fleuve qu'au mois d'Août. Après avoir cotoyé le fleuve de long en large pendant plusieurs semaines, il arriva enfin devant une petite rivière dont il fit choix pour mettre ses vaisseaux en hivernement, et qu'il nomma *Sainte-Croix*, en commémoration du jour de son arrivée, le 14 Septembre, jour de l'Exaltation de la Croix (-).

Environ 500 sauvages, tant hommes que femmes et enfants venus d'une bourgade que les sauvages nommaient *Stadacona*, se trouvaient sur les bords de la petite rivière quand CARTIER débarqua de ses navires (3).

(1) La croyance générale désigne la Baie de Gaspé.

(2) La flotille de Cartier comprenait trois petits navires :

La *Grande Hermine*, d'environ 120 tonneaux, ayant Jacques Cartier pour Capitaine Général, et pour Maître Thomas Frosmond. Ce navire portait, en outre, Claude de Pontbriand, Charles de la Pommeraye, Jean Poulet, et quelques autres gentilshommes.

La *Petite Hermine*, de 60 tonneaux, ayant pour Capitaine Maic Jalobert, beaufrère de Jacques Cartier, et pour Maître Guillaume le Marié.

L'*Emérillon*, de 40 tonneaux, où était Capitaine Guillaume le Breton, et Maître Jacques Maingart.

Cette flotte comptait 110 marins : plus les deux sauvages *Taignoagny* et *Dom Agaya*, de la bourgade de *Stadacona*, que Cartier avait fait enlever l'année précédente, dans le port du golfe où il avait rencontré les sauvages déjà mentionnés.

(3) En remontant le fleuve Saint-Laurent, Cartier avait constaté l'existence des bourgades qui suivent, échelonnées et à la longueur du fleuve :

Araste,	} toutes quatre situées entre l'île-aux-Coudres et Québec.
Starnatan,	
Tailla (sur une montagne)	
Stadin,	
<i>Stadacona</i> (qui sera plus tard <i>Québec</i>), ayant pour seigneur <i>Donnacora</i> .	

Plus haut, en remontant le fleuve, se trouvaient aussi d'autres bourgades, que Cartier reconnut peu de temps après, savoir :

Teguonoday, situé sur une montagne ;
Ochelay, en plein pays, à quelques lieues de *Stadacona* ;
Hagouhenda, petite ville ; puis
Hochelaga (qui deviendra *Montreal*) ; ville très fortifiée, assise près et joignant une montagne, que Cartier nomma *Mont Royal* !

Toutes ces bourgades parlaient une seule et même langue : la langue *Iroquoise*.

Cette bourgade se trouvait assise sur la haute terre, à environ une lieue de l'endroit où CARTIER avait mis ses navires. A ses pieds, vers le nord, coule la petite rivière qu'il venait de nommer *Sainte-Croix*.

Quelques temps après, CARTIER alla visiter la grande bourgade d'*Hochelaga*, avec quelques gentilshommes de son entourage. Etant arrivé sur l'île où se trouvait cette bourgade, CARTIER et ses gens, après une marche de près de deux lieues, entrèrent dans la dite ville, elôturée à triple rangs, et située au pied d'une montagne que le célèbre voyageur nomma *Mont Royal* !

Cette bourgade présentait une forme arrondie, fermée d'une enceinte de palissades croisées et tressées en amphithéâtre. Au dessus, on voyait courrir des galeries chargées de grosses pierres et de cailloux pour la défense de la place. Une seule porte y donnait entrée. Environ 50 cabanes, longues et peu larges, divisées à l'intérieur, abritaient, chacune, plusieurs familles.

L'accueil fut considérable de la part d'*Ajouhanna*, roi et seigneur du pays, qui commandait à plus de mille personnes, tant hommes que femmes et enfants.

Comme à *Stadacona*, CARTIER fit de larges présents aux sauvages d'*Hochelaga*, espérant par ce moyen les attirer plus tard à la connaissance de Dieu.

CARTIER et ses gens retournerent à *Stadacona* où ils arrivèrent le 11 Octobre, pour y hiverner.

Durant l'hiver le scorbut s'étant déclaré parmi les sauvages de *Stadacona*, cette affreuse maladie se communiqua bientôt à l'équipage Français, dont 25 moururent sur les cent dix hommes qui composaient le personnel de la flotte (1).

De bonne heure, au printemps, CARTIER se prépara à partir, afin de faire rapport à la Cour des choses merveilleuses qu'il avait vu. Mais avant de laisser le pays, il voulu confirmer aux yeux des sauvages assemblés la prise de possession de cette vaste contrée, et le 3 Mai, jour et fête de l'*Invention de la Sainte Croix*, il fit planter sur le bord de la petite rivière une grande Croix d'environ 35 pieds, sous le croisillon de laquelle il fit mettre un écusson des armes de la France, portant cette inscription :

FRANCISCUS PRINCS
 DEI GRATIA FRANCORUM,
 REX REGNAT (2).

Puis, le 6 Mai, ayant fait mettre à la voile, CARTIER partit, emmenant avec lui le seigneur *DONNACORA*, chef de la bourgade de *Stadacona* ; *TAIGNOAGNY* et *DOM AGAYA*, sauvages puissants de la même bourgade ; *AGUHANNA*, seigneur d'*Hochelaga* ; et un autre personnage que CARTIER fit enlever par ses marins comme les premiers, outre quatre autres sauvages, et une petite fille de dix ans que le seigneur d'*Ochelay* lui avait donné pour cadeau en France.

III.

Dans un troisième voyage fait en 1541, CARTIER

(1) Faute de matelots, Cartier se vit contraint d'abandonner dans la petite rivière *Ste. Croix*, au printemps de 1536, l'un de ses trois vaisseaux, la *Petite Hermine*, dont les débris ont été retrouvés par M. Joseph Hamel, en 1843, au ruisseau *Saint-Michel*, sur la dite rivière qu'on appelle aujourd'hui *Rivière Saint-Charles*.

(2) *François Ier*, roi de France, régnant par la grâce de Dieu.

laissa le port de Saint-Malo avec cinq navires, et étant arrivé il alla hiverner dans un Fort qu'il fit construire sur un haut promontoire, à l'entrée d'une petite rivière, qu'il nomma *Charlebourg-Royal* (1). C'était à environ trois lieues plus haut que l'endroit où il avait hiverné la première fois.

L'arrivée de CARTIER causa une grande joie aux sauvages de *Stadacona*, qui espéraient revoir leur Chef et les autres sauvages, après une si longue absence.

CARTIER les ayant renseigné sur le sort de leur Chef bien-aimé par des paroles encourageantes et sagement calculées, ils parurent assez satisfaits. Ajoutons que *Donnacona*, ainsi que les autres sauvages, étaient tous morts en France, les uns après les autres, à l'exception de la petite fille de dix ans.

Après avoir exploré certaines parties du pays et fait la visite de quelques bourgades, CARTIER repassa en France en 1542 avec tout son monde.

Peu de temps après son départ, le Sieur de ROBERVAL (2), que des circonstances avaient empêché de partir de France l'année précédente, selon qu'il était convenu, arriva au même lieu que CARTIER venait de laisser, avec une colonie entière de 200 personnes, tant hommes que femmes, et quelques gens de qualité (3).

M. de ROBERVAL disposa toute chose le mieux qu'il put, pour bien installer sa colonie, mais l'hiver ne fut pas sans déboires. Le triste assemblage dont se composait cette expédition ne tarda pas à produire ses funestes effets, et les *Mémoires* du temps racontent que M. de ROBERVAL se vit souvent contraint de faire bonne justice et punitions pour les offenses commises (4).

Le scorbut s'étant déclaré durant l'hiver, il mourut 50 personnes de cette maladie, et 8 se noyèrent dans une expédition faite au *Saguenay*.

Parlant des sauvages, M. de ROBERVAL dit :

" Ces peuples sont de bonne stature et bien proportionnés. Ils sont blancs, mais vont tous nus ; et s'ils étaient vêtus à la façon de nos Français, ils seraient aussi blancs, et auraient aussi bon air, mais ils se peignent de diverses couleurs, à cause de la chaleur et de l'ardeur du soleil.

" En hiver, au lieu de vêtements, ils s'accoutrent de peaux en manière de manteaux, tant les hommes que les femmes..... Ils ont des bas-de-chaussettes et des souliers de cuir proprement façonnés. Ils ne portent point de chemises, et ne se couvrent

(1) L'endroit désigné est aujourd'hui la rivière du *Cap-Rouge*.

(2) Jean François de la Roche, Chevalier, Seigneur de Roberval, Lieutenant du Roi François Ier, et Gouverneur dans les pays de *Canada* et *Hochelaga*.

(3) Jean Alphonse, de St. Onge, auquel nous devons le premier relevé du cours du fleuve Saint-Laurent, depuis Belle-Ile jusqu'à Québec, avait la conduite de l'expédition, comme premier pilote. Cette flotte se composait de trois grands vaisseaux, sur lesquels se trouvaient Saine-Terre, lieutenant de Roberval ; L'Espinay, enseigne ; Guinecourt, capitaine ; les Sieurs de Longueval, Le Vasseur, de Ville-neuve et Talbot ; ainsi que Noire Fontaine, Dieu Lamant, Frotté, La Brosse, Frs. de la Mire, La Salle et Royèse.

(4) Voici, d'après la *Relation de Roberval*, quelques-unes des punitions qui furent infligées à cette cohorte destinée à la colonisation du pays :

Michel Gaillon, convaincu de vol, fut pendu ; Jean, de Nantes, fut mis aux fers et enfermé au cachot, pour sa faute ;

D'autres, pareillement mis aux fers ;

Plusieurs autres, tant hommes que femmes, furent fouettés, au moyen de quoi, —dit la *Relation*,— ils vécutrent assez en paix et tranquillité.

point la tête, mais leurs cheveux sont relevés en haut de la tête, et tortillés ou tressés.....

" Ils n'ont aucune demeure arrêtées, mais vont d'un lieu à un autre où ils croient qu'ils pourront mieux trouver leur nourriture....."

Ajoutons que la colonie de M. de ROBERVAL eût le sort qu'elle méritait : tous repassèrent la mer.

D'autres expéditions se succédèrent dans le but de coloniser le pays, mais elles furent sans succès, par suite des dissensions religieuses qui continuaient à diviser la France, et aussi à cause des guerres qui menaçaient toute l'Europe.

Ce ne fut donc qu'un demi siècle plus tard, sous le règne de HENRI IV, qu'on songea à faire coloniser sérieusement le Canada. JACQUES CARTIER était mort (1), et déjà cinq Monarques s'étaient succédés sur le trône de France.

(A continuer.)

Sciences.

[Pour le Foyer Domestique.]

UN VOYAGE

DE

DIX-HUIT MILLIONS D'ANNÉES

DANS LES

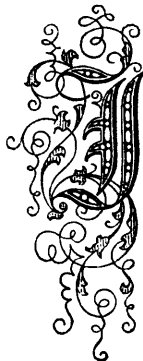
ESPACES CELESTES,

Ayant pour coursier la " LUMIÈRE " qui parcourt 77,000 lieues par seconde, ou 8 fois le tour de la Terre,

Par le Dr. J. A. CHEVIER.

Médecin Naturaliste,

MONTRÉAL.



ESPÈRE que le voyage que je vous propose sera pour vous tous, lecteurs, d'un grand intérêt, si non, au moins, il saura exciter hautement votre curiosité. Par le secours du Télescope et des calculs géométriques, on peut aisément se faire une idée exacte de ce que devrait être notre système planétaire et stellaire vu à différentes distances.

Vous savez tous, que plus un objet est éloigné de nous, plus il nous paraît petit, et, que plus nous nous en approchons, plus son diamètre apparent augmente en proportion du carré de la distance. Vous savez, aussi, que la lumière d'une chandelle peut

(1) Jacques Cartier était né à Saint-Malo, le 31 Décembre 1494 ; il était fils de Jamet Cartier et de Jeffeline Jansart. Il épousa, en 1519, Catherine des Granges, fille de Jacques des Granges, connétable de la ville de Saint-Malo. On ignore la date de sa mort, —dit M. Cugnat,— seulement on voit par les Régistres de Saint-Malo qu'il vivait encore au mois d'Octobre 1552. Il avait alors 58 ans.

être vue de très loin, sans que son diamètre apparent soit appréciable. Car, dans des circonstances atmosphériques favorables, cette lumière est appréciable à plus de 5 lieues de distance. Cependant, la flamme d'une chandelle ordinaire n'offre qu'un diamètre de 4 lignes. Vu à 5 pieds de distance, un objet de deux lignes de diamètre placé à 2 pieds de l'œil, en cache le diamètre apparent ; à dix pieds de distance, son diamètre n'a plus qu'une ligne ; à 20 pieds, il n'a plus qu'une $\frac{1}{2}$ ligne ; à 40 pieds $\frac{1}{4}$ de ligne ; à 80 pieds $\frac{1}{8}$ de ligne ; à 160 pieds $\frac{1}{16}$ de ligne ; à un demi arpent, un cheveu ordinaire, placé à 2 pieds de l'œil, cacherait complètement le diamètre de la lumière de cette chandelle. Vu à la distance d'un arpent, la moitié d'un cheveu la cacherait. Il faut 20 cheveux ordinaires, placés côte à côte, pour faire une ligne ou un douzième de pouce.

Ainsi, le diamètre de la flamme d'une chandelle, vu à 5 lieues de distance, n'offrirait qu'un diamètre d'un huit cent quarantième de cheveu d'épaisseur.

Nous voyons, par ce qui précède, que les étoiles, malgré leur énorme distance de la terre, sont encore visibles, au moins pour celles qui sont les plus près de nous. Quant à celles de la Voie lactée, leur distance est si considérable, qu'il faut un télescope pour les apercevoir ; il en est de même pour les nébuleuses les plus rapprochées de nous.

Les étoiles sont si éloignées de nous, que l'on ne connaît que le diamètre de quelques-unes d'entre elles. Toutes les autres ont un diamètre inappréciable avec les meilleurs instruments aujourd'hui connus.

Maintenant, lecteurs du *Foyer Domestique*, veuillez bien me suivre en esprit quelques instants, et montons ensemble sur notre fameux coursier, la *Lumière*, qui, plus rapide que l'éclair, va nous promener dans l'espace avec une vitesse de 77,000 lieues par seconde, sans arrêt.

Le temps nécessaire à épeler un de ces mots, une seconde, suffit pour nous transporter déjà à 77,000 lieues de la terre, à faire 8 fois son tour. Dans la seconde suivante, 77,000 lieues sont encore franchies ; nous voilà donc à cent cinquante-quatre mille lieues de distance de notre point de départ.

Nous tournons nos regards vers notre planète ; oh !... surprise !..... Cette Terre, dont une fraction nous paraît si énorme, vue du sommet d'une montagne très élevée, et dont le diamètre est près de trois mille lieues, n'offre plus à nos regards étonnés que le diamètre d'une assiette.

La Lune nous apparaît de la grosseur d'une pomme ordinaire, et le Soleil, un peu moins large en diamètre, que la Lune, vue de la terre.

Nous sommes déjà plongés dans les ténèbres ; le firmament, vu de la surface de la terre, nous apparaît d'un bleu tendre ; ici, il est noir comme une sphère de charbon. Le Soleil, les Planètes, et les Étoiles, n'apparaissent plus dans l'étendue des yeux que comme des points d'argent fixés sur un fond de velour noir ; le Soleil affecte lui-même la forme d'une grande tache blanche, que l'œil peut contempler sans fatigue, et dont la chaleur n'exerce aucun effet sur nous.

Nous sommes dans un milieu éthéré, dont la température est de 50 degrés au-dessous de zéro Farenheit ; c'est-à-dire aussi froide qu'au Pôle Nord, pendant le mois de janvier.

Quatre minutes après notre départ, nous traver-

sons l'orbite de la planète *Mars*, et nous avons déjà franchi plus de 16 millions de lieues. Marchons toujours !.....

Dix minutes après, nous commençons à traverser l'orbite des cent petites planètes télescopiques, situées entre *Mars* et *Jupiter*, et nous avons parcouru plus de 36 millions de lieues.

Jetons encore un regard vers la Terre !... mais qu'est-elle devenue ?..... Nous ne voyons plus à sa place qu'une étoile de première grandeur, telle que l'épi de la *Vierge*, et la *Lune*, notre satellite, apparaît seulement comme une étoile de quatrième grandeur ; le Soleil lui-même paraît quatre fois plus petit, que vu de terre.

Au bout d'une demi-heure, nous traversons l'orbite de la planète *Jupiter*, ayant parcouru plus de 148 millions de lieues. Maintenant cherchons la Terre..... Mais quoi !... plus rien !..... La *Terre*, la *Lune*, *Vénus*, *Mercury*, *Mars* même, ont disparus ? . Il nous faudrait un télescope pour les apercevoir.

Les disques du Soleil ne présentent plus à nos yeux qu'un angle de $7' 30''$; aussi son diamètre nous paraît-il 8 fois plus petit. Le froid de l'espace a doublé. Le thermomètre indique 100 degrés au-dessous de zéro.

Mais continuons toujours notre course.

Voilà une heure à peine que nous sommes en route. En ce moment nous traversons l'orbite de la planète *Saturne*, et nous sommes éloignés de deux cent trente quatre millions de lieues de la terre. Tournons encore nos regards de ce côté, alors nous apercevons *Jupiter*, qui nous apparaît comme une étoile de première grandeur, mais d'une teinte plombée.

L'œil embrasse toute une hémisphère céleste ; le ciel sidéral est le même que vu de la terre, et, en décrivant un demi cercle, nous voyons toute la sphère céleste. Du côté opposé au Soleil, nous apercevons la planète *Uranus*, qui nous apparaît comme une étoile de 3e grandeur, et *Neptune*, comme une étoile de 6e grandeur.

Une heure et 50 minutes s'est écoulée depuis notre départ. Nous traversons, maintenant, l'orbite de la planète *Uranus*, et nous sommes à plus de six cent trente-neuf millions de lieues de la terre.

Nous tournons encore nos regards du côté de notre planète, et nous apercevons *Saturne*, comme étoile de 1re grandeur ; *Jupiter*, comme une étoile de 2e grandeur ; le diamètre du Soleil n'est plus que de $1' 25''$ secondes ; c'est-à-dire 18 fois plus petit que vu de la terre. Un cheveu ordinaire, placé à 3 pieds de distance de l'œil, cacherait complètement son diamètre apparent. Les étoiles du firmament ne semblent pas avoir encore subi de déplacement sensible.

Voilà 2 heures et 52 minutes d'écoulées ; nous traversons enfin l'orbite de notre dernière planète, qui est *Neptune* ou *Le Verrier*, située à plus de 1 billion 900 millions de lieues de la Terre. Maintenant, retournons nos regards vers le Soleil, voyons quel aspect il nous présente, vu de cette énorme distance. Eh bien !..... il ne paraît plus que comme une étoile de première grandeur, n'offrant qu'une minute de degré en diamètre, c'est-à-dire un disque qui peut être caché par un cheveu placé à 5 pieds de distance de l'œil de l'observateur. *Uranus* nous paraît comme une étoile de 3e grandeur, ayant une couleur plombée, et *Saturne*, comme une étoile de 5e grandeur. *Jupiter* n'est plus visible, à cette distance, quoiqu'il soit 1,400 fois plus gros que la Terre.

Continuons toujours notre course furibonde.

Voilà six heures écoulées, depuis notre départ de la terre, et nous avons franchi pendant cette espace de temps plus de 2 billions 232 millions de lieues.

Jetons un regard derrière nous.

Nptune et *Uranus* ont complètement disparus. Le Soleil paraît à cette distance comme une étoile de 2^e grandeur ; son diamètre n'est plus que de 30'' secondes de degré.

Voilà 12 heures écoulées. Nous avons parcouru plus de 4,464,000,000 de lieues. Nous dirigeons nos regards vers notre Soleil ; il ne paraît plus que comme une étoile de 3^e grandeur, qui se confond avec les autres étoiles du firmament, en un point fixe.

De toute part, la voûte étoilée nous apparaît, et aucun changement apparent ne se manifeste encore dans la forme et la configuration des constellations célestes. Elles présentent toutes le même aspect que vues de la terre.

Nous sommes dans une obscurité complète, excepté que les étoiles se détachent sur le fond du ciel, comme des points blancs argentés sur une tenture de velour noir. Le froid est intense ; le thermomètre indique 200 degrés au-dessous de zéro, c'est-à-dire un froid huit fois plus grand qu'au Canada, pendant les jours les plus froids de l'hiver.

Continuons toujours notre course.

Voilà 24 heures écoulées. Notre Soleil apparaît comme une étoile de 4^e grandeur, toujours au même point du firmament. Nous avons parcouru, depuis notre départ, 9,876,000,000 de lieues. L'hémisphère où se trouve placé notre Soleil commence un peu à se modifier ; la distance entre les étoiles paraît un peu moindre de ce côté ; celles de l'hémisphère opposé, au contraire, paraissent un peu s'écarter les unes des autres.

Deux jours se sont écoulés ; nous avons franchi une distance de 19,752,000,000 de lieues. Le Soleil nous apparaît seulement que comme une étoile de 5^e grandeur, toujours dans le même point du ciel.

Voilà 4 jours que nous voyageons ; nous avons parcouru une espace de 39,504,000,000 de lieues. Le Soleil est à peine visible ; il nous apparaît comme une étoile de 6^e grandeur. Les étoiles de l'hémisphère où se trouve notre Soleil paraissent se rapprocher un peu plus ; celles de l'hémisphère opposé, vers lequel nous nous dirigeons, nous semble s'éloigner davantage les unes des autres, mais sans changer la forme des constellations.

Continuons notre course dans le sens du grand diamètre de notre nébuleuse stellaire.

Voilà huit jours écoulés ; nous avons franchi une espace de 79,008,000,000 de lieues ; la direction que nous suivons nous approche de l'étoile (A) du Centaure.

Voici les faibles changements que nous remarquons dans le firmament étoilé.

L'étoile (A) du Centaure, la plus rapprochée de nous, paraît s'être éloignée de sa voisine, une étoile de 5^e grandeur, de 32' minutes de degré, c. a. d. un peu plus que le diamètre de la Lune, qui est de 30' minutes de degré, ou un demi degré, vu de la terre. (1) La file du *Cygne*, située dans la constellation du même nom, appartient à l'hémisphère

Boréal ou Nord, et se trouve opposé à l'étoile (A) du Centaure, qui appartient à l'hémisphère Austral ou Sud.

Cette étoile, dis-je, opposée à la direction de notre course, s'est rapprochée de sa voisine de $\frac{1}{4}$ de degré, ou de 14' minutes de degré, angle égal au demi diamètre apparent de la Lune. Cet écartement de l'étoile (A) du Centaure de sa voisine de 32' minutes de degré, nous indique que les 79 billions 800 millions de lieues que nous avons parcouru depuis huit jours, à raison de 77,000 lieues par seconde ; que deux étoiles placées à cette distance l'une de l'autre seraient vu de l'étoile (A) du Centaure, qui est éloigné de la terre de 8 trillions 376 billions 800 millions de lieues, sous un angle de 32' minutes de degré ; c'est-à-dire qu'une petite règle de trois lignes de largeur, placée à 2 pieds de distance de l'œil, cacherait complètement cette énorme distance. Pareillement la même distance, vue de l'étoile de la file du *Cygne*, qui est placé à 15 trillions de lieues de la terre, ne paraîtrait quo sous un angle de 15' minutes de degré, ou $\frac{1}{4}$ de degré. Le Soleil est encore visible, mais seulement comme une très petite étoile. Le froid et les ténèbres de l'espace éthéré sont toujours les mêmes.

Continuons notre course.

Voilà un mois écoulé, depuis notre départ. Nous avons parcouru une espace de 312 billions 24 millions de lieues.

Les étoiles les plus rapprochées de nous paraissent s'être éloignées de leur plus proche voisin d'un degré et demi, ou de trois fois le diamètre apparent de la Lune, vu de la terre.

Celles qui sont opposées à notre course, paraissent, au contraire, se rapprocher les unes des autres en proportions inverses de leurs distances. Les étoiles de l'hémisphère vers lequel nous nous dirigeons, paraissent plus distinctes ; mais celles de l'hémisphère opposé sont moins lumineuses et plus rapprochées.

Une année s'est écoulée, depuis notre départ ; nous avons parcouru une espace de 2 trillions 948 billions 72 millions de lieues.

Des changements notables se sont opérés dans la configuration des constellations célestes. Celles de l'hémisphère Nord, ou Boréal, telles que celles de *Cassiopee* dont l'axe traverse celle du *Centaure*, et les autres constellations avoisinant celles-ci, telles que celles du *Cygne*, de *Pégase*, d'*Andromède*, de *Perse*, du *Cocher*, de la *Grande Ours*, du *Dragon*, de la *Petite Ours*, se sont modifiées dans leur configuration ; car elles se sont rapprochées et condensées. Au contraire, celles de l'hémisphère Sud, ou Austral, se sont écartées et modifiées en grandeur. De plus, un certain nombre d'étoiles nouvelles, pour nous, sont apparues dans le firmament. Notre Soleil est à peine visible ; il nous apparaît comme une très petite étoile perdue au milieu de la constellation de *Cassiopee*.

Maintenant, une espace de 100 ans s'est écoulée. Nous avons parcouru, pendant ce temps, 294 trillions 807 billions 200 millions de lieues. Nous avons dépassé la distance des huit étoiles les plus rapprochées de nous.

Le ciel nous offre des changements notables. L'hémisphère Boréal, que nous suivons, n'offre plus le même aspect ; les constellations nommées plus haut se sont tellement modifiées qu'elles sont à peine reconnaissables ; elles se sont condensées et déformées. Le Soleil n'est plus visible dans la constellation de *Cassiopee* ; il a disparu à nos regards ; il faudrait un télescope pour l'apercevoir,

(1) Le degré est la 360^e partie de la circonférence du cercle ; il se divise en 60 parties, qu'on appelle minute ; et la minute en 60 parties, qu'on appelle seconde. — 30' — 45' — 30'' signifie 30 degrés 45' minutes et 30'' secondes.

en conséquence de l'énorme distance que nous avons parcouru.

L'hémisphère Austral, vers lequel nous nous dirigeons, s'est aussi modifié en proportion inverse de celle du Nord. Les étoiles formant les constellations qui entourent celles du Centaure, telles que la *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire*, les *Poissons*, le *Phénix*, la *Colombe*, le *Navire*, etc., se sont écartées les unes des autres de telle manière, que leur configuration n'est plus la même. Plusieurs milliers d'étoiles nouvelles nous apparaissent dans cette hémisphère. Dans l'hémisphère opposé, au contraire, un grand nombre d'étoiles disparaissent à nos regards étonnés.

Mille ans se sont écoulés. Nous avons parcouru une espace de plus de 294 quadrillions de lieues. L'aspect du ciel est complètement changé; les constellations ne sont plus les mêmes; elles sont tellement modifiées qu'elles ne sont plus reconnaissables. Dans le trajet que nous venons de parcourir, nous avons rencontré un grand nombre de soleils plus considérables que le nôtre, dont quelques-uns offrent des couleurs très variées, les uns sont rouge vermillon, les autres de couleur orange ou jaune, vert, bleu foncé ou bleu pâle, etc. De plus, chacun de ces soleils est pourvu d'un système planétaire, se composant de plusieurs centaines de planètes.

Nous sommes arrivés à dix mille ans, depuis notre départ.

(A suivre.)



[Pour le Foyer Domestique.]

CHIMIE.

SON APPLICATION ET SES PROGRÈS.



Il est un fait bien intéressant à constater: c'est l'attention toute spéciale que l'on donne aujourd'hui à l'étude de la chimie. Cette étude, en effet, mérite de primer tout autre travail scientifique, et si on considère les découvertes qui ont été faites par le canal de cette mère des sciences naturelles, surtout depuis les trente dernières années, nous verrons qu'elle entre pour une grande part dans presque toutes les branches des sciences appliquées.

Une connaissance parfaite de la chimie est donc aujourd'hui de nécessité absolue pour ceux qui s'occupent de génie civil ou militaire, ou des arts et métiers.

L'artisan, ou l'industriel, ne peut faire la lutte à conditions égales, sans avoir fait une étude plus ou moins sérieuse de cette partie de la chimie qui se rapporte au métier ou à la branche d'industrie qu'il exploite.

Puis, cette connaissance permet de contribuer aux découvertes qui se font par le ministère spécial de cette science, et outre le profit intrinsèque que cela peut apporter, on a l'honneur et le plaisir d'avoir fourni sa quote-part au progrès. En somme, c'est la science la plus importante et la plus nécessaire aujourd'hui.

L'espace qu'on met à ma disposition dans le *Foyer Domestique*, pour le but que je me propose, va me permettre d'offrir, chaque mois, quelques notions fondamentales qui, j'ose l'espérer, pourront être agréables et même profitables à ceux que cela peut concerner.

Dans l'exploitation de nos mines, par exemple, la connaissance de la chimie est absolument nécessaire. Son application à la métallurgie est aujourd'hui portée à tel point que la réussite dépend presque exclusivement de la connaissance qu'on possède pour bien choisir les matériaux qui doivent entrer dans la confection des fournaux, du combustible, et surtout dans les proportions et qualités des ingrédients qui doivent faciliter la fusion des matières à employer.

Cette connaissance n'est pas moins urgente pour la préparation des matières à explosion (ou *explosives*, selon l'expression anglaise), et pour leur application pratique dans l'extraction du minerai du sol. Plus tard, nous donnerons les meilleurs procédés et manipulations, que nous tâcherons de mettre à la portée de tous.

Ajoutons seulement, pour aujourd'hui, que le *Fondeur* a besoin de ces connaissances pour pouvoir se rendre compte de l'action qui s'opère dans la coupelle pendant la fusion. Alors il est en état de savoir quels sont les gazes qui se produisent, et il peut, avec profit, neutraliser les uns et se servir des autres, pour aider l'alimentation des fourneaux, et empêcher l'action combinée ou séparée de ces gazes, de faire prendre au minerai en fusion une autre forme ou caractère que celui qu'il a en vue.

Le *Mécanicien* doit aussi posséder cette même connaissance, pour la préparation du fer qui doit entrer sous toutes formes dans la confection des machines; la trempe et la forme des outils; la qualité des métaux à employer; ainsi que l'effet du froid et de la chaleur.

Le *Forgeron* a également besoin des mêmes connaissances pour toutes les phases de son travail. Il doit connaître la nature du fer, dans son état de chaleur prêt à être battu, afin de faire disparaître comme il convient la scorie qui se trouve souvent entre les pièces qui sont soumises à l'action du marteau. Il devra aussi connaître pourquoi il existe une si grande différence entre la nature du fer et celle de l'acier, et aussi pouvoir comprendre pourquoi le fer et l'acier diffèrent dans leurs diverses applications, et les changements qui s'y opèrent dans le feu et sous le marteau; enfin la manière d'augmenter ou de diminuer leurs qualités, les rendre plus forts ou plus faibles, inflexibles ou élastiques.

Le *Meublier*, aussi, ne peut se dispenser des mêmes connaissances chimiques, dans la confection et l'application des peintures, teintures et vernis.

Le *Manufacturier* en bois, doit aussi savoir la partie de la chimie qui se rapporte à son occupation, afin de connaître les raisons pour lesquelles le bois devra être abattu et mis en pièce pendant certaines saisons de l'année; l'action de la sève dans le bois debout, ou en pièce; l'action de l'atmosphère, du froid et de la chaleur; l'action de la vapeur dans l'opération de bruir le bois, avant de le faire sécher ou de le courber.

Tels seront les sujets qui devront occuper l'attention, dans nos prochains Entretiens.

THOS. MCCABE,

Physicien.

Beaux-Arts.

(Pour le Foyer Domestique.)

ETUDES

SUR LES

BEAUX-ARTS.

INTRODUCTION.



L n'est peut-être pas une époque plus féconde que la nôtre, en enseignements, pour étudier avec fruits les diverses branches des beaux-arts ; leurs prodigieux développements, depuis près d'un siècle,—les grands artistes qui ont si puissamment contribué à leur perfection,—l'encouragement qu'ils reçurent de l'élite de la société,—enfin les remarquables écrivains qui acceptèrent la noble

tâche de faire connaître les chefs-d'œuvre des grands maîtres—tout à contribué à fournir une ère nouvelle dans laquelle chacun se plait à rechercher avec avidité l'instruction qui lui est nécessaire pour savoir les apprécier.

“ Selon les temps et les circonstances,—écrit Théophile Gauthier,—l'art se développe, grandit, s'élève, s'abaisse ou se déplace ; la somme de génie est toujours la même, sauf à trois ou quatre époques climatiques, comme les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV ; mais elle se distribue différemment. Telle contrée, où s'épanouissait une abondante floraison de chefs-d'œuvre, comme les fleurs naturelles du sol, s'appauvrit, se stérilise et ne voit plus pousser que quelques mauvaises herbes entre les pierres des ces terrains amaigris ; telle autre, jusque-là inféconde, se trouve couverte tout à coup des plantes superbement vivaces dont les graines ont été apportées par les oiseaux du ciel.

“ Un beau jour, on ne sait pas pourquoi, les ateliers d'une ville, autrefois célèbre par ses maîtres, se dépeuplent, puis se ferment. Sans raison apparente, la pourpre de la vie abandonne ses veines généreuses et de pâles peintures, de faibles conceptions, d'où l'inspiration est absente, constatent seules qu'un petit nombre d'adeptes conservent des traditions tombées en désuétude : comme en certains pays jadis florissants, il se fait des *despoblados* dans le royaume de l'art.

“ Est-ce à dire pour cela que Dieu mesura le génie à l'humanité d'une main plus parcimonieuse ? —Non.— Seulement il dispense ses faveurs à d'autres moins bien traités auparavant.— Pendant trois siècles l'Italie, assise sur son trône d'or, a gardé le sceptre de la peinture, de la sculpture et de l'architecture. Les dômes s'arrondissaient dans le ciel bleu ; la fresque splendide recouvrait ses édifices comme un vêtement royal ; ses marbres étincelants et purs se dressaient rivaux des marbres antiques nouvellement sortis de terre.— Rome, Florence, Venise, formaient une radieuse trinité. Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Corrège, Titien, Paul Véronèse, pour ne nommer

que les plus illustres, éblouissaient le monde de leur rayonnement.

“ Aujourd'hui l'Italie, épuisée de merveilles, se repose. Son atelier, si actif jadis, n'est plus qu'un musée ; de ses magnifiques écoles florentine, romaine, vénitienne, il ne reste que des chefs-d'œuvre : elles n'ont plus d'élèves.—Après la Grèce, elle a donné au monde le type le plus élevé du beau.

“ La France, au contraire, a grandi.—Sans doute, dans son passé, elle compte Poussin, Eustache Lesueur, Lebrun, Watteau, et, plus tard, quelques peintres aimables ; mais ce n'est guère que depuis trois-quarts de siècle, et surtout en ces dernières années, qu'elle est devenue une école où tout le monde peut apprendre.—On va maintenant à Paris comme autrefois on allait à Rome : c'est, personne ne le conteste, la métropole de l'art. En aucune ville on ne trouverait un tel nombre d'artistes remarquables ; tous les genres y sont cultivés avec succès et supériorité. A l'esprit qui l'a toujours caractérisée, la France a su joindre la couleur qui lui manquait ; sans perdre son originalité, elle s'est appropriée les procédés des écoles de Venise et d'autres ; par l'étude de Phidias et de Raphaël, elle a conquis le style, cette qualité si rare, dont la civilisation semble avoir perdu le secret.—Nul crayon aujourd'hui ne dessine mieux que le sien, nulle brosse ne peint mieux que sa brosse. Bien qu'au lieu de Rome, de Florence, de Venise, de Milan, de Pérouse, de Naples, de Gènes, la France n'ait que Paris, elle possède dans son art tous les climats et tous les tempéraments, réunissant tous les contrastes, conciliant les originalités les plus diverses.—Ce n'est pas à nous, un de ses humbles fils de la vanter ; mais tout homme peut s'enorgueillir d'une telle mère.”

Ces quelques lignes du savant écrivain indiquent suffisamment le plan que j'ai adopté et le but que je désire atteindre. Une étude sur les *Beaux-Arts* est une tâche bien aride ; mais cette tâche est si remplie d'intérêt que je n'hésite pas à l'entreprendre et à en tirer les meilleurs préceptes pour l'instruction de la jeunesse de notre beau pays.—De plus, ma pensée est de faire ressortir avec force l'utilité des beaux-arts en Canada, dans ce pays dont les progrès si rapides—grâce à la foi et au patriotisme de son peuple—permettent de supposer que des artistes remarquables (et il en existe déjà) se grouperont bientôt autour de leurs professeurs émérites. En traitant un sujet si considérable, je dirai même inépuisable, je veux en faire un *Cours familier* dans lequel chacun pourra y trouver une étude intéressante et utile à la fois ; je me donnerai cette règle de conduite si nécessaire aux étudiants, c'est-à-dire de donner méthodiquement les divers sujets que j'aurai à exposer et d'obliger ainsi le lecteur à travailler au progrès des beaux-arts, à les propager pour le plus grand bien de tous et à les glorifier à la face du pays.

L'étude des beaux-arts ne s'appuie pas seulement sur le sentiment du beau, sur les sensations que nous éprouvons devant un *chef-d'œuvre*, elle exige aussi des connaissances étendues sur les moyens à employer pour atteindre cette perfection dont nous sommes parfois jaloux ; cette jalousie ne doit être qu'une louable ambition de parvenir au rang du grand maître, et quiconque se dit :

Languissant, faible, et courbé sous les maux,
J'ai consumé mes jours dans les travaux.
Que fut le prix de tant de soins ? l'envie,
Son souffle impur empoisonna ma vie.

Celui-là est bien à plaindre, car s'il eut banni de son cœur l'envie qui est sœur de la jalousie, celui-là, dis-je, serait sans doute parvenu au faite de ses désirs.

Or, cette étude exige un labeur long et pénible auquel l'étudiant doit se soumettre sous peine de regretter plus tard la perte d'un temps bien précieux qu'il aurait pu mieux employer et qu'on ne peut retrouver.

Pratiquer les beaux-arts demande des aptitudes particulières : ainsi tel qui se croit désigné pour la peinture aurait beaucoup mieux réussi dans la sculpture ; celui-là s'imagine une vocation très marquée pour la gravure, tandis qu'il se fut distingué pour l'architecture. En un mot, un jeune homme a besoin d'être guidé dans ses inspirations ; et, qui mieux que son professeur peut lui indiquer la bonne voie ? Ce n'est cependant pas toujours le maître qui dirige l'élève, surtout lorsque celui-ci a le sot orgueil de se croire déjà maître dans l'art.

Après l'aridité des études vient l'impérieux besoin d'exploiter son art ; c'est, à vrai dire, le moment le plus difficile à passer. Rempli d'illusions, d'espérances et souvent même de succès, l'étudiant se lance à travers des chemins qui ne sont pas toujours les meilleurs. Soit par inexpérience, soit le plus souvent par désœuvrement, il se donne à des amis (mot dont on abuse beaucoup trop aujourd'hui) qui flattent son amour-propre, exaltent ses talents et lui font prendre une voie diamétralement opposée à celle du bien, à celle de ses intérêts. Arrivé là, sans fortune, sans appui, ce jeune homme tombe tout-à-coup dans une sorte de marasme dont la misère seule le tire comme pour lui faire mieux considérer l'abîme vers lequel l'entraînent ses amis.

Ah ! combien en ai-je vu de ces jeunes gens remplis d'avenir, d'espérance, qui exhalaient leur haine contre le professeur ou qui se lançaient en invectives contre ces soi-disant amis qui étaient la cause première de ses déboires.

Heureusement qu'il se trouve sur cette terre des âmes charitables, empressées à faire le bien ; ce sont généralement des personnes modestes, pieuses, qui cherchent maintes occasions d'exercer leur charité et qui, par une faveur spéciale de la Providence, réussissent toujours à sauver une existence en péril. Si l'étudiant a le bonheur d'être recommandé à cette nature compatissante, et qui, de plus, affectionne ou se livre à un art, soyez persuadé que l'étudiant, s'il a le cœur reconnaissant, trouvera en elle un véritable protecteur, celui-ci ne se bornera pas seulement à le secourir de sa bourse, il fera si bel et bien que notre jeune homme reprendra courage, se remettra au travail et se verra à la tête de ses affaires beaucoup plus tôt qu'il ne s'y attendait. Cette personne inconnue, le plus souvent, est ce qu'on appelle le *protecteur des arts*.

Si j'ai initié le lecteur aux péripéties de la vie d'étudiant, c'est simplement pour lui dire que l'on pouvait étudier les beaux-arts à titre d'agrément, de passe-temps, ou pour en faire sa profession.— L'homme du monde qui, jeune enfant, a étudié un art pour briller plus tard dans les salons, peut acquérir un talent d'artiste ;—l'étudiant proprement dit, ou l'enfant de parents peu aisés, étudie un art pour en faire sa profession ; pour ce dernier, il est à désirer que ces deux vers de Boileau soient connus d'une personne charitable :

Il soupirait le soir si sa main fortunée
N'avait de ses bienfaits signalé la journée.

L'adversité oblige bon nombre de personnes distinguées et instruites de mettre à profit un art qu'elles avaient cultivé jadis à titre d'agrément ; c'est assurément la manière la plus noble de pourvoir à son existence.

On doit donc admirer l'énergie, la patience des artistes dont les œuvres sont en renom, car tous, à peu d'exception près, ont passé par les plus rudes épreuves. Si donc les beaux-arts aujourd'hui ont atteint un degré de perfection telle qu'il semble que leur apogée soit complètement atteint, combien l'on doit être reconnaissant envers ceux qui s'y livrent avec une si grande ardeur et dont les œuvres sont impérissables. Et notez que l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne et la France possèdent ces grands artistes, dont la vie a été si mouvementée, dont l'existence a été si précaire. Gloire à eux pour avoir su vaincre tant de difficultés au moral comme au physique ! Gloire à ces génies qui offrent à la nouvelle génération des œuvres si remarquables !

Chacun de ces pays montre un caractère, des mœurs différents ; ainsi l'Angleterre, c'est l'*individualité* ; la Belgique, le *savoir-faire* ; l'Allemagne, l'*idée*, et la France l'*éclectisme*.— Expliquons ces quatre mots, car on les retrouvera souvent dans le cours de mon travail.

1o. L'*individualité* est tout simplement ce qui constitue l'individu ;

2o. Le *savoir-faire* peut s'entendre par de l'habileté, de l'industrie à faire réussir une chose que l'on entreprend ;

3o. L'*idée* est une expression complexe que nous traduirons par les mots invention, pensée ;

4o. Enfin l'*éclectisme* est le choix éclairé que l'on fait dans des idées déjà connues pour en former un corps de science.

En effet, ces quatre expressions correspondent aux observations ethnographiques que l'on voudrait faire sur le peuple de chacun des quatre pays ci-dessus mentionnés.

Comme mon plan est de diviser ce travail en quatre parties complètes : la *Peinture*, la *Sculpture*, la *Gravure*, et l'*Architecture*,—j'ai voulu indiquer de suite la forme que j'ai adoptée pour initier le lecteur au progrès de chaque art, et pour ce, je devais lui faire connaître tout d'abord les deux contrées qui présentent une école, la France et la Belgique,—reléguant l'Angleterre et l'Allemagne pour la peinture et l'architecture—non pas d'une manière absolue, mais comme ne présentant pas un ordre d'idées ou de choses aussi éminemment propres à former une école que les deux premières nations.

Si je me bornais à ne faire que l'historique des beaux-arts, je craindrais beaucoup de produire un travail long et fastidieux. L'intérêt qui est attaché à cette étude est certainement rempli d'attraits pour l'artiste ; mais les personnes peu versées dans la description des diverses branches des beaux-arts y trouveraient sans aucun doute une grande monotonie. On ne peut se permettre aucune fiction dans la narration, ni un style fantaisiste pour complaire aux désirs des lecteurs ; il faut être vrai dans les faits, consciencieux dans les définitions, et, partant, il est absolument nécessaire de recourir aux sources les plus authentiques pour donner quelque valeur au récit.

Des lors, j'ai cru devoir donner à mon travail un intérêt tout spécial en le rédigeant de manière à le rendre en quelque sorte un *guide* pour la jeunesse studieuse. Les ouvrages qui traitent des beaux-

arts sont généralement d'un prix élevé ; de plus, ils ne sont pas toujours à la portée des jeunes intelligences qui ne se sont pas encore exercées dans la pratique de tel ou tel art. Je m'attacherai donc à réunir l'utile à l'agréable, à faire mes démonstrations dans un langage concis et instructif à la fois, et enfin à placer quelques anecdotes qui auront pour effet de reposer un peu l'esprit de mes lecteurs.

Que mes aimables lectrices ne s'effrayent pas de ma profession de foi : je saurai leur fournir plusieurs exemples admirables du talent de quelques femmes-artistes—ou artistes-femmes—qui démontreront que des hommes de génie ont souvent dû leur haute position à la précieuse protection du sexe faible. Plus d'un artiste (presque tous même) doivent leur fortune à l'appui moral qu'ils ont trouvé chez leur tendre compagne.

Si je m'occupe des beaux-arts, il me sera bien permis de parler des artistes, des maîtres qui ont titre de professeur et de considérer avec attention le rôle important qu'ils sont appelés à jouer sur cette scène—si rempli d'excitations, d'amertume, de déboires, voire même de folies,—que l'on nomme communément le monde. L'existence de l'artiste n'est point celle du vulgaire commerçant ou de l'indolent bureaucrate (c'est ainsi qu'on s'exprime l'artiste), mais bien une existence extatique qui le tient presque toujours au niveau du beau, du vrai, parce que seul le beau et le vrai s'identifient avec sa personne comme sa personne se complait avec eux. Et ici, je ne parle que de l'artiste honorable dans sa vie privée comme dans la vie publique, de l'artiste qui aime Dieu et les prodiges de la nature.

Enfin, le champ est bien vaste pour l'écrivain qui veut faire de l'érudition, qui cherche les moyens d'inculquer dans l'esprit de la jeunesse tout ce qui peut animer ses goûts, promouvoir ses dispositions et encourager ses bons penchants.

Si je réussis dans ma tâche, ce sera bien plus par la conviction que j'ai du bien que je puis faire que par le désir que j'éprouve de reprendre la plume. Placé au milieu d'un grand nombre d'écrivains remarquables, il me semble difficile de prétendre à leur renommée déjà acquise. Je tâcherai de les imiter, et de mériter ainsi l'indulgence du public.

GUST. SMITH.

(à suivre.)

P. S.—Les arts d'agrément (musique et danse) seront aussi différents sujets sur lesquels je donnerai quelques études sérieuses.—La musique, particulièrement, fera l'objet d'un travail spécial sur lequel je m'étendrai longuement. L'histoire de la musique est fort considérable, son origine, ses progrès, les différentes écoles qui ont servi à son enseignement—tels sont les textes qui me fourniront des matières considérables à traiter. L'Italie, la France et l'Allemagne, autant d'écoles à inscrire sur le grand livre du passé, me donneront un immense terrain à exploiter.—Les innovations qui se sont produites dans les arts d'agrément, le nom des auteurs qui y ont consacré la plus grande partie de leur existence, les écueils, les luttes qu'ils ont rencontrées et subies les plus grands génies,—dans le chemin du progrès,—me permettront de communiquer au lecteur des matériaux d'un puissant intérêt.

Quant à la danse, je n'en ferai que l'historique, et ce ne sera peut-être pas la partie la moins originale à exposer. De tout temps on a dansé, et tant que le monde existera on dansera. La musique et la danse sont de tous les pays ; tous les peuples manifestent à leur manière leurs joies, et même leurs chagrins par la danse mêlée à la musique ; peut-être serai-je obligé de vous emmener bien loin, bien loin, pour vous faire assister au service funèbre de certains tributs sauvages qui mêlent à leurs cris rauques le bruit de divers sons non moins bizarres. Un peu de géographie fera diversion à l'art et même à la science que je vous décrirai. La civilisation n'a pas encore pénétré par tout l'univers ; il existe encore quelques coins de terre où l'écrivain peut s'ébattre à l'aise et y puiser des renseignements peu connus mais cependant instructifs.

Vous le voyez, chers lecteurs, la mine est riche, inépuisable ; les ouvriers, pour l'exploiter, ne manquent pas. J'augmenterai donc encore leur nombre en me joignant aux travaux qu'ils nous ont laissés incomplets, sans cependant que je puisse prétendre d'en combler les lacunes ; elles sont trop nombreuses et surtout trop remplies d'écueils pour que j'ose espérer un moment les combler avec succès. Je ne ferai que continuer l'ouvrage déjà commencé, inachevé peut-être, et que d'autres continueront avec plus de chance que votre humble narrateur.

G. S.

LA VÉRITABLE HABILITÉ.

Le capable sait et l'habile exécute.
VOLTAIRE.

Savoir, c'est beaucoup ; celui qui sait est le maître d'un vaste dépôt où sont rangées des connaissances très variées, recueillies de toutes parts, et où il va chercher, selon le besoin, ce qui peut lui être utile.

Mais le savoir n'est pas tout. Quel dommage quand ces richesses, laborieusement accumulées, sont à peu près perdues, parce que celui qui les possède manque d'habileté, c'est-à-dire, suivant la pensée de Voltaire, du talent de mettre son œuvre ce qu'il a appris, ce qu'il sait !

Être capable, selon l'étymologie du mot, et dans le sens le plus strict, c'est contenir beaucoup. Or, la n'est pas le vrai mérite ; il est dans l'effort habile, dans le génie souple, qui sait appliquer à propos tout ce contenu, toute cette science, et la faire tourner au profit commun.

L'homme laborieux et en voie de s'instruire se trompe quand il envisage la science comme un but ; elle n'est qu'un moyen.

H. COMBE. (1)

L'auteur qui ne s'enivré pas de son encre et sait en enivrer le public est un personnage plus exceptionnel que le maître de maison qui toit de l'eau en prodiguant le vin à ses convives.

(1) *Education Intellectuelle*—1873.

Archeologie.

LE RUINES

DE

L'ABBAYE DE JUMIÈGES.

(FRANCE.)



ES rives de la Seine, de Rouen au Havre, n'étaient pas, dès les premiers temps de notre histoire, comme elles sont aujourd'hui, couvertes de ces châteaux pittoresques et de ces délicieuses résidences qui font chaque jour l'admiration des touristes et des étrangers. Des ombrages immenses et des forêts séculaires les couvraient dans toute leur étendue, troublées seulement par les cris des bêtes fauves, le chant guerrier des soldats francs, ou les accents non moins sauvages des paysans gallo-romains. Ce ne fut que vers le huitième siècle, environ, que ces solitudes virent arriver, dans leur sein, des habitants d'un autre ordre, et s'élever, dans leurs profondeurs, d'humbles retraites, qui n'avaient rien du caractère de celles de leurs hôtes primitifs. C'étaient des habitans paisibles, ôlés çà et là dans les bois par quelques religieux épris de la solitude, du silence et des douceurs de la vie contemplative. Mais peu à peu la beauté du site et la richesse du sol les y attirèrent en plus grand nombre, et aux modestes ermitages succédèrent les splendides abbayes, construites avec tout le luxe du style gothique, et dont les ruines excitent encore aujourd'hui l'étonnement des voyageurs, par la vue de ce qui nous reste de leur magnificence architecturale. La première fut celle de saint Wandrille, bâtie sur les bords du fleuve, non loin de Rouen et à quelques pas de Caudebec; la seconde fut l'abbaye de Jumièges, fondée un peu plus haut, dans la presqu'île du même nom.

L'abbaye de Jumièges, ainsi que presque tous les monuments, et surtout les monuments religieux du moyen âge, a vu son histoire s'enrichir d'une foule d'anecdotes légendaires, conservées par la tradition et destinées à jeter un nouveau prestige sur son origine. J'en rapporterai la principale, empruntée aux historiens des monastères de l'époque, et qui donne une idée de la barbarie de nos pères, non moins, il me semble, que de leur piété.

Suivant la chronique, ce fut saint Philibert qui posa la première pierre de l'abbaye, et le roi Dagobert s'empressa de lui faire don, à lui et à ses compagnons de solitude, d'une vaste plaine inculte et marécageuse au milieu de laquelle ils s'étaient établis. Les choses en étaient là, et la fondation se développait rapidement, lorsqu'un incident étrange vint imprimer un essor nouveau et plus rapide encore à ses accroissements. Un jour, les religieux virent arriver au courant du fleuve et s'arrêter à la hauteur de l'abbaye une petite nacelle, abandonnée aux caprices des vents et des

ondes, et portant vers la mer, à la grâce de Dieu, deux jeunes gens captifs et dont les membres étaient mutilés. Les religieux qui les virent coururent aussitôt prévenir leur abbé, saint Philibert, lequel donna ordre de recueillir et d'amener au couvent les deux infortunés navigateurs. Ils n'étaient autres que des fils de sang royal, les propres fils du roi Clovis II, successeur de Dagobert; et voici le motif, plus ou moins vrai, qui les avait jetés en cette aventure.

Il paraît, car je l'ignorais, et je ne sais trop où le chroniqueur est allé puiser cette nouvelle, que le roi Clovis II eut un jour la pensée de quitter, pendant quelques années, sa Gaule encore sauvage, pour aller faire un pèlerinage en Terre-Sainte. Il avait auprès de lui sur le trône une jeune et belle femme, du nom de Bathilde, qu'il avait achetée à quelques pirates danois, et dont il avait fait son épouse. Ce fut à elle qu'avant son départ il remit le soin du gouvernement. A peine avait-il mis le pied hors de ses États, que ses deux fils, suivant la vertueuse coutume des chefs francs, leurs ancêtres, s'empressèrent de s'entourer de tous les mécontents du soi-disant royaume, et de conspirer tous ensemble pour enlever à leur père le pouvoir royal. Le roi, prévenu, revint en toute hâte, et trouva les rebelles entourés d'une nombreuse armée, destinée à faire triompher leur complot. Il s'ensuivit, dit l'historien, une grande bataille, dans laquelle les deux princes furent complètement défaits, et tombèrent au pouvoir de Clovis. C'était à lui que revenait le droit de prononcer sur le sort des coupables. Rien n'était plus simple et plus facile pour ce qui était des leudes infidèles; mais le sang paternel se révolta à la vue des deux princes, et le roi ne se sentit pas le courage d'imiter la ferocité de ce fou que l'histoire nous a conservé sous le nom de Brutus. Clovis remit donc ce soin à la reine Bathilde, très-renommée pour sa lumière et sa grande piété. Alors, dit le chroniqueur, "la royne Bathilde, inspirée de l'esprit de Dieu, qui ne pouvoit laisser un tel excès impuni, aimant mieux que ses enfants fussent chastiez en leurs corps que d'être réservés aux supplices éternels, par une sévérité pitoyable, et, pour satisfaire à la justice divine, les déclara inhabiles à succéder à la couronne."

Ce fut un acte de clémence à la manière du temps, et qui porta à croire que la reine Bathilde n'était pas la mère des deux coupables, car elle les fit tout simplement mutiler aux bras et aux jambes, sous prétexte que la force qui les avait aidés à s'élever contre leur père *consiste aux nerfs*; et, après cette torture accomplie, elle les fit jeter dans une nacelle, ainsi qu'il a été dit, et les laissa dévaler, sans gouvernail ni avirons, tout le long du fleuve, à la grâce et miséricorde de Dieu.

Ainsi recueillis par le monastère, saint Philibert, par ses prières, leur fit recouvrer la santé, et les forma, sous la direction de ses moines, à la discipline monastique et à la vie spirituelle. Le bruit de cet évènement miraculeux se répandit bientôt, et ne tarda pas à arriver aux oreilles du roi Clovis et de la reine Bathilde. Ceux-ci se rendirent en toute hâte à l'abbaye, et rendirent mille grâces à Dieu, en réjouissance de la vocation de leurs enfants et de leur entrée dans un monastère déjà consacré par la munificence de leur aïeul Dagobert. Après quoi, ils s'en retournèrent, et les deux jeunes princes, de plus en plus épris de leur vie nouvelle, passèrent à Jumièges le reste de leurs jours, et, à leur mort, furent inhumés dans l'église de

Saint-Pierre, l'une des trois églises, bâties à différentes époques, et dont on retrouve encore les restes dans les ruines de l'abbaye.

L'église de Saint-Pierre fut la première, et c'est elle dont on va encore admirer les magnifiques arceaux et les étonnantes proportions architecturales, dont le temps, on les altérant, n'a pu détruire la beauté. Ce sont de magnifiques murailles sans voûtes, que rien ne soutient dans leur partie supérieure, et qui, se découpant sur l'azur du ciel et les lointains de l'horizon, apparaissent comme suspendues et soutenues dans les airs par une main invisible. Et pourtant le vent de la mer vient à chaque instant les assaillir de ses rafales, et les pluies et les brouillards humides de l'Océan les enveloppent et travaillent depuis dix siècles à dissoudre leurs assises, et à terminer l'œuvre de destruction commencée par les Normands. Ceux-ci, en effet, n'avaient pu passer à Jumièges, au neuvième siècle, sans y laisser la trace habituelle de leur passage sur les rivages de la France, et ils avaient si bien ravagé, pillé et effondré la vieille basilique, que le duc de Normandie, Guillaume Longue Epée, fils de Guillaume le Conquérant, dut aviser à la faire reconstruire presque entièrement. La nouvelle église s'éleva sur les ruines de la première, deux cents ans plus tard, et on y transporta la vieille tombe connue sous le nom de *tombeau des énarvés*, laquelle contenait les restes mortels des fils infortunés de Clovis. D'autres barbares, plus sauvages encore que les Normands, et non moins profanateurs et sanguinaires, devaient longtemps après, en 1793, consommer la ruine de ce monument funéraire, respecté n'êto par les féroces guerriers de Rollon. Les anglais, sous la Restauration, vinrent en acheter à prix d'or les derniers débris, et il ne nous reste guère aujourd'hui de ce mausolée que la description que nous en ont laissée les chroniqueurs, et qui me semble digne d'être rappelée ici, comme tout ce qui peut donner une idée de l'art en France aux époques qui ne sont plus.

PAUL NIBELLE.

Entreprendre mille travaux, subir mille fatigues, braver mille périls pour acquérir la richesse et ne pas la consacrer à de généreux sacrifices et à d'honorables magnificences, à des œuvres de charité et au progrès des sciences et des arts, c'est affronter les vagues et les gouffres de l'océan pour y pêcher des coquilles dont on ne sait pas extraire les perles.

—Une sagesse ordinaire suffit pour donner un bon avis, mais il faut une sagesse rare pour en profiter.

—Les livres faits sans esprits ne sont que du vin fait sans raisin.

—Le repentir est dans la vie ce que le soleil d'automne est dans l'année, et il est rare qu'il ait le temps de rien mûrir.

—La faiblesse de caractère émousse toutes les vertus et en fait des armes inutiles.

—Les fous traitent la sagesse de folie.

—Vaincre n'est pas convaincre.

Comte de NUGENT.

Agriculture.

[Pour le Foyer Domestique.]

COUP-D'ŒIL

sur

L'AGRICULTURE.

Les biens que donne la terre sont les seules richesses inépuisables.

SULLY.

PERFECTIONNEMENTS ET INSTRUCTION.



'AGRICULTURE doit être la principale base de la prospérité canadienne; quelque autre plan qu'on projette ou qu'on exécute, il n'assurera pas à ce pays un état plus prospère, et comme l'a si bien dit l'immortel ministre de Henri IV, *les biens que donnera la terre sont les seules richesses inépuisables*

Quant à ce qui regarde le Canada, c'est un fait simple et clair que toute la philosophie et toute l'économie politique du monde ne pourront réfuter, vu notre position et les circonstances particulières où nous nous trouvons que, quelque soit le degré de prospérité auquel le pays puisse atteindre, il doit le tenir, en première instance, des productions de son sol. C'est de cette source que les moyens de vie et d'action doivent être tirés pour toutes les différentes classes de la population canadienne.

C'est cette conviction fondée sur des raisons satisfaisantes, comme nous en sommes persuadé, qui nous induit à plaider cette cause de l'agriculture dès l'apparition du *Foyer Domestique* et à soutenir, dans la vue de son perfectionnement, la nécessité de donner aux agriculteurs l'encouragement et l'instruction convenables.

Nous ne voulons pas dire que la population entière devrait s'adonner où se borner à l'agriculture: tout ce que nous désirons, c'est que l'agriculture obtienne une attention proportionnée à sa grande importance pour chaque-habitant de cette Province.

Nous concevons parfaitement que le commerce, l'industrie, les manufactures sont nécessaires à la prospérité des habitants du Canada; mais le succès du commerce, de l'industrie et des manufactures dépend de l'état florissant de l'agriculture.

Le commerce languira, l'industrie et les manufactures ne trouveront pas de consommateurs, si l'agriculture ne prospère pas et ne donne pas d'abondants produits. Tout pourra aller avec aise et harmonie, si nous commençons par où il faut commencer, et obtenons nos premières ressources du sol qu'un Créateur bienfaisant nous a départi pour être fécondé par notre travail et notre industrie. C'est une source certaine qui ne manque ja-

mais et n'a jamais manqué depuis la création de l'homme, et c'est d'après cette circonstance que l'agriculture doit être placée la première et passer avant toutes les autres occupations et professions, et doit être une source de prospérité, non seulement pour ce pays, mais pour tous les autres.

Quand l'enseignement de l'agriculture deviendra général et à la mode, ce sujet sera mieux compris et mieux apprécié. Il est certainement temps, aux trois-quarts du dix-neuvième siècle, que l'éducation agricole, déjà si bien commencée sur plusieurs points du pays, s'étendent davantage, afin de procurer au plus grand nombre les bienfaits de cette pressante et utile disposition administrative.

Tout pays doit créer ses propres moyens de subsistance, en produisant ce dont il a besoin, ou en réalisant les fonds nécessaires pour acheter ce qui lui manque.

Le Canada ne saurait être un pays manufacturier au-delà de ce qui peut y être fabriqué pour subvenir à quelques-uns des besoins de sa population, c'est donc sur les produits de son sol qu'il doit principalement compter, et pour longtemps encore.

Les autres moyens qu'il pourra se procurer, il faudra qu'il les achète par un équivalent, et d'où lui viendra cet équivalent, si ce n'est de son sol? Il est donc utile de bien comprendre notre véritable position, afin que nous cherchions notre prospérité là seulement où elle se peut trouver.

Améliorons notre agriculture, augmentons-en les produits autant que possible, quant à la quantité et à la valeur; encourageons la manufacture la plus simple et la plus utile de nos produits bruts pour nos propres besoins, exportons tous les produits qui peuvent être exportés avantageusement, et si tout cela n'assure pas la prospérité du Canada, rien autre ne l'assurera.

L'amélioration de nos communications par eau et l'extension de nos chemins de fer ont été vigoureusement poussées et ont même dépassées de beaucoup la valeur des améliorations faites à l'agriculture. Il faut aviser maintenant à tout ce qui se rattache à cette dernière branche de notre existence nationale. Un si beau pays, possédant le meilleur des sols, un climat favorable, les moyens de communications par eau les plus étendus qu'il y ait au monde peut-être, et mille autres avantages, ne peut manquer de devenir grand et florissant, quand ses habitants s'évertueront tout de bon pour le rendre tel, et adopteront les meilleurs moyens d'y réussir. Ne nous laissons pas éblouir par d'autres spéculations. La seule espérance du pays, nous le répétons, se trouve dans la prospérité de son agriculture, laquelle fera fleurir à son tour le commerce, l'industrie et les manufactures, en répandant la richesse dans tous les rangs.

Nous invitons instantanément les lecteurs de *Foyer Domestique* à méditer les sages conseils qui se trouvent énoncés dans l'important travail ci-dessous, sorti de la plume d'un homme pratique et plein d'amour pour son pays, dont nous commençons aujourd'hui la publication.

La lecture en famille de ce précieux *Mémoire* sur l'Agriculture ne pourra manquer d'avoir un heureux résultat dans la pratique, et de répandre une influence salutaire dans l'esprit de ceux qui le liront attentivement.

VINGT COURTES LEÇONS

SUR

L'AGRICULTURE.

INTRODUCTION.



ULTIVATEURS Canadiens, ce qui reste d'important encore aujourd'hui, c'est de rendre de plus en plus générale et pratique l'éducation si bien commencée de la jeunesse de nos campagnes dans la science si noble et si utile de l'agriculture.

Déjà un premier pas est heureusement fait sous bien des rapports; mais la tâche était si vaste qu'il ne faudrait pas croire qu'un quart de siècle, ou même une seule génération, suffirait pour arriver à la perfection dans un art aussi compliqué, et aussi variable même dans son ensemble, selon la nature des lieux et des climats. Tels produits et telle méthode réussissent très-bien dans un pays, qui feraient absolument défaut dans le nôtre. C'est ce qui fait de l'agriculture une science des plus étendues et des plus variées.

Mais le désir d'être court et pratique m'oblige de passer de suite à un ordre de chose, qui malheureusement n'est pas étranger à notre sujet.

Tout le monde convient et admet que pour rendre florissant et prospère l'agriculture en ce pays, il faut d'abord combattre et vaincre deux grands ennemis; le premier est encore la vieille routine qui, quoique languissante, n'est pas cependant morte, ou en d'autres termes, le manque de conduite et d'économie agricole qui fait que les produits ne rencontrent pas les dépenses; le second ennemi est le luxe dans le fini et l'ameublement des maisons, dans les voitures, et aussi dans l'habillement de la famille.

C'est une extravagance en laquelle les braves et dignes habitants de nos campagnes peuvent très-bien se passer de rivaliser avec les négociants de nos villes, lesquels sont trop intéressés à donner le précepte et l'exemple de pareils étalages. Il y a certainement dans une telle conduite un fait étrange produit par le sentiment d'un faux orgueil et d'une vanité que la Foi chrétienne, si propre à la vie et aux mœurs des bons peuples de la campagne, devrait non-seulement corriger, mais encore remplacer par les grandes vertus contraires de simplicité, de modestie et de sobriété.

Nous voyons dans l'histoire sacrée que "les mœurs des premiers temps respiraient cette liberté, cette noble simplicité, que le bon instinct de la nature et la religion inspiraient aux hommes, avant que la cupidité, le luxe et l'ambition eussent altéré et faussé leurs sentiments. Les patriarches, aussi riches et aussi indépendants que des rois, mènent une vie frugale et laborieuse; ils voyagent avec leurs nombreuses familles, ils conduisent eux-mêmes leurs troupeaux, servent et apprennent le ropas de leurs troupeaux; leurs filles partagent avec eux les travaux innocents de la vie pas-

torale ou champêtre. Rebecca vient d'assez loin puiser de l'eau qu'elle porte sur ses épaules. Rachel, et les filles de Jéthro, prince de Mariah, abreuvont les troupeaux de leurs pères; Sara pétrit elle-même le pain qu'Abraham donne à ses hôtes ou visiteurs."

Chez les anciens payens, le grand poète Homer se plaît à raconter et à peindre les princes vivant des fruits de leurs terres et de leurs troupeaux; les filles des rois occupées des travaux domestiques, etc., etc.

Dans l'ère chrétienne ne voyons-nous pas aussi nombre de princes et de rois, tant chez les chrétiens que chez les payens, se faire un devoir et un honneur, à certaines fêtes ou époques de l'année, de mettre la main à la charrue, afin de rendre cet hommage et cette justice à l'Agriculture, ce premier et le plus noble des arts.

Comment alors ne s'estimerait pas indépendant et heureux le cultivateur chrétien qui fait valoir avec intelligence et industrie le sol béni que la main de ses pères a su défricher, aggrandir et conserver, et que lui-même, après en avoir joui, espère avec une noble ambition pouvoir léguer à son tour à une longue et heureuse postérité.

N'est-ce pas surtout parmi les cultivateurs qu'il faut aller chercher ce citoyen juste et intègre, don de cet esprit conservateur même à l'excès sous quelque rapport, pourrait-on dire, celui de l'agriculture par exemple? Ce véritable pionnier de notre fertile pays sait encore conserver avec soin autour de sa demeure le charme de pieux et antiques souvenirs. Il montrera avec complaisance à ses fils et petits-fils, tantôt une fontaine intarissable, creusée par ses pères; tantôt il leur indiquera un magnifique arbre, à l'ombre fraîche, et quasi séculaire, planté par ses aïeux; quelque jour, en la belle saison, un vieillard vénérable conduira ses petits-enfants à une colline voisine, toute recouverte d'une ancienne et noble forêt d'érables, c'est ici la vieille sucrerie choisie et cultivée par ses ancêtres; une autre fois, il leur fera voir et examiner le coteau et l'endroit même où leurs dignes aïeux, venant de la mère patrie, la France, il y a deux cents ans, abattaient le premier arbre pour en construire leur première habitation ou chaumière, dont il ne reste de trace que le souvenir.

Avec quel bonheur ne retrouve-t-on pas, aujourd'hui, bon nombre de ces familles patriarcales au milieu de nos belles et florissantes campagnes des environs de Québec, de Trois-Rivières et de Montréal? Est-ce enfin une satisfaction moins belle et moins consolante que de constater que c'est avant tout de ces nobles familles de la campagne que sont sortis nos plus éminents citoyens: nos grands Evêques, nos illustres Magistrats, nos dévoués Missionnaires, comme aussi la plupart de ces dignes champions de nos Parlements, qui ont présidé et président encore aux destinées de notre paisible et heureux pays.

UN ANCIEN CULTIVATEUR.

(A continuer.)



La flatterie la plus dangereuse est l'exagération d'une louange méritée: elle peut réduire de bons esprits en garde contre d'autres éloges.

—Le monde offre un tableau où pas un des spectateurs ne voit la même chose que ses voisins.

Temperance.

MOTIFS

D'ARROBER PARTOUT

L'ETENDARD DE LA TEMPERANCE.



DANS l'intérêt de la sainte cause de la Tempérance, nous ne croyons mieux faire que de puiser nos observations dans l'intéressant ouvrage du vénérable Abbé MAILLOUX, cet infatigable Apôtre de la Tempérance, et qui a déjà rendu tant de services éminents au Canada, par sa salutaire croisade contre l'ivrognerie.

Cet ouvrage, écrit avec une puissance de raisonnements qui émut, sait éclairer de suite les esprits non préjugés contre les excellents conseils qui abondent dans chaque page de cet intéressant livre.

Pour ne pas altérer la force de cette utile et salutaire prédication, nous allons laisser la parole à l'auteur même.

—
AVANT-PROPOS.

Je n'ai point la prétention de vous dire des choses nouvelles,—dit l'auteur aux associés de la Tempérance,—je veux seulement vous rappeler celles que vous savez déjà. Les maux causés aux habitants de notre cher Canada, par l'usage déraisonnable des boissons enivrantes, sont trop affreux pour que vous les ayez mis en oubli. De même les heureux résultats de notre belle *Société de la Croix*, sont trop visibles et vous sont trop bien connus, pour ne pas croire que vous serez heureux d'en entendre parler, afin de les mieux apprécier.

Je ne puis cependant vous dissimuler que les démons de l'intempérance, mis en fuite par le grand courage que vous avez montré lors de l'établissement de votre admirable société, reviennent vous livrer de nouveaux combats. Ils savent très bien que l'intempérance est la cause d'une infinité de crimes, pour ne pas travailler à la faire renaître au milieu de vous.

Ce seront donc des armes que je vous offrirai pour résister à leurs attaques. Vous ne refuserez point de vous en servir, parce que vous voulez persévérer et laisser à vos enfants les salutaires habitudes que vous avez vous-mêmes contractées.....

Je ne prétends pas dire que ceux qui ne sont point de la société de la tempérance seront condamnés par le seul fait de n'en être pas, mais que la sainte tempérance de la Croix étant un moyen très efficace de détruire, dans notre pays, la funeste passion de l'ivrognerie, on est, je ne dis point criminel, mais répréhensible de ne pas s'y associer pour aider ceux qui en font partie, à opérer cette grande réforme parmi nous, selon le désir de nos Evêques. Tous ceux qui aiment véritablement leurs frères et leurs pays; tous ceux qui réfléchiront sur les maux affreux que nous a fait l'ivrognerie, et qui savent qu'on ne réussira jamais à la bannir de notre pays, sans le concours de tous les Canadiens, sauront apprécier ce que je viens de dire, et ce que je dirai par la suite.

C'est un devoir pour moi de déclarer, ici, quo je n'ai pas la prétention de vouloir imposer mes opinions à qui que ce soit. On est donc libre de les admettre ou de les rejeter..... D'ailleurs, les faits restent toujours ce qu'ils sont, quelque soit la conséquence qu'on en déduise.

I

NOUS NE POUVONS LAISSER TOMBER NOS BELLES
SOCIÉTÉS DE TEMPÉRANCE SANS MÉRITER
LES MALÉDICTIONS DES GÉNÉ-
RATIONS FUTURES.

Je prends aujourd'hui à témoin le ciel et la terre, que je vous ai proposé la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisissez donc la vie, afin que vous viviez, vous et votre postérité.

DEUT. Chap. XXX, v. 19.

Les hommes qui ont reçu la tempérance et la mission de l'établir dans leur pays, ne pourront jamais dire qu'ils ont manqué de moyens pour venir à bout de leur noble entreprise. Il est évident qu'avec la grâce de la sainte tempérance de la Croix, venait aussi du ciel une autre grâce extraordinaire, capable de vaincre toutes les oppositions. Il suffisait donc de coopérer à cette grâce, qui, comme tout ce qui vient de Dieu, avait tout ce qu'il fallait pour les éclairer sur les maux qui faisait croître l'intempérance, pour mener les volontés, toucher les cœurs et les ramener dans les voies de la morale chrétienne.

Ceux qui n'ont pas voulu seconder l'action de la grâce, ceux qui s'y sont opposés, ceux qui ont mieux aimé se mettre du parti de l'enfer pour favoriser l'ivrognerie, n'auront aucune excuse, ni en ce monde, ni en l'autre.

Ils seront traités comme Jonas, qui refuse d'aller à Ninive où une mission divine l'envoie; comme Judas, qui, appelé à l'apostolat, préfère se mettre du côté des ennemis de Jésus-Christ; comme le jeune homme que le Sauveur appelle à sa suite, et qui aime mieux rester chez lui et garder les jouissances que lui promettaient ses richesses.

Tous ces hommes, et il y en a eu dans toutes les classes et surtout dans la plus élevée, tous ces hommes n'ont pas voulu comprendre que Dieu avait besoin, ou plutôt voulait leur concours, pour la grande œuvre de régénération morale et sociale qu'il avait résolu d'accorder à notre patrie. Plusieurs de ces hommes ont déjà reçu leur châtement par un secret et redoutable jugement de CELUI dont on ne se moque jamais impunément.....

Que de morts subites!... Déjà un nombre effrayant de nos compatriotes ont laissé ce monde, avec un nom déshonoré et une mémoire qui *perira éternellement*. Et pourquoi? Parce qu'ils se sont obstinés à ne pas vouloir comprendre que la Croix devait être leur force et leur refuge *contre les traits redoutables de leur ennemie, L'INTEMPÉRANCE*, et que la société de tempérance devait les compter parmi ses membres. Un nombre d'autres, qui avaient embrassé la tempérance, reprennent l'usage de boire, et ceux-ci encore, qui se détachent de *l'arbre de vie*, mourront comme les autres, ou n'auront pas le bonheur de mourir assistés et protégés par la Croix qu'ils auront déshonorée par leur infidélité à la grâce de la tempérance.

Comment serons-nous traités par Celui qui nous a

fait l'honneur religieux de nous donner, pour étendard, l'arme dont il s'est servi pour vaincre l'enfer, si nous avons été assez lâches pour ne pas nous en servir contre notre ennemi capital, la passion de l'intempérance!

Au lieu de nous dire: "Cela est bien, bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de notre Seigneur," n'entendrions-nous pas sortir de sa bouche ces effrayantes paroles: serviteur méchant et paresseux, qu'as-tu fait du talent que je t'avais confié? Qu'as-tu fait de ma Croix qu'on t'avait donné? Qu'as-tu fait de ta sainte mission de détruire l'intempérance dans ta famille et dans ta patrie catholique? Toi, que j'appelais mon enfant, mon frère, tu as déshonoré, par tes excès d'intempérance, ma Croix, la croix qui t'avait racheté! Tu savais que, sur cette croix, j'avais été abreuvé de fiel et de vinaigre, et pour l'amour de ton divin frère, dont les entrailles furent brûlées d'une *soif dévorante*, tu n'as pas voulu te priver de ces funestes liqueurs qui déshonoraient ton pays, ta famille, ta religion, ton Dieu.....

Tu as oublié le jour à jamais béni où Dieu t'appela à venir t'enrôler sous l'étendard de la croix, comme une arme invincible contre la passion funeste qui avait fait périr et arracher de son royaume céleste un si grand nombre de tes frères condamnés à le maudire dans le séjour des ivrognes! Sa croix, sa divine croix, tu n'as pas voulu la recevoir chez vous, et tu voudrais qu'elle te reçut dans mon royaume céleste?.....

Au lieu d'inspirer à ta famille l'amour de la sainte tempérance de la croix, ne l'as-tu pas scandalisée en buvant devant elle, dans ta maison, en présence de ta croix, ces boissons funestes, dont, par ton abstinence, tu devais lui inspirer toute l'horreur possible? En as-tu agi autrement avec tes proches et tes amis? Au lieu de te faire l'apôtre de la tempérance, comme la croix te le disait si énergiquement, ne les as-tu pas détournés de l'embrasser ou même de la garder? Tu devais recevoir la récompense d'un apôtre dévoué à cette sainte œuvre, et tu as travaillé à la renverser!

Voyons le sort, même en cette vie, de ceux qui auront manqué à leur tempérance.

Entrons dans cette maison, où git sur son lit de douleur l'indigne père de famille qui a failli à la sainte mission de la croix.

Sa croix est là suspendue sans gloire à la cloison d'une maison déshonorée par la boisson qu'il a bue avec excès, sous ses regards, avec ses coupables amis d'intempérance. Elle s'est tue pendant qu'il était sur la terre, elle rendra témoignage contre lui au grand jour du jugement. Osera-t-il la prendre dans ses mains, dans ses mains souillées par le contact du verre qui contenait le liquide ennemi de la tempérance et de la croix? Aura-t-il le courage de la faire placer sur son lit et de la regarder? Ne lui semblera-t-il pas qu'elle porte écrit en caractère de feu chaque bouteille qu'il a vidée avec ses amis?

Qui viendra le voir, le consoler, l'encourager sur le bord de l'éternité? Seront-ce les amis de la tempérance, dont il s'est séparé pour s'associer à ses ennemis, et lui faire la guerre et par ses oxomplexes et par ses paroles? Seront-ce peut-être ses amis de la bouteille? Oh! ils auront bien autre chose à faire que d'aller méditer sur les derniers moments d'un homme mourant! Pendant son agonie, ils seront peut-être à boire dans un cabaret, ou à la même table où il a renié, avec eux, la sainte tempérance de la croix. Qui donc le consolera? Sa

femme ? ses enfants ? Oh ! pauvres êtres qu'il a scandalisés, auront ils autre chose à lui donner que des larmes de douleur ou de honte ? Seras-co le prêtre qui viendras l'âme bouleversée, le cœur oppressé, pour lui parler de l'éternité du ciel, d'une récompense dont il n'a pas voulu ?

Et puis quand tout sera fini dans ce monde, quand le corps de l'intempérant aura été déposé dans la tombe, pour y rester jusqu'au jour où il n'ouvrira les yeux que pour voir la croix élevée dans les airs, à la vue de tous les peuples ; quand le Dieu crucifié, sur la croix, aura revêtu les ineffables splendeurs de sa gloire pour venir juger le monde, quand, entraîné par une force toute puissante, il aura été cité au Tribunal du Dieu abreuvé de fiel et de vinaigre : que dira-t-il ? quo pensera-t-il ? Quo voudra-t-il avoir fait en ce monde ? Quo désirera-t-il avoir laissé à sa famille ?

Sa croix, sa pauvre croix deshonorée, reviendra-t-elle du cimetière à la maison ? Que dira-t-elle à sa famille ? Quel souvenir rapportera-t-elle ? Comment la regarder sans penser aux hontes de celui que ne l'avait reçu que pour la couvrir d'opprobres ?

Je puis bien m'écrier ici : Oh ! qu'il est terrible, qu'il est désolant d'avoir reçu du ciel une mission si pleine de bénédictions et de l'avoir changée en anathème !

Quelle sera, au contraire, la mort consolante du Juste, de celui qui aura contribué à laisser aux générations qui succéderont à la nôtre les doux bienfaits de la tempérance, et des bénédictions qui en seront les conséquences.

A ses derniers moments, il verra auprès de son lit de mort ses amis, ses parents, ses frères, le regarder avec amour, le bénir, et qui se diront les uns les autres : *C'est là le véritable ami de ses frères et du peuple Canadien.* Il a combattu vaillamment les saints combats de la croix ; il a contribué à détruire le vice infâme qui ruinait notre avenir, qui avilissait notre race, qui faisait la joie de l'enfer. Il peut dire en ce moment : *J'ai bien combattu ; j'ai achevé ma course..... Il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée*

Il en sera donc ainsi de nous tous, qui auront persévéré dans cette sainte croisade.

A notre dernière heure, on mettra dans nos mains défaillantes, sous nos yeux mourants, la divine et sainte croix qui nous a animé et soutenu dans la guerre contre l'enfer. Et puis, comme le grand amateur de la croix, l'apôtre Saint-André, la croix nous défendra, nous consolera dans l'agonie de la mort, et recevant notre dernier soupir, elle embassera notre âme pour la diriger vers Celui qui est mort entre ses bras.

AL. MAILLORX,

Vicaire Général de l'Archidiocèse de Québec.

Les hommes sont loin d'être équivalents, et ils se disent tous égaux ! "*Risum teneatis, amici.*"

—Un homme vend ou dissipe l'héritage paternel : il y a un propriétaire de moins, et un mauvais citoyen de plus.

—Non seulement l'esprit humain présente une série d'inconséquences, mais il réunit en lui un assemblage de contradictions,

Le Luxe.

CONSIDÉRATIONS

— SUR

LE LUXE DES VÊTEMENTS,

PAR

M. l'Abbé EDOUARD CORNET.

—
Ceux qui portent des vêtements de luxe et de mollesse sont, vous le savez, dans la maisons des rois.

(SAINT MATHIEU, XI.)



CETTE parole de Notre-Seigneur aux Pharisiens est toujours vraie. Le luxe des vêtements, aujourd'hui comme au temps du Sauveur, siège en souverain dans le palais des rois. S'il n'était que là, sur le sommet des dignités sociales, nous n'aurions point la témérité de troubler la splendeur de son règne. Quo les Solomons de la puissance aient des manteaux de pourpre, des couronnes d'émeraude, des sceptres d'or, des trônes et des lits d'ivoire, nous respectons avec l'Écriture cette magnificence royale, devenue maintenant plus que jamais un prestige indispensable pour toutes les majestés amoindries de la terre.

Le luxe que nous honorons volontiers, quand nous le voyons briller sur les hauteurs du pouvoir, nous n'hésitons pas à le tolérer lorsque nous le rencontrons relativement plus humble dans la demeure des grands, des riches, des gloires opulentes du siècle. Nous ne sommes pas plus sévère que le grave TERTULLIEN ; nous n'accusons donc pas d'indécente faiblesse la femme forte qui, s'accommodant aux principes de cet autre censeur des temps apostoliques, s'autorise de son rang, de sa fortune ou de sa naissance, pour porter selon les règles de la convenance et de l'humilité chrétienne, des vêtements splendides.

Mais le luxe, tel qu'il nous apparaît de nos jours, qui, non content de trôner dans les sphères supérieures de la société, prétend envahir des régions plus basses, et prendre empire avec une insolence désastreuse dans la demeure des petits et des pauvres, voilà ce que j'appelle la *Vanité des Vanités*, voilà ce que je hais, ce que je repousse de toutes les forces de mon âme.

Le luxe, qui ne devait se trouver que chez les grands, où est-il aujourd'hui ? Disons mieux, où n'est-il pas ?

Il est l'objet d'un culte presque universel !

Nous le heurtons, de nos jours, à chaque pas, dans tous les lieux, aussi bien dans les chaumières que dans les châteaux, il s'est répandu et débordé de toutes parts. La barrière qui, selon les ordres de la Providence, doit séparer les petits d'avec les grands, est abattue, et la pompe, qui n'appartient qu'à la grandeur, est devenue la magnificence ordinaire dont se revêtent indistinctement avec une

aisance superbe toutes les mi-dres, toutes les petites, toutes les pauvretés du temps.

Où, le luxe ! voilà la grande statue que le monde, ce Nabuchodonosor moderne, veut faire adorer aujourd'hui, comme au temps de Saint Chrysostôme, par tous les hommes. Toutes les tribus, toutes les langues, tous les peuples l'adorent. Toute la race d'Adam, si nous en exceptons les trois enfants d'Israël à Babylone, c'est-à-dire quelques âmes d'élites, sacrifiées au luxe.....

Sans m'inquiéter ici des clameurs furibondes de la faction ami du luxe, ennemie de toute censure, et que le Prophète appello la *faction des folâtres, factio lascivientium*, je veux briser à vos regards, lecteurs, cette insolente et vaine idole du luxe, et la réduire en poudre.

Pour mettre à exécution ce dessein dont vous concevez peut-être déjà toute l'importance, et dont je ne me dissimule point la difficulté, je me placerai sous l'égide de la rai on et de l'Évangile, et sans plus tarder, j'emprunte de suite toute ma force d'action à la pensée du plus éloquent de nos docteurs sacrés, et je dis avec Saint Chrysostôme :

1o. Le luxe des vêtements est une œuvre de folie qui accuse une grande faiblesse dans le jugement de l'homme ;

2o. Il est une œuvre de Satan qui révèle une coupable dépravation dans le jugement du chrétien ;

En deux mots : *folie et crime du luxe des vêtements*, tel sera le sujet et le partage de cet Entretien.

(A continuer.)



SOUVENIR DE CHATEAUGUAY.

Un jour que l'ennemi traversait la frontière
Et plantait ses drapeaux dans nos humbles sillons,
Soudain se ralluma la vaillance guerrière
Des anciens Canadiens à l'appel des clairons.
Comme au temps de la Grèce héroïque et sublime
On vit trois cents héros qui bravaient sa fureur,
Se dresser devant lui d'un élan magnanime
Et le vaincre en marchant au chemin de l'honneur.

Ce jour est immortel. Il brille dans l'histoire,
Il reste comme exemple à nos petits-enfants.
Il a clos noblement nos anciens jours de gloire,
Rien qu'à son souvenir nos cœurs sont triomphants !
Gardons avec amour, pour l'honneur de la race,
Du brillant Chateauguay le renom glorieux ;
Que dans notre pays jamais il ne s'efface
Que partout on l'ajoute aux exploits des aïeux !

Brave Salaberry, tes compagnons fidèles
Ne comptaient pas leur vie en face du danger.
Ils combattaient pour Dieu, le pays et les belles,
Et, tout naïvement, ils savaient s'illustrer.
Quel exemple pour nous que ce patriotisme !
Le dévouement du peuple aura toujours son prix.
Heureux si nous pouvons imiter l'héroïsme
Qu'il a su déployer en sauvant le pays.

B. SULTZ.



LE FOYER DOMESTIQUE.

OTTAWA, 1er AVRIL 1876.

PROSPECTUS.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'une "REVUE MENSUELLE" spécialement destinée à la propagation des Vérités religieuses, telles qu'enseignées par l'Église Catholique.

La plupart des Sectes protestantes, au Canada, ont leurs *Feuilles Religieuses*, qui sont répandues avec une grande activité sur tous les points du pays. En face de cet exemple de nos frères séparés, beaucoup de personnes éclairées parmi les Catholiques regrettaient depuis longtemps la lacune que nous venons aujourd'hui combler. Espérons que notre but sera généralement compris et que toutes les âmes pieuses et avides d'exalter la gloire de Dieu, par ce moyen, nous aideront dans notre tâche.

Le **FOYER DOMESTIQUE**, tel est le titre que nous choisissons pour notre publication ; car nous espérons que ce sera au sein de la Famille réunie chaque soir que se fera la lecture de cette feuille, dans laquelle on s'efforcera de mêler l'agréable à l'utile pour tous.

La Feuille-Titre de cette Revue fera connaître au public le cadre et l'étendue de cette publication. Notre entreprise a reçu l'approbation et saura, nous osons l'espérer, conserver les sympathies et mériter la recommandation des autorités religieuses ; sans lesquelles l'idée d'une pareille entreprise ne nous serait même pas venue.

Nous faisons appel aux écrivains canadiens qui voudraient bien honorer ce recueil de leur collaboration, et nous faisons appel au Clergé et aux fidèles pour l'appui dont nous avons besoin. Notre œuvre est née de la pensée exprimée par le Souverain Pontife, dans son allocution aux pèlerins bretons lors du pèlerinage du mois de septembre dernier ; la reproduction pure et simple des admirables paroles du Père Commun des fidèles vaudra mieux que tout ce que nous pourrions ajouter ; nous terminerons donc ce Prospectus par cette citation :

"Est-il possible,—s'écrie l'immortel PIE IX,— que lorsque nous voyons de nos yeux tant et tant de personnes qui s'obstinent dans le mal, opprimant l'Église par tous les moyens que suggèrent la violence et

L'hypercriste, l'on n'ait pas du moins à opposer avec une égale persévérance l'union et la fermeté pour défendre les droits de Dieu, de la Religion, du Saint-Siège, et pour remonter à l'Eglise elle-même la liberté qui lui est due?"

Quoique faibles, dans nos ressources et nos talents, nous tâcherons donc d'apporter notre faible part de consolations au cœur du Chef Suprême et Infaillible de l'Eglise Universelle, en combattant le mal par la propagande du bien; en apportant un antidote puissant au poison; et en employant, pour y parvenir, les moyens que nous inspire notre Foi religieuse.

LA RÉDACTION.

NOTRE PROGRAMME.

Depuis la publication du Prospectus ci-dessus, au mois de Janvier dernier, nous avons cru devoir nous attacher à la subdivision telle qu'elle apparaît dans cette première Livraison du *Foyer Domestique*, afin de satisfaire à toutes les situations et à tous les goûts.

Nous voulons, avant tout, que le FOYER DOMESTIQUE soit le mot d'ordre entre *Foi et Patriotisme*; qu'il serve de point de ralliement à toutes les facultés de l'esprit, et qu'il devienne véritablement le foyer de la Famille, avec ses joies et ses souffrances, et le symbole de la Patrie, avec ses gloires et ses monuments: objets de nos plus chères affections.

LA PARTIE RELIGIEUSE de cette publication a pour objet de ramener dans le devoir ceux qui s'en écartent, par le raisonnement solide et lumineux de la prédication évangélique; de rappeler à tous que l'âme est créée par Dieu, qu'elle est une, spirituelle, immortelle, mais qu'elle est surtout libre et responsable; que le salut dépend de la connaissance que nous avons des vérités éternelles, et qu'on ne connaît la Vérité qu'en conversant avec DIEU, parlant par les Ecritures, ou avec les Pères de l'Eglise, parlant par leurs immortels ouvrages.

LA PARTIE LITTÉRAIRE a pour but d'offrir, sous divers aspects, d'utiles productions, pleines de fraîcheur et de grâce, qui répondront au vœu et au besoin du temps.

Trop souvent, il faut le dire, ces productions de l'esprit sont dangereuses, c'est, quelquefois, le serpent qui se cache sous les fleurs et les fruits; il convient donc d'y prendre garde. Inutile d'ajouter, après cela, que tous les travaux qui seront reproduits dans le *Foyer Domestique* porteront la plus haute empreinte d'irréprochable moralité, et que l'Administrateur de cette publication y veillera sûrement, afin que le caractère distinctif du

Foyer soit un moyen de le faire circuler dans les Pensionnats, les Collèges et les Académies enseignantes.

Suivant l'épigraphe que nous adoptons, nous espérons que "Comme les beaux anges de Milton, qui puisaient la lumière dans des vases d'or, les jeunes personnes viendront à notre Journal puiser ces enseignements et cette éducation sérieuse qui font l'orgueil des mères et l'honneur des familles."

LA PARTIE HISTORIQUE viendra signaler les faits les plus importants de l'histoire, où l'on pourra apprécier les hommes par les sacrifices qu'ils auront été appelés à faire pour leur patrie.

Quant au Canada, qui nous intéresse plus particulièrement, on y verra apparaître ces récits pleins d'intérêts, où se trouvent retracés les sentiments héroïques qui animaient, avant la Conquête, un si grand nombre de Missionnaires, de valeureux Colons, d'illustres Généraux et Soldats, dont la fidélité au Roi de France, l'amour du devoir, l'honneur, le dévouement, la résignation sublime, et aussi, hélas! les angoisses cruelles, les poignantes douleurs, quand, après tant d'efforts, il fallut s'enlever dans les plis d'un drapeau rougis du sang de tant de braves!

Après la Conquête, on verra cette même population Française et Franco-Canadienne accepter avec soumission ce que le sort des armes leur avait amené, et, malgré le souvenir des luttes formidables soutenues naguère contre les Vainqueurs, on les verra s'allier à eux avec une fidélité aussi constante que solide, confirmée par leur serment d'allégeance, pour marcher à la défense commune du pays attaqué par de nouveaux ennemis.

LA PARTIE SCIENTIFIQUE ET ARTISTIQUE viendra dérouler les connaissances amenées par des observations précises sur les arts et les sciences.

C'est en répandant les connaissances utiles, les théories industrielles ou artistiques, que se développera l'amour du travail, l'esprit d'ordre et d'économie, l'idée nationale et la pureté des mœurs, enfin tout ce qui honore la religion et la patrie.

La musique, qui est un art d'agrément, crée chaque année une foule de débutants. C'est donc pour accélérer le goût de la musique et multiplier les talents, que le *Foyer Domestique* publiera, chaque mois, une chansonnette ou romance choisie, avec accompagnement de piano, ou un morceau de musique instrumentale. Ce sera un appas de plus, pour les familles des villes et des campagnes, de nous accorder leur patronage.

LA PARTIE AGRICOLE a pour but de propager les notions théoriques et pratiques les plus accréditées, afin de faire progresser la cause agricole du pays, dont les destinées, exigent la prompt transformation de nos vastes forêts en riches moissons et en verdoyantes prairies.

L'intelligence du cultivateur sera également dirigée vers l'amélioration des terres déjà en culture, afin d'augmenter la production par un travail plus éclairé. Ajoutons que déjà plusieurs feuilles spéciales répandent cette lumière, et que les campagnes renferment aujourd'hui une pépinière d'hommes intelligents et instruits qui, avec le Clergé, poussent activement vers le progrès. Notre tâche sera donc rendue beaucoup plus facile.

La **TEMPÉRANCE ET LE LUXE** occuperont également l'attention des rédacteurs du *Foyer Domestique*, lesquels s'efforceront de faire toucher du doigt l'état actuel de ces deux grands maux, qui causent tant de désastres et d'angoisses au sein d'un grand nombre de familles.

Espérons que cette voix du cœur, produite par les travaux de ceux qui viennent traiter ces graves questions, sera entendue et appréciée avec profit, et que la *Croix de Tempérance* viendra de nouveau sceller de son sceau d'amour le triomphe définitif de cette belle et noble cause, et que le LUXE qui prévaut aujourd'hui, source de la chute de tant de fortunes, cessera, ou du moins diminuera, à la vue de tant de désastres qui s'amoncellent çà et là. D'ailleurs, ce sont des questions d'économie politique, sociales et religieuses tout à la fois, qu'il s'agira de faire triompher pour le bonheur des familles et l'honneur du pays.

II.

C'est pour soutenir toutes ces œuvres que nous entreprenons la publication du *Foyer Domestique*.

En face de la propagande que des apostats font avec une constance et une énergie diaboliques, les gens de bien, les amis de l'ordre, les défenseurs de la société, les vrais catholiques, enfin, laisseront-ils, sans s'émouvoir, le génie du mal faire tant de ruines? Non, très certainement.

À la vue des dangers qui menacent tant d'âmes chancelantes, et ce que nous avons de plus cher au monde, l'intégrité de notre foi religieuse, on comprend qu'il faut opposer le bien au mal, en propageant les doctrines et vérités fondamentales de notre sainte religion.

Quel est le Chef de famille qui, portant amour et vénération à l'Église, refuserait de soutenir l'œuvre que nous commençons, surtout quand elle doit avoir pour but la propagation de la foi et des bonnes mœurs au sein de la société si catholique du Canada.

Pour nous guider dans cette difficile entreprise, nous avons, outre les décrets des Conciles, l'admirable LETTRE PASTORALE de NN. SS. les Evêques de la Province Ecclésiastique de Québec du mois d'Octobre dernier.

En nous conformant aux avis paternels que ce document renferme, on se sent réjoui, fortifié et tout embaumé des suaves parfums qui s'exhalent à chaque alinéa, et dont le souffle fécond qui l'anime nous pénètre jusque dans l'âme.

Par son enseignement, on y voit les fortes vertus d'un christianisme généreux et fécond qui ouvrent la voie à une ère nouvelle de fidélité, de grandeur et de paix; qui raniment le foyer de la famille; et qui font surgir chez tous des fruits de justice et de bonheur.

Enfin, pour conduire à bonne fin cet œuvre de conviction et d'amour, nous nous sommes assuré la co-opération de la plupart des écrivains de renom, tant parmi le clergé que parmi les laïcs, comme le démontre si éloquemment la *Liste des Collaborateurs* insérée en tête de notre publication.

Ce n'est point un vain ornement de noms choisis que nous avons voulu faire, ici, mais tous, et beaucoup d'autres encore, viendront enrichir de leurs travaux cette Revue, et figurer au-dessous d'articles qui intéresseront au plus haut point nos lecteurs et nos lectrices.

À nous, maintenant, les 200,000 Familles franco-Canadiennes de la Province de Québec; à nous les hommes de bonne volonté; leur concours est nécessaire et leur sera compté comme une bonne action.

Ainsi, venez à nous, Cultivateurs, Ouvriers, Savants, Hommes de Professions, Industriels, Fonctionnaires publics, Magistrats, Préfets, Maires et Conseillers municipaux, Instituteurs, Législateurs, vous tous, enfin, qui représentez les intérêts politiques ou sociaux du pays, ou qui êtes placés à la défense de leurs droits et de leurs libertés. Venez à nous, Ministres du Seigneur, vous qui êtes les amis, les consolateurs de vos ouailles et qui donnez à tous la parole de Justice et de Vérité. Venez à nous, Chefs de Familles, qui aimez si sincèrement vos enfants, afin de leur mettre entre les mains de bons ouvrages qui les disposera à la piété et qui orneront leur âme des plus nobles sentiments.

Comme le désire si ardemment le Souverain Pontife, PIE IX, il faut opposer "avec persévérance, union et fermeté" le génie du mal; s'abstenir ou garder un lâche silence, c'est trahir la bonne cause! car DIEU a dit, et la société menacée a le droit de dire après LUI: *Celui qui ne sera pas pour moi, sera contre moi.*

Promptement adopté dans toutes les familles, le *Foyer Domestique* deviendra un moyen de salut véritable par la puissance de rayonnement assurée à sa parole de vérité, de paix et de conciliation.

C'est donc dans le calme de l'esprit, maintenant, que nous attendrons le résultat de nos efforts pour assurer l'existence de l'œuvre proposée, et que nous verrons jusqu'à quel degré de sacrifice elle sera soumise.

AU FOYER DOMESTIQUE.

Hé quoi ? Tu veux partir, tu veux courir le monde,
 Tu brûles, me dis-tu, de voir tous les parents ?
 Oh ! la mer où tu cours en débris est féconde ;
 Crains les tempêtes, crains les rochers, crains les vents.
 Pour un seul jour de calme on a vingt jours d'orage,
 Et le calme est lui-même en naufrages fécond ;
 Crains les Sirènes, crains Amphitrite volage ;
 Crains, mon enfant, de faire un vagabond.

Tu sais la trahison du dauphin du Pirée :
 Tout poisson est suspect quand on est loin du port.
 Plusieurs t'élèveront, d'abord, à l'empyrée ;
 Prends bien garde à ceux-là. La chute, c'est la mort,
 Quand on tombe des cieus. Et comment te défendre ?
 L'un te voudra léger, l'autre, penseur profond ;
 Ce compulseur, plus sec, ta cousine, plus tendre :
 Crains, mon enfant, de faire un vagabond.

Et qui te défendra, petit, de la critique ?
 Cette sombre harpie aux ongles salissants !
 Il faudra de bonne heure être diplomatique,
 Si tu veux vivre, allons, brûle-moi de l'encens.
 Alfred n'est pas connu, mais il voudrait bien l'être ;
 Paul, qui n'est pas vanté, salit ceux qui le sont.
 Nomme-les tes *papas* : ils se fairont, peut-être.
 Toi, crains, enfant, de faire un vagabond.

Quoi, malgré mes avis tu veux partir encore ?
 Je ne te retiens plus. Mais toi, retiens ceci,
 C'est le dernier conseil d'un père qui t'adore,
 Il fera ton repos et ta fortune aussi :
 " Sois avec les égaux complaisant sans bassesse,
 Aux grands montre-toi souple, aux prudens, pudibond ;
 Sois obscur pour les sots, humble avec la sagesse,
 Et crains, surtout, de faire un vagabond.

X.

AGENTS DEMANDÉS.

Pour faciliter à tous le moyen de s'abonner à notre publication, nous désirons obtenir, dans chaque Paroisse, un Agent.

Nous faisons donc appel au patriotisme religieux des Maîtres de Poste d'origine franco-canadienne de chaque Paroisse, en les priant de bien vouloir se constituer les protecteurs de notre entreprise, en qualité d'Agent, et de nous en informer.

Si le Maître de Poste n'est point d'origine française, nous accepterons un Agent particulier.

En reconnaissance des services que nous recevons des Agents, dans la circulation du *Foyer Domestique*, nous commençons, dès aujourd'hui, à leur adresser notre feuille à titre de gratification.

Pour les campagnes offrant au moins vingt-cinq souscripteurs, il sera alloué aux Agents une commission de dix par cent sur la collection et l'envoi des abonnements de chaque semestre.

Nous adressons le *Foyer Domestique* à plusieurs milliers de personnes dont on nous a transmis les noms, les jugeant capables d'encourager une telle publication, et de la répandre partout, en y intéressant les voisins et autres amis.

Comme il nous est matériellement impossible d'adresser le premier numéro du *Foyer Domestique* à toutes les familles franco-canadiennes des villes et des campagnes, nous espérons, cependant, que toutes prendront connaissance de notre entreprise, et nous honoreront de leur influence et de leur appui.

On peut s'abonner de suite, en s'adressant au Maître de Poste de l'endroit où l'on se trouve.

Si le léger sacrifice que nous sollicitons est accordé, nous nous trouverons en mesure de pouvoir publier notre Revue plus fréquemment, et de l'ornier de quelques Portraits, Plans et Gravures, ce qui compléterait le cadre de notre ambition.

Malgré l'espoir où nous sommes que le *Foyer Domestique* ne rencontrera point ou peu de refus, nous prions cependant les personnes que des circonstances particulières obligeraient à n'y point souscrire, de nous renvoyer la présente Livraison dans les huit jours après sa réception, avec le mot *Refusé* écrit sur l'enveloppe, et leur nom.

Quant à ceux qui ne renverront point le *Foyer Domestique* dans le délai précité, alors nous les considéreront comme gagnés à notre cause, et nous continuerons à leur adresser chaque mois le *Foyer Domestique*.

Les dépenses excessives qu'entraîne cette publication, chaque mois, obligent l'Administration à solliciter le paiement à l'avance du premier semestre (\$1), dont on donnera reçu dans le *Foyer Domestique* même, à l'endroit spécialement destiné à cet effet.

Pour ne pas déranger l'époque des semestres, nous nous proposons d'ajouter aux Livraisons futures du *Foyer Domestique*, d'ici à la fin de l'année, les 192 pages qui auraient dû paraître durant les mois de Janvier, Février et Mars, si des circonstances incontrôlables ne fussent point venu déranger nos calculs, et retarder jusqu'à ce jour l'apparition du premier numéro du *Foyer Domestique*.

Nous croyons devoir ajouter, pour les personnes qui remettraient à plus tard l'idée de s'abonner au *Foyer Domestique*, qu'il ne sera plus au pouvoir de l'administration de leur procurer les livraisons parues, ni les réimprimer, vu que la dépense qu'entraîne la publication de chaque livraison s'élève à plus de \$500. Le tirage n'est seulement que de 8,000 copies.

Nos BULLETINS. — Nous croyons devoir exposer à nos lecteurs que la cause de la maigreur de nos Bulletins, pour cette première livraison du *Foyer Domestique*, se trouve dans le fait que nous n'avons point encore à notre disposition les divers journaux ou Revues avec lesquels nous espérons échanger, ce qui nous permettra d'enrichir davantage nos *Bulletins* de chaque livraison.

CHRONIQUE MUSICALE.

—Avez-vous assisté hier soir au concert de Prume ?

—Non, la pluie m'en a empêché.

Et d'une ;

—Vous êtes-vous rendu au concert de Prume ?

—Non ; ma domestique était sortie, et j'ai dû garder les enfants.

Et de deux ;

—Êtes-vous allé entendre le virtuose Prume ?

—Non ; je n'ai pas un dollar à dépenser pour écouter un musicien.

Et de trois ;

—Avez-vous admiré le talent de Prume ?

—Certes ; le violon joué avec tant d'expression, d'âme et de précision est vraiment le roi des instruments.

Et de quatre.

Ainsi, par ces quatre questions, je constaté que j'ai rencontré quatre de mes connaissances qui ont bien voulu me répondre d'une manière non équivoque. C'est déjà beaucoup que de savoir à quoi s'en tenir dans un siècle de progrès où chacun recule devant.....un dollar.....lorsqu'il faut le déboursier.

Pour dire la vérité, la charmante Cité du colonel By n'a pas souvent la bonne fortune d'entendre des virtuoses. Cependant on y trouve un certain nombre de personnes qui possèdent ou qui croient posséder un sentiment musical fort prononcé. Pour en affirmer le fait, elles se transportent d'un pied léger à la petite salle de Gowan pour venir y applaudir avec frénésie, quoi ? une bande de *Minstrels* !...

Aujourd'hui que les nègres sont affranchis, le public vient en foule claquer des mains pour entendre et même admirer des *blancs* qu'on retient *esclaves* (les rôles sont renversés) pour un écu. Cette affection effrénée que ressentent les *vrais* blancs pour les *faux* nègres dégénère même en sympathies burlesques ; il y a peut-être de quoi s'émouvoir lorsqu'on assiste à la toilette d'une bande de *minstrels*. Qu'on y songe, chaque individu se frotte la peau avec un bouchon calciné jusqu'à ce que le *facies* ait acquis ce beau noir qui fait si bien ressortir un bel œil, de belles lèvres roses, de belles dents, etc., etc. Hé bien ! n'est-ce pas jeter dans l'esclavage le plus complet un pauvre diable qui pourrait mieux employer son temps plutôt que de faire des *singeries* devant le public ? N'est-ce pas lui imposer un véritable esclavage que de l'obliger à se débarbouiller tous les soirs (sans compter le matin) pour reprendre sa couleur primitive ?

Chacun son goût, mais moi, je préfère écouter une jolie voix, entendre une belle mélodie, et applaudir un beau talent. Comme les artistes distingués qui composaient cette soirée musicale n'étaient déjà connus, soit que je les eusse entendus, soit qu'une chronique m'en ait entretenu, je n'hésitai pas un instant à me déplacer pour renouer connaissance avec eux, et, ma foi, je revins enchanté de ma soirée.

Donné sous le patronage de LL. EE. le Comte et la Comtesse de Dufferin, le concert avait attiré une bonne société, et je dois le dire, de très bonnes dispositions envers les artistes.

Le programme contenait dix morceaux d'un excellent choix—cinq morceaux de chant—cinq pièces de musique instrumentale.—Mme Kearns s'est montrée comme toujours bonne pianiste et excellente accompagnatrice.

L'aisance, la grâce avec laquelle Mme. Prume a chanté l'*Aria* de la *Traviata* — et la *Romance* du Page des *Huguenots*—la pose comme une des meilleures cantatrices que j'aie entendues à Ottawa. A une voix qui ne manque pas d'ampleur s'ajoutent une diction parfaite et une rare expression qui charme l'auditeur. Sa tenue, aussi modeste que gracieuse, semblait dire au public : " Vous voulez que je chante ? Eh bien, je chanterai ; mais soyez indulgent pour moi." Et les applaudissements sincères qui accueillirent la jeune chanteuse l'ont certainement assuré qu'elle n'avait point besoin de cette indulgence : la modestie dans le talent décuple le savoir-faire.

M. Couture m'a vraiment fait plaisir dans sa *Romance* de l'*Etoile du Nord*—et dans la *Mélodie* de Shuman. Sa phrase est excellente et l'expression bien sentie, bien comprise. Du reste, lorsqu'on est maître de sa voix, on est maître dans l'art, et M. Couture nous l'a prouvé dans ces deux morceaux d'un style élevé.

Ce serait presque fatiguer l'artiste que de lui exprimer encore la joie que nous avons éprouvée de l'entendre sur son admirable instrument. Jehin Prume est un grand talent, un grand artiste que les grandes capitales de l'Europe ont applaudi avec frénésie. Fort de cette si belle réputation, il se présente devant notre public avec une quiétude complète qui impose à l'auditoire le devoir sacré de l'écouter la bouche béante, les yeux fixes et le visage épanoui pour ne rien perdre du morceau dont l'expression vous donne le frisson jusqu'à la moëlle des os. Ah ! qu'ils viennent donc ces amateurs de *minstrels* ; le rire vulgaire les déride mais jamais ne les fait frissonner.—En musique le frisson est produit par les diverses sensations qu'éprouve l'âme.—Or, celui qui frissonne a une âme. Étant donné que de rire ne procure jamais le frisson, donc je déclare que tout individu qui se déride devant les *minstrels* est doté d'un *système nerveux* qui s'oppose entièrement aux diverses sensations de l'âme, qui l'exclut totalement du domaine du beau. Donc celui-là ne possède ou ne peut posséder cette croyance d'avoir un sentiment musical fort prononcé.

Je termine sur le même sujet que j'ai commencé, ce me semble, à savoir que les véritables artistes sont encore ceux qu'on accueille avec le plus de plaisir—si on a sérieusement le goût de la bonne musique.

GUST. SMITH.

Ottawa, 7 Mars 1876.

N. B.—Les trois premiers numéros d'une nouvelle publication musicale nous ont été dernièrement envoyés par MM. Nordheimer & Cie.—Paraissant chaque mois sous le titre de : *The Musical Galaxy*, chaque livraison contient, outre d'excellents articles, plusieurs morceaux fort distingués. Nous espérons que l'éditeur sera assez sérieusement encouragé pour continuer une œuvre qui mérite nos plus sincères compliments.

G. S.

BULLETIN

DES

NOUVELLES RELIGIEUSES.

—
ANGLETERRE.

Un ami de notre feuille a bien voulu nous permettre de reproduire quelques lignes de la correspondance d'une Religieuse canadienne actuellement en mission en Angleterre

Espérons que cette faveur ne sera pas la dernière, car nous sommes informé que la correspondance de cette sainte enfant du Canada est très volumineuse et du plus grand intérêt.

LONDRES.—“..... Notre peuple anglais quoique tout blanc, (nous n'en avons pas de noirs comme chez vous,) n'en est pas moins hérétique. Les enfants, même catholiques, sont tellement enveloppés de cet atmosphère glaciale d'indifférence pour les choses de la religion, qu'il est très difficile de leur imbiber au cœur le goût de la piété.

Oh! dans ce Londres, que de crimes, que d'infamies! Je ne m'étonne pas si les brouillards épais et humides viennent habituellement en cacher le ciel. Les anges, sans doute, seraient trop attristés en portant leurs regards sur l'Angleterre..... Les nuages la dérobent à leur connaissance.

Dernièrement nos élèves étaient allées visiter la Tour de Londres, où tant de catholiques ont subi de si cruels supplices sous le règne d'Elizabeth, on leur montra leurs cachots et les instruments horribles qui servaient à ses généreux martyrs de la foi. Les enfants prirent l'omnibus pour retourner au pensionnat. Une vieille femme, assise auprès d'elles demanda soudain au conducteur : *Ne sont-ce pas des catholiques, ces enfants? Puis elle ajouta : Oh! c'est un deshonneur pour l'Eglise d'Angleterre d'avoir cette secte ici.... que n'est-il en mon pouvoir d'étouffer tous les catholiques!.....*

Pauvre vieille!... c'est que vraiment je ne désire pas trop d'être étouffée par elle... et pourtant qui sait, si, en effet, la persécution ne fondra pas de nouveau sur ce pays, comme on l'annoncé. Alors, cher oncle, il vous faudra redoubler de prières pour que notre bon Dieu donne la force et le courage aux prédestinées.

En active portière, j'ai soin de ne jamais ouvrir la porte à Satan, ni à son bagage. Je me marque d'un grand signe de croix lorsqu'il me faut ouvrir la porte à quelques grands individus que je ne connais pas.

Adieu, courage, confiance et amour. Je prie pour vous, ne m'oubliez pas, nous nous retrouverons un jour.....”

—
Le *Roman Catholic Directory* de Londres, pour 1876, constate qu'il y a 1762 prêtres en Angleterre et dans le pays de Galles, et que sur ce nombre, 1231 sont des prêtres séculiers, et 531 sont des prêtres attachés à des communautés régulières. No sont pas compris, dans ce nombre, plusieurs Jésuites, qui se trouvaient en Angleterre, d'une manière provisoire. Le même document nous fait connaître qu'il y a au Parlement Impérial 50 membres catholiques. Sept membres de l'Eglise Ro-

maine font partie du Conseil Privé. On compte 35 membres catholiques siégeants à la Chambre des Pairs, et 47 baronets.

—
ITALIE.

ROME.—Le Saint-Père a reçu, le 23 janvier, on audience solennelle les catholiques de la colonie allemande, réunis dans la salle du Consistoire.

En entrant, le Pape a aperçu une toute petite fille de trois ans, qui appartient à M. le baron Alexandre de Streit. Il est allé à elle et lui a demandé en souriant : “ Qui t'a permis d'entrer ici ? ” La gracieuse enfant était intimidée et ne répondait pas. Et Pie IX, après lui avoir posé la main sur le front, est allé prendre place au trône.

Il y avait dans l'assemblée beaucoup de personnes de distinction et de toutes les parties de l'Allemagne.

Mgr. de Vaal, recteur de l'église du Campo Santo, a lu une Adresse en langue latine, dans laquelle il a exprimé énergiquement les sentiments des catholiques allemands, puisant dans la persécution une énergie nouvelle et un surcroît de fidélité envers le Pape.

Sa Sainteté, se levant pour répondre, a pris pour sujet de son improvisation les souffrances que les hérétiques font peser en ce moment sur l'Allemagne. Depuis plus de trois siècles les hérétiques étaient maîtres de ces vastes contrées, et une indifférence coupable avait envahi toutes les âmes. Pour rappeler les âmes à lui, Dieu a envoyé des châtiments, et il est arrivé que les Allemands ont entendu la voix de Dieu, et, par leur fermeté, par leur courage, par leurs douleurs et leurs prières, ont substitué la foi active à l'indifférence et diminué les conséquences funestes de l'hérésie.

L'hérésie est une maladie qui a besoin d'être guérie, et Dieu soigne et guérit par le châtiment.

En finissant, Sa Sainteté a invité les Allemands à garder leur fermeté dans la foi, afin que Dieu laisse échapper de sa main le fléau et envoie des jours de paix et de miséricorde.

Pour les confirmer dans cette fermeté de la foi, Pie IX a béni avec effusion les catholiques allemands.

En descendant du trône, Pie IX est allé droit de nouveau à la petite fille, et lui a dit : “ Eh bien ! on ne peut pas savoir qui t'a permis d'entrer ici ? ” Et l'auguste vieillard souriait, et disait encore : “ Les petits enfants en trent partout, et ils ont raison.” Le père et la mère étaient naturellement très-attendris et remerciaient Sa Sainteté.

—Le Pape a eu dernièrement la grande consolation de donner la communion de sa main à lord Ripon, ex-grand maître de la maçonnerie d'Angleterre. Après la Messe, Sa Sainteté s'approcha du Lord pour lui faire baiser son anneau et lui dire quelques mots de bienveillance, comme il sait si bien le faire quand il le faut. Mme Ripon vint deux jours après son mari à l'audience. Le Saint-Père lui dit qu'il prierait pour elle, afin que Dieu l'éclaircisse. Mme Ripon n'a pas imité l'abjuration de son mari. Elle est toujours protestante.

—Sa Sainteté, Pie IX, entrera le 13 mai prochain dans sa 85ème année. Il est né le 13 mai 1792. Il y aura 57 ans, le 13 avril, qu'il a été ordonné

prêtre, et le 21 mai, 49 ans qu'il a été consacré évêque. Il célébrera ainsi l'année prochaine le cinquantième anniversaire de son élévation à l'épiscopat. Le 16 juin prochain, il y aura trente ans que Pie IX est Pape.

GUÉRISON MIRACULEUSE.—On lit dans un journal de Rome :

« Une jeune fille de 17 ans, malade et alitée depuis deux ans, a été recommandée au Souverain Pontife pour qu'il obtienne de Ste. Agnès la grâce d'une guérison. Le jour où cette demande a été humblement présentée à Pie IX, était précisément celui de la fête de cette sainte.

« Ah ! la grâce, répondit Sa Sainteté, elle l'a déjà reçue de Ste. Agnès.

« De fait depuis ce moment, la jeune fille est debout et bien portante. Le 25 elle visitait les catacombes de la martyre, et celui qui l'a vue et en raconte l'admirable histoire est un explorateur zélé de l'antiquité sacrée, et habitué par conséquent à la sévérité de la critique.

JEANNE D'ARC.—Mgr. Dupanloup est à Rome, pour la cause de la canonisation de Jeanne d'Arc. Il y a deux ans, l'illustre prélat avait fait déjà le même voyage pour la même raison. Il était revenu à Orléans avec l'autorisation de faire les enquêtes préliminaires que le droit canon nomme procès de l'Ordinaire. Ce procès fut poussé avec une grande activité ; il est achevé maintenant. La dernière déposition a été celle de M. Wallon, ministre de l'instruction publique et des cultes, auteur d'une belle et savante histoire de Jeanne d'Arc, honorée d'un bref du Saint Père. Mgr. l'Evêque d'Orléans a tenu à présenter lui-même ce procès à Pie IX et à presser l'introduction de la cause. Selon toute apparence, la cour romaine sera prochainement saisie de cette affaire qui intéresse si vivement la France et l'Eglise.—*Bulletin de l'Union Ailet.*

ALLEMAGNE.

Dans le grand-duché de Posen, la plus éprouvée de toutes les provinces par la persécution, il y a eu, pendant l'année 1875, quarante-sept prêtres exilés pour un certain temps ou pour une période indéfinie, tant de la province que de certains districts.

Sur ce chiffre, 24 prêtres ont pu retourner après un certain temps dans la province.

Il y a maintenant dans le diocèse 33 cures vacantes ; comme dans 12 de celles-ci il y a un vicaire, ce sont donc 21 paroisses dont les habitants sont privés, par la volonté de leur gouvernement, de toute espèce de service religieux.

Le saint jour de l'Epiphanie, les enfants de l'école de Munster avaient reçu l'ordre de leur recteur d'aller à l'école.

Ils allèrent à l'église assister aux offices. Le recteur les fit tous punir.

Cinq prêtres viennent d'être incarcérés dans la prison d'Heiligenstadt.

Les PP. Franciscains qui élevaient à Montaborn, près Clèves, les orphelins et les enfants abandonnés, doivent quitter, à partir du 1er avril, leurs fonctions pieuses et bienfaisantes. Qui viendra les remplacer dans leur œuvre de charité ? L'Etat accomplit là un véritable crime.

Il n'y a plus qu'un ordre qui continuera d'exister, dit le *Mercure de Westphalie*, c'est l'ordre des franc-maçons.

Le peuple catholique s'apprêtait à fêter la délivrance du Cardinal Ledochowski, qui devait avoir lieu légalement le 2 février ; mais le gouvernement a décidé le transfert de Son Eminence dans la forteresse de Torgau, en Saxe. Point de souci de la loi. C'est la persécution dans ce qu'elle a de plus odieux.

PALESTINE.

L'érection d'un monastère pour les Carmélites françaises est commencé au Mont des Oliviers, près de Jérusalem, à la place même où le Sauveur a enseigné l'Oraison Dominicale.

NOUVELLES EPREUVES.—*Les Missions Catholiques*, de Paris, dans un de leurs récents numéros, signalent un fait qui ne mérite que trop de fixer l'attention des vrais fidèles : c'est le travail opiniâtre du protestantisme, qui s'efforce d'envahir la Terre-Sainte et d'assurer sa domination sur les lieux mêmes qui furent le berceau du christianisme.

Le schisme grec tombe de plus en plus en décadence. Les dissensions perpétuelles qui séparent les diverses nationalités représentées en Palestine, l'intervention fréquente du pouvoir civil, les intrigues, la corruption et les violences quotidiennes des schismatiques ne sont pas propres à relever leur crédit ; aussi la lutte restera-t-elle bientôt engagée entre le catholicisme et le protestantisme, et un avenir, peut-être prochain, dira qui de l'Eglise ou de l'erreur doit recueillir l'héritage du schisme grec expirant.

Le protestantisme ne néglige rien pour assurer son succès ; l'or et les prédicants abondent, et quand on pense que la Palestine est la patrie du Rédempteur, et qu'à chaque pas, sur cette terre bénie, on se heurte à un lieu sanctifié par sa présence, ses miracles ou ses douleurs, on ne peut s'empêcher de verser des larmes, en voyant combien l'erreur met de persévérance et emploie de moyens pour envahir ce qui devrait être l'héritage privilégié de la vérité, et combien, au contraire, les peuples catholiques se montrent indifférents et oublieux de leur devoir.

ETATS-UNIS.

SACRE DE L'EVÊQUE D'HARTFORD.—Mgr. Galberry a été consacré le 19 mars, jour de St. Joseph, à St. Pierre de Hartford, par Mgr. l'archevêque Williams. Le clergé de son diocèse a dû offrir au nouveau prélat les ornements pontificaux nécessaires.

PROGRÈS DU CATHOLICISME AUX ETATS-UNIS.—*Le Catholic Standard*, de Philadelphie, donne les chiffres suivants, pour montrer le progrès de l'Eglise Catholique, en Amérique, pendant le dernier siècle. Il y a cent ans, le nombre des catholiques, dans les 13 colonies, n'était que de 25,000 ou seulement un sur 120 de la population totale. A cette époque, il n'y avait que 6 églises catholiques dans le pays.

En 1875, on y compte 6,920 chapelles, églises et missions, et 6 millions de catholiques. En 1775, il n'y avait pas d'évêques, et les fidèles étaient sous la direction du vicar apostolique de Londres,

l'évêque Challoner. En 1875, il y avait un cardinal-archevêque, et 51 évêques et vicaires apostoliques.

En 1775, il y avait seulement 24 prêtres, il y en a maintenant 5,000.

En 1791, fut fondé le premier collège catholique américain, celui de Ste. Marie; aujourd'hui, il y a 18 séminaires de théologie, avec 1,375 étudiants, 68 collèges, 511 académies et 1446 écoles de paroisse.

Il n'existait pas d'asile ni d'hôpital, en 1775, et maintenant, il y a 215 asiles et 87 hôpitaux.

CANADA.

FÊTE ST. PATRICE. — Nos concitoyens Irlandais ont fêté avec enthousiasme la fête du saint Patron de l'Irlande, le 17 courant, par une procession et messe solennelle chantée à la Cathédrale d'Ottawa.

CONGRÉGATION N.-D. DE MONTRÉAL. — Les Révérendes Sœurs dont les noms suivent ont prononcé leurs vœux, vers la fin du mois dernier, au monastère de la Congrégation Notre-Dame de Montréal. Sa grandeur Mgr. Fabre présidait la cérémonie :

Pour la Profession : — Sr. Honey, Ste. Marie de Lourdes; Sr. Hamel, St Théophile.

Veture : — Sr. Rousseau, St. Jean l'Évangéliste; Sr. Cloutier, Ste. Jeanne de Valois; Sr. Trudel, Ste. Marie Eugène; Sr. Noonan, St. Donald; Sr. Robert, Angilbert; Sr. Raymond, Ste. Olivine; Sr. Fahay, St. Honorat; Sr. Fraser, Ste. Angèle Merici; Sr. Demers, St. Joseph du Sauveur.

ORDINATIONS. — Le 11 du mois dernier, Mgr. de Rimouski a fait les ordinations suivantes dans sa cathédrale :

Minoré. — M. Flavien Régis Beaumont.

Sous-diacres. — MM. Octave Drapeau, Charles Ernest Trudel et Hermel Tremblay.

Diacres. — MM. Charles Alphonse Carbonneau, Jean Baptiste Bérubé et Josué Paradis.

— Nous apprenons de source certaine que la bénédiction de la nouvelle bâtisse du Séminaire de Rimouski aura lieu le 31 Mai prochain. Nous donnerons quelques détails sur cette belle institution dans nos prochains numéros.

BULLETIN

DES

NOUVELLES GÉNÉRALES.

CANADA.

OTTAWA. — Le Parlement Fédéral, ouvert le 10 Février, est activement à l'œuvre.

L'hon. M. Cartwright, Ministre des Finances, a présenté son Budget, et tous les hommes d'affaires attendent avec anxiété le dénouement de la question du Tarif. On doit ajouter que, jusqu'à présent, chaque séance a apporté un contingent considérable d'interpellations et de demandes au gouvernement, qui ont absorbé beaucoup de temps et d'attention.

Les comptes publics, pour l'année finissant le 30 juin 1875, constatent un revenu brut, de \$24,600,000, et une dépense s'élevant à \$23,700,000, ce qui laisse un excédant de près d'un million de piastres.

La dette de la Puissance s'élève à \$151,636,400, et l'intérêt annuel près de 6 millions et demi de piastres.

Les débats au sujet de la Protection et du Libre Échange ont été aussi longs qu'intéressants. Un comité devra faire rapport, ainsi que sur la question de l'Agriculture.

NÉCROLOGIE. — G. B. L. FELLOWES, maire d'Ottawa, est décédé le 15 mars, âgé d'environ 60 ans. Ses funérailles ont eu lieu le 18, au milieu d'un concours immense, composé de toutes origines et de concoures religieuses de la cité et des lieux circonvoisins.

EXAMEN. — L'examen de la classe supérieure des Écoles Chrétiennes de cette ville, a eu lieu ces jours derniers, en présence d'un auditoire assez considérable.

Durant toute la séance, les élèves ont répondu avec autant d'assurance que d'intelligence sur toutes les matières portées au programme.

MM. O'Donohue, M. P. P., O. A. Rocques, président du bureau des écoles séparées, et O'Reilly, surintendant local, ont félicité chaleureusement les Chers Frères et leurs élèves, et ont fait comprendre aux parents l'indispensable nécessité qu'il y a pour toute la population catholique de la cité d'Ottawa de donner le plus grand concours possible au bureau des écoles séparées, pour qu'il puisse agrandir davantage le cercle de ses opérations, en créant, en faveur des enfants pauvres, des nouveaux cours publics placés sous la direction de commissaires.

CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. — Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, en conseil, a nommé les honorables MM. P. J. O. Chauveau, Thomas Ryan, Alfred B. Routhier et Cyrille Delagrave, Louis Léon L. Désaulniers, Jos. Lachaine et Frs. Painchaud, Ecsrs., pour composer la partie catholique du Conseil de l'Instruction Publique de la Province de Québec, conjointement avec Sa Grâce Mgr. l'Archevêque de Québec et Leurs Grandseigneurs NN. SS. les Evêques de Montréal, Trois-Rivières, Rimouski, Sherbrooke, St. Hyacinthe et Ottawa, qui font partie de droit du dit Conseil, conformément à l'acte passé dans la dernière session de la Législature de cette Province.

La partie protestante du Conseil se composera du Très Révérend James Williams, D. D., Evêque de Québec, l'hon. Chs. Dewey Day, l'hon. Christ. Dunkin, D.C.L., le Rév. John Cook, l'hon. George Irvine, le Vén. Archidiacre W. Turnbull Leach, D.C.L., LL.D., l'hon. Jas. Ferrier, sénateur, et M. J. W. Dawson.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN CANADA. — Nous liions ce qui suit dans l'un des derniers numéros du *Journal de l'Instruction Publique* :

« Nous avons reproduit, dans notre dernier numéro, la loi sur l'Instruction publique passée à la dernière session de la législature. Cette loi est venue en force le premier février courant et l'honorable Gédéon Ouimet a été appelé à prendre la direction de ce département avec le titre de " Sur-

intendant de l'instruction publique." M. Ouimet avait déjà été, pendant deux ans, ministre de l'instruction publique.

La nouvelle loi permet au lieutenant-gouverneur de conférer au surintendant des pouvoirs étendus concernant la création et l'encouragement des sociétés artistiques, l'établissement de bibliothèques, de musées, et des galeries de peinture, l'ouverture de concours et de distribution de médailles, diplômes ou autres marques de distinction pour des travaux de science, d'art ou de littérature, ainsi que l'établissement d'écoles d'adultes pour l'instruction des ouvriers et des artisans.

Nous sommes persuadé que ce nouvel état de choses va donner une impulsion plus grande encore à l'instruction publique dans ce pays. Nous avons, jusqu'ici, marché d'un pas rapide, et, quoi qu'en puissent dire ceux qui ont intérêt à nous représenter comme un peuple ignorant et arriéré, nous occupons, sous le rapport de la diffusion de l'instruction, un rang bien supérieur à ceux mêmes qui nous reprochent notre défaut de progrès.

Si nous consultons en effet les statistiques des principaux Etats, nous voyons qu'il y a peu de pays qui soient aussi avancés que le nôtre sous ce rapport, malgré les circonstances exceptionnelles dans lesquelles nous nous trouvons placés.

Dans la province d'Ontario, qui a une population de 1,620,851 âmes, 460,851 enfants fréquentent les écoles.

Aux Etats-Unis, le chiffre de la population est de 38,272,112, celui des enfants fréquentant les écoles, de 7,654,422.

La province de Québec a une population de 1,191,506, et 229,506 enfants y fréquentent les écoles.

Dans la Prusse proprement dite, la population est de 19,255,139, et le chiffre des enfants fréquentant les écoles est de 3,155,069.

En France, nous avons une population de 37,882,225 et 4,336,338 enfants fréquentent l'école.

Enfin, en Angleterre, la population de 26,062,721 donne pour les enfants qui fréquentent l'école un chiffre de 2,000,000.

Ces chiffres sont pris sur les recensements de 1870 et 1872.

Or, en faisant un calcul bien simple on trouve que sur chaque cent de la population, à Ontario, 28 enfants fréquentent l'école; aux Etats-Unis, 20; à Québec, 19; en Prusse, 15; en France, 11; et en Angleterre 7 seulement. Nous avons dans ce calcul mis de côté les fractions pour ne donner que les chiffres entiers; la proportion réelle pour la province de Québec est de 19 26/100 pour cent.

Quoiqu'il en soit, la province d'Ontario seule fournit un contingent plus considérable que nous sous ce rapport. Mais la chose se conçoit facilement. Cette province reçoit constamment du royaume-uni une immigration formée de personnes instruites pour la plupart ou ayant du moins apprécié déjà les bienfaits de l'éducation et habituée d'avance au système de la taxation. Cette population est donc parfaitement disposée à faire tous les sacrifices nécessaires pour amener un état de choses dont elle a déjà pu juger elle-même les excellents résultats. Tandis qu'ici nous avons tout à créer et nous avons, en outre, à combattre certains préjugés profondément enracinés dans l'esprit du peuple contre les écoles et surtout contre le système de taxes qu'elles nécessitent.

Pour ce qui est des Etats-Unis, la différence

n'est que de 19 1/2 à 20, et ne mérite véritablement pas d'être mentionnée.

Quant à la Prusse, la France et l'Angleterre, on voit, par les chiffres précédents, que nous leur sommes infiniment supérieurs. La différence avec l'Angleterre surtout, est de plus du double (19 à 7); cependant durant ces dernières années, on a fait, en Angleterre, des efforts sérieux dans le but d'améliorer cet état de choses, et nous ne doutons pas qu'avant peu, ce chiffre ne remonte à un niveau moins inférieur.

Nous tenions à donner ces statistiques qui parlent par elles-mêmes. On dit en effet depuis longtemps et on a affirmé tout récemment encore que, sous le rapport de l'instruction, nous formons l'arrière-garde de la civilisation moderne. On peut voir ce qu'il y a de vrai dans ces affirmations gratuites, inspirées par nous ne savons quel sentiment hostile, et manquant complètement, dans tous les cas, de bonne foi et de dignité."

ESPAGNE.

DON CARLOS.—La destruction de l'armée carliste est malheureusement confirmée. Les valeureux champions du droit et de l'honneur espagnols, écrasés sous le nombre, privés de tout secours et par dessus tout trahis par le cabinet français, n'ont pu soutenir la lutte plus longtemps, dans des conditions si inégales, et ont dû laisser le terrain aux hommes de la révolution. Don Carlos est aujourd'hui en Angleterre: ses ennemis triomphent. L'avenir prouvera ce que l'Espagne aura gagné de préférer un roi libéral et déjà esclave des sociétés sectaires à un prince vraiment catholique et qui voulait écraser la révolution.

Cette pénible issue de la guerre carliste ne manquera pas d'attrister tous les amis des grandes et nobles causes que le drapeau de Charles VII symbolisait.—*Gazette des Campagnes.*

FRANCE.

—Les élections du Sénat, en France, sont faites et tous les journaux en parlent, chacun à son point de vue.

M. Louis Veillot écrit dans l'*Univers* un article fort remarquable sur le sujet, en disant que la France, à ce propos, offre un mélange de raison et de folie assez apparent.

La parole de cet illustre écrivain est toujours forte, vraie, lumineuse, inspirée au sentiment de l'honneur de la France et des exigences de la foi. Honneur à son courage.

—M. le comte de Chambord a fait remettre à Sa Sainteté, Pie IX, par l'intermédiaire de Madame la princesse Massino, la somme de 10,000 frs. en or.

—La librairie française a lancé en circulation, durant l'année 1875, au-dessus de 21,000 productions de tout genre, dont les deux tiers environ étaient des livres nouveaux ou réédités.

LES ZOUAVES.—Les rangs de cet illustre bataillon des Zouaves Pontificaux s'éclaircissent peu à peu. Une nouvelle tombe vient de s'ouvrir par le décès du sergent A. E. Lapoyrade, chevalier de la Légion d'Honneur, noble enfant de la ville de Nantes, en France.

LES ANGES DU FOYER

MÉLODIE

Paroles de Victor JACQUART. — Musique de Jules COURLET:

Andantino ma. non troppo. *Dulce.*

CHANT. *S.* Veil lez sans

PIANO. *dolce* *rall.* *p*

bruit pieuses senti - nel - les Sur ces trésors qui vous sont confi - és, Sur vos enfants, ces beaux anges sans

poco rall *Piu animato. cresc.* *con forza.*

ai - les Veillez toujours honnes me. res veil lez; D'un saint de soir ne quittez pas la ri - ve. L'errai bon.

Piu animato.

rall. *tempo. amabile.* *con tenerezza.* *poco rall.*

heur est au bout du sentier. Pour en har. dir votre marche crainti. ve Dieu vous donne les anges du foy.

f *rall.* *p* *tempo.* *rall*

tempo. *con fuoco* dolce

-er Pour enhardir votre marcheur crainti - ve Dieu vous don - na Dieu vous donna les anges du foyer.

tempo. *rull.* *p^{mo} tempo.*

2^e COUPLET. *Dolce.*

Mères les fleurs, les fragiles dou - ce - tes Les gais ru - bous, les merveilleux sa - lins, Vous le sa -

vez ne vous font pas si bel - les Qu'avec en - fants attachés à vos seins; Leurs jeunes bras mieux que des perles

It - nes Vous lunt a - lors un glorieux col - lier! Pour ajou - ter à vos grâces di - vines. Dieu vous donna les anges du foyer

- er Pour ajou - ter à vos grâces di - vi - nes Dieu vous don - na Dieu vous donna les anges du foyer.

lucio rall. *Piu animato.* *cresc.* *con forza.* *rall.* *1^o tempo, amabile. dolce.* *con tenerezza* *poco rall.*

3^e COUPLET.

Mères, par fois le bruit du monde en fé - te. En votre cœur éveille un sou - ve - nir; Mais sur l'en -

- fant votre regard sar - rè - te Et le pas - sé fait place à l'a - ve - nir: Vous ai - mez tant é - gi - des sa - lu -

- tai - res Ces fleurs qu'un souffle hélas! peut effeuiller: Pour ani - mer vos chastes sanctu - aires Dieu vous don - na les anges du foyer

- er Pour a - ni - mer vos chastes sanctu - ai - res Dieu vous don - na Dieu vous donna les anges du foyer.

poco rall. *Piu animato,* *cresc.* *con forza.* *rall.* *1^o tempo dolce.* *con tenerezza.* *rall.*

tempo. *con fuoco.* *dolce.* *ten.*

a piacere.

4^e COUPLET.

Courage donc et vos cœurs bonnes mères De tant de soins recueilleront les fruits, Vous les ver -

- rez un jour é - fai - bles lier - res Avec or - gueil se moirer vos ap - puis; Vous les ver - rez a - lors que le gé -

- ni - e Ceindra leur front d'un éclatant laurier! Pour que vos noms soient chers à la pa - trie Dieu vous donna les anges du foyer

- er Pour que vos noms soient chers à la pa - tri - e Dieu vous don - na. Dieu vous donna les anges du foyer.

poco rall. *Piu animato.* *cresc.* *rall.* *tempo* *rall.*

con forza *a piacere.* *ten.*

tempo. *con fuoco.* *dolce.* *ten.*

a piacere.

FAITS DIVERS.

NOTRE MUSIQUE.—Le retard apporté dans la préparation de nos deux pages de musique, nous oblige à les placer dans la partie éditoriale au lieu du voisinage des Beaux-Arts, où elles devront se trouver à l'avenir.

UNE BONNE ŒUVRE.—Nous nous estimons heureux de pouvoir contribuer à faire connaître à nos lecteurs une œuvre qui mérite les sympathies générales, touchant l'achèvement de l'Hôpital-Général des Sœurs Grises de Montréal en faveur des vieillards et des infirmes en Canada.

Plusieurs citoyens honorables de Montréal, voyant l'impossibilité où se trouvent les Sœurs Grises de commencer et d'achever, avec leur propres ressources, la partie de leur hôpital qui est destinée à recevoir les pauvres vieillards ou infirmes de l'un et de l'autre sexe, se sont assemblés le mois dernier dans le but d'organiser, sous le patronage de Monseigneur de Gratianapolis, une grande loterie, afin de venir en aide à l'achèvement de cet hôpital et de mettre au plus tôt les Sœurs en état de recevoir bien des malheureux, qui sont aujourd'hui sans asile et sans soutien. Il ne se passe pas de jours que l'on ne vienne solliciter les Sœurs d'admettre dans leur salle quelque pauvre ou infirme; et malgré le grand désir qu'elles auraient de donner asile dans leur maison à tous ces pauvres, au moins aux plus nécessiteux, elles se voient le plus souvent dans la pénible nécessité de les refuser, faute de local pour les loger. Car encore que les constructions déjà faites paraissent considérables toutes les salles dont on a pu disposer pour loger les pauvres, les orphelins et les enfants trouvés sont remplis.

Ces refus d'admission sont d'autant plus regrettables, dans ce temps de misère, que le plus grand nombre de ces pauvres ne peuvent être admis dans d'autres asiles ou hospices de la ville. Il est donc grandement à désirer que cet hôpital, qui est l'une des institutions les plus utiles à la ville, soit bientôt achevé: tel doit être le vœu de toutes les âmes charitables.

C'est dans ce but si louable qu'une grande loterie a été résolue et organisée, sous la direction d'un comité, nommé dans la susdite assemblée et composé comme il suit, avec pouvoir de s'adjoindre de nouveaux membres.

Président: Son Hon. le Dr. Hingston, maire de Montréal; vice-président: H. Judah, président de la Banque d'Épargnes. C. A. Leblanc, C. R., shériff; J. W. McGauvran, M. P. P.; C. S. Rodier, jr., Trésorier: Af. Larocque, Dir. de la B. D'Ép.; Raph Bellemare, Narcisse Valois, secrétaire, et le Révd. M. Bonnissant, P. S. S.

Quelques membres du comité se sont immédiatement mis à l'œuvre. Plusieurs objets de grande valeur, renfermant quelques lots de terrains, ont été présentés et recueillis pour la loterie; lesquels, avec les objets qu'on espère recueillir encore, représenteront une valeur totale d'au moins \$10,000. Sous peu de jours, dès que tous ces objets auront été reçus, on s'empressera d'en publier la liste.

Le prix de chaque billet sera de 50 cts.

NÉCROLOGIE.—Pour le mois qui vient de s'écouler nous avons à enregistrer le décès de deux anciens Curés de l'Archidiocèse de Québec: M. Thomas-Augustin GAUTIER-LAROCHE, décédé à la

Baie St. Paul, à l'âge de 60 ans, et M. Pesehal POULIOT, décédé à la Rivière-du-Loup (en Bas), à l'âge de 69 ans.

Le premier fut un homme laborieux dès sa jeunesse, toujours appliqué au travail, observateur exact de la règle, ami dévoué, de bon conseil et de relations sûres.

Le second fut, comme sa vie sacerdotale, d'une édification constante, et il avait toutes les nobles qualités du cœur, une intelligence droite et ouverte, un jugement solide et une piété éminente.

M. Pouliot était frère du Notaire Pouliot, député du Comté de Témiscouata au Parlement Fédéral.

MILICE DU CANADA.—Nous voyons par le Rapport du Ministre de la Milice du Canada que 28,845 miliciens ont pris part à l'instruction de l'art militaire, durant l'année dernière, comme suit:

Province d'Ontario.....	14,536
“ de Québec.....	8,168
“ de la Nouvelle-Ecosse.....	3,033
“ du N.-Brunswick.....	2,424
“ de l'Isle du P. Édouard.....	484
“ de la Col. Britannique.....	200

Total..... 28,845

UN VAISSEAU SAUTE LA CHUTE NIAGARA.—Le capitaine Gilbert Pratt, un vieux navigateur résidant à Belleville, Ontario, qui a servi pendant cinquante ans sur les lacs de l'Ouest, nous rappelle un incident qui, pour être presque oublié n'en est pas moins intéressant. Les armateurs de vaisseaux avaient plus de conscience que ceux d'aujourd'hui. Ils ne songeaient jamais à risquer la vie de leurs passagers et de leurs équipages dans des navires hors de service. Le propriétaire de la vieille goëlette le “Michigan” alors le plus grand navire des lacs, s'avisant d'un moyen original pour se débarrasser de sa coque. Au lieu de la faire assurer, de la charger et de lui donner l'occasion de périr à une époque avancée de la saison, il alla trouver les propriétaires d'Hôtels des environs des chutes de Niagara et leur vendit le “Michigan” pour une somme assez ronde pour lui faire sauter la cataracte. C'était en 1830. L'affaire fut annoncée dans les journaux à grands renforts de réclames. Plusieurs jours avant le spectacle, les diligences et les bateaux des canaux amenaient à Niagara des milliers de personnes curieuses de voir la scène émouvante. Les hôteliers remuaient l'argent avec des pelles et plusieurs personnes ne trouvant pas de logis furent obligées de coucher sous des tentes. Le jour fixé pour la cérémonie étant arrivé, le “Michigan” fut remorqué jusqu'au milieu du courant par six bateliers sous la direction du capitaine Pratt. D'après le programme, plusieurs animaux avaient été embarqués à bord du vieux navire. Il y avait un buffle, trois ours, deux renards, un chat sauvage, un chien, un chat, et une demi-douzaine d'oies. Sur l'avant du vaisseau flottait le drapeau américain, et à la proue on avait hissé le pavillon anglais. Sur les bastingages on avait placé plusieurs mannequins représentant un équipage, pour rendre la scène encore plus émouvante au moment du plongeon. Avant de couper l'amarre on rompit les liens des animaux. Lorsque le “Michigan” entra dans les premiers rapides, deux des ours sautèrent par dessus bord et gagnèrent le rivage à la nage. Le troisième grimpa jusqu'au sommet du mât comme s'il voulait juger de la position du navire.

Tous les animaux semblaient effrayés et couraient d'une extrémité de la goëlette à l'autre comme un équipage humain aurait fait dans une situation aussi désespérée. Le vaisseau franchit ces rapides avec majesté. En sautant les rapides suivants le navire se pencha et fit un peu d'eau. Il présenta le flanc au courant écumeux et commença ensuite à tourner sur lui-même. En sautant le troisième rapide le navire toucha un rocher et donna sur le flanc. Ce mouvement fit briser le mât et l'ours tomba dans le torrent pour ne plus reparaitre.

En touchant un autre rocher la coque fut défoncée mais resta droite dans le courant. Le "Michigan" sauta alors la Chûte du Fer à Cheval, la proue en avant, et tomba dans l'abîme bouillonnant qui se trouve en bas.

Il fut mis en mille morceaux. On ne revit plus aucun des animaux qui se trouvaient à bord, excepté les oies qui reparurent bientôt sur le rivage, pour se lisser les plumes comme s'ils avaient essuyé une violente avorse. Un des mannequins fut retrouvé complet et à peine déchiré. Il reparut dans les romous en se frappant les genoux et tournant sur lui-même. Les autres mannequins avaient disparu pour jamais. La scène avait été des plus émouvantes et lorsque le vaisseau fit le plongeon suprême la foule des spectateurs se mit à applaudir avec frénésie.

— « C O U P D E L A N C E » —

THÉÂTRE EN FAMILLE,

—
PROVERBE

Un Coup de Langue

EST FIERE

QU'UN COUP DE LANCE.

—
PERSONNAGES.

Mme DESMARES.
OLIVIER, son neveu.
Mme ALPINIEN.
Mme ROGIER.
Mme MAURICE.
Mme ROBERT.
JOSÉPHINE, }
ANNETTE, } servantes de Mme Desmares.

—
(Le théâtre représente le salon de Mme Desmares.)

—
SCÈNE IÈRE.

JOSÉPHINE.—ANNETTE.

JOSÉPHINE.—Grâce à Dieu, voilà le salon en ordre. On peut souffler sur les meubles, les fauteuils, les canapés, les étagères, les lampes, la pendule, sur tout, on sera fin si on soulève un grain de poussière. Je ne conçois pas que madame ait pu hésiter l'autre jour lorsque je lui demandai la bagatelle de cinquante francs d'augmentation. Je délie me l'ame de trouver une femme de chambre plus soigneuse et plus laborieuse que moi.

ANNETTE.—Vous ne vous jetez pas la pierre, au moins.

JOSÉPHINE.—Tais-toi, caquot bon-bec, et fais-moi le plaisir d'aller repasser ton linge.

ANNETTE.—J'y vais. Comment une personne aussi soigneuse peut-elle oublier ce gros plumeau sur ce guéridon ?

JOSÉPHINE.—Je n'oublie pas mon plumeau, je le laisse à dessein.

ANNETTE.—Ah !

JOSÉPHINE.—Certainement. Ce n'est pas dans la cuisine qu'on se forme au beau langage. Je reviendrai chercher mon plumeau quand le salon sera au complet. Cela me donnera l'occasion de causer avec ces dames.

ANNETTE.—Et d'attraper quelques mots de la conversation que vous irez répéter partout, selon votre habitude.

JOSÉPHINE.—Veux-tu te taire, impertinente ! Voici madame, sortons.

(Elles sortent.)

—
SCÈNE II.

—
Mme DESMARES (entrant).

Deux heures. Ces dames ne tarderont guère à venir. Plus j'y pense et plus je trouve que j'ai bien fait de prendre un jour pour recevoir. Mes mercredis commencent à être connus et appréciés. Je veux, avant une année, avoir plus de monde que la présidente. Je crois que voici Olivier.

—
SCÈNE III.

—
Mme DESMARES.—OLIVIER.

OLIVIER.—Bonjour, ma tante.

Mme DESMARES.—Bonjour, beau neveu. Toi aussi, tu choisis les mercredis pour venir me voir.

OLIVIER.—Mon Dieu ! ma tante, je viens quand je puis, et pas aussi souvent que je le désirerais. Figurez-vous que mon travail augmente dans des proportions effrayantes. Je suis écrasé, abîmé...

Mme DESMARES.—Je connais le refrain ; tu pourrais trouver un moyen moins usé pour expliquer la rareté et la brièveté de tes visites. Je suis sûre que tu vas me quitter dès que quelqu'un entrera. Avouez que les mercredis de votre vieille tante sont trop sérieux, trop monotones, trop innocents.

OLIVIER.—Innocents ! innocents ! pas si innocents.

Mme DESMARES.—Tu veux plaisanter Olivier ?

OLIVIER.—Sans doute ; pourtant, ma tante, permettez-moi de vous dire qu'il se glisse un grain de médisance dans les conversations de vos mercredis.

Mme DESMARES.—Pout-tu appeler médisance quelques nouvelles contées innocemment et écoutées de même ?

OLIVIER.—Plusieurs de ces nouvelles contées innocemment et écoutées de même sont des nouvelles inédites et à sensation.

Mme DESMARES.—Par exemple ?

OLIVIER.—Par exemple : ce que nous racontait mercredi dernier Mme Brochard sur le grand-père de Mlle Saavestre.

Mme DESMARES.—Tu ne connaissais pas cela ?
OLIVIER.—Comment voulez-vous, ma tante, que je connaisse une chose arrivée avant ma naissance, et à cinquante lieues de la ville que j'habite. Je n'étais pas le seul pour qui cette histoire fût nouvelle ; à l'exception de vous et de Mme Brochard, nous ignorions tous que le grand-père de Mlle Sauvestre eût été obligé, pour des raisons graves, de donner sa démission de président de Chambre à la Cour d'Appel de Bourges. Cela nous a d'autant plus étonné que la famille Sauvestre jouit ici d'une grande réputation d'honorabilité.

Mme DESMARES.—Une réputation qu'elle mérite. La faute de l'aïeul de Mlle Sauvestre est un de ces malheurs comme il peut en arriver à toutes les familles. Il est certain que Mme Brochard n'aurait pas dû ressusciter cette histoire. Heureusement les paroles volent, et autant en emporte le vent. Personne autre que toi n'aura pris garde à la médisance de ma vieille amie.

OLIVIER.—Dieu le veuille ! Mlle Sauvestre a un frère qui est mon meilleur ami ; je serais désolé qu'il sut qu'on a mal parlé de sa famille chez ma tante.

Mme DESMARES.—Je te répète que tu donnes trop d'importance à des propos en l'air. Voici une visite, parlons d'autre chose.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS.—Mme ALPINIEN.—Mme ROGIER.

Mme DESMARES.—Soyez les bienvenues, mesdames.

(Elle leur approche des fauteuils.)

Mme ALPINIEN.—Il me tardait que votre jour de réception fût venu.

Mme ROGIER.—J'en dis autant. Je ne pourrais plus me passer de vos mercredis.

Mme DESMARES.—Vous êtes trop bonnes ; tout le plaisir est pour moi. Que deviendrais-je, vieille et infirme comme je suis, si quelques personnes d'esprit et de cœur ne continuaient pas de venir me voir ? Quoi de nouveau, mesdames ?

Mme ALPINIEN.—Rien que je sache.

Mme ROGIER.—Alors, je suis plus instruite que vous. J'ai appris hier que le mariage de Mlle Sauvestre était rompu.

Mme DESMARES.—Pas possible.

Mme ROGIER.—On me le répétait encore ce matin. Le fiancé et la fiancée sont au désespoir. Il s'agissait d'un mariage d'inclination espéré depuis plusieurs années.

Mme ALPINIEN.—J'ai oublié le nom du fiancé.

Mme ROGIER.—Le fiancé se nomme Jules de la Rochenoire. C'est un homme jeune, beau, riche, spirituel, la perle des maris.

Mme DESMARES.—Pauvre Caroline ! Je comprends son chagrin. Elle a vingt-cinq ans révolus, et c'est le premier parti sortable qui se soit présenté. Le mariage n'est peut-être qu'ajourné ?

Mme ROGIER.—Il est brisé complètement.

Mme DESMARES.—Et pourquoi ?

Mme ROGIER.—Personne n'a pu me le dire.

Mme ALPINIEN.—Il me semble reconnaître le pas de Mme Maurice et la toux de Mme Robert. Ces dames nous renseigneront peut-être.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS.—Mme MAURICE.—Mme ROBERT.

Mme ROBERT.—Déjà réunies, mesdames ? Il est à peine deux heures.

Mme ALPINIEN.—Pardon ; il est deux heures et demie.

Mme ROBERT.—Alors, ma montre va mal. C'est pourtant une montre neuve que Dubois l'horloger m'avait garantie.

Mme ALPINIEN.—Comment pouvez-vous acheter chez un pareil homme ? Il ne saurait vendre que des articles de rebut, vu qu'il est sans crédit et sans argent. Un de ces jours, il fera banqueroute.

Mme ROGIER.—Et il ne sera pas seul. La femme du percepteur m'assurait hier qu'il y avait dans la ville plus de dix familles notables qui se trouvent fort au-dessous de leurs affaires. Les faillites et les suspensions de paiement vont pleuvoir cet hiver.

Mme ALPINIEN.—Je parierais que les Lenoir se trouvent du nombre des dix familles ruinées.

Mme ROGIER.—En effet.

Mme DESMARES.—M. Jolibois doit en être aussi, Mme ROGIER.—Il tient la tête. Quinze jours ne se passeront pas sans qu'il ait déposé son bilan.

Mme ALPINIEN.—Je n'en suis pas étonnée. Tout le monde sait que Jolibois est un joueur.

Mme ROGIER.—Et sa femme une glorieuse.

Mme MAURICE.—Et les fils Jolibois des débâchés.

OLIVIER (bas à sa tante).—Elle est jolie, l'innocence de vos mercredis !

Mme DESMARES (bas à son neveu).—Tais-toi. (Haut.) Ne trouvez-vous pas, mesdames, que nous pourrions ménager un peu plus ce pauvre prochain ? Voici mon neveu Olivier qui grille de savoir la cause de la rupture du mariage de M. de la Rochenoire avec Mlle Sauvestre.

Mme MAURICE.—Je puis renseigner Olivier. La rupture vient du côté de Rochenoire. Le mardi 7 octobre, les choses allaient sur des roulettes. On devait signer le contrat jeudi. Malheureusement, un incident est survenu le mercredi, qui a tout brisé sans espoir de raccommodement. Vous savez combien les Rochenoire sont fiers et pointilleux sur les questions d'honneur ; M. de Rochenoire père reçoit mercredi soir un billet anonyme dans lequel on lui dit que le grand-père de Mlle Sauvestre, sa future belle fille, avait été obligé de donner sa démission de président de Chambre à la Cour d'appel de Bourges, pour malversation et abus pratiqués dans l'exercice de sa charge. Notre gentilhomme n'hésite pas ; il prend l'express, se rend à Bourges, s'assure que le billet anonyme a dit vrai et revient ici signifier à son fils qu'il ne doit plus songer à la main de Mlle Sauvestre. Vous jugez du désespoir du jeune homme. Celui de la jeune fille a été grand peut-être. Il faut cependant qu'ils en prennent leur parti. Jamais, du vivant de M. Rochenoire, père, il ne s'épouseront.

Mme ROGIER.—L'autour du billet anonyme est bien coupable. Pourquoi aller ressusciter une vieille histoire inconnue ici et oubliée depuis longtemps à Bourges ? Le dénonciateur doit être un jaloux et un méchant.

OLIVIER.—Oui ; mais j'ai des raisons de croire qu'il n'est que l'écho d'un médisant. Ah ! mesdames ! mesdames ! surveillez vos paroles tous les jours de la semaine, et en particulier les mercredis ; car, en vérité, un coup de langue est pire qu'un coup de lance.

JEAN GRANGE.

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme le FOYER DOMESTIQUE pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DU FOYER les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la 1ère insertion, soit \$2.50 pour un carré de 25 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

SOMMAIRE.

Martin & Scott, *Epicerie, &c.*
 G. Martineau, *Hardes-Faites, &c.*
 J. B. Lamontagne, *Bijoutier.*
 P. H. Chabot, *Hardes-Faites, &c.*
 Fraser, *Artiste Photographe.*
 N. Chevrier, *Marchand-Tailleur.*
 J. A. Pinard, *Articles de Nouveautés.*
 N. Faulkner, *Marchandises de Gout.*
 Chas. Desjardins, *Agent d'Assurance.*
 H. H. Pigeon, *Marchandises du Printemps.*
 V. E. Godbout, *Etablissement de Tailleur.*

"Montreal Warehouse,"
RUE SUSSEX, OTTAWA.

EPICERIES,
 PROVISIONS,
 LIQUEURS,
 VINS, &c., &c.

Les Hôtels et Restaurants sont
 approvisionnés d'après les prix en
 gros.

MARTIN & SCOTT.

MAISON DU PEUPLE,
 No. 448 RUE SUSSEX,
 OTTAWA.

GUILL. MARTINEAU
 MARCHAND-TAILLEUR,

Importateur de Marchandises Seches,
 En Gros et en Détail,
 Manufacturier de Chemises et Collets.

HARDES-FAITES et faites à ordre
 dans 12 heures.



J. B. LAMONTAGNE,
 Fabricant de Bijouteries en or. Montres et Hor-
 loges réparés avec soin.
 No. 10, rue York, près la rue Sussex, Ottawa.

P. H. CHABOT,

No. 518, (ancien No. 52)

RUE SUSSEX, OTTAWA,

Offre un choix complet de

Tweeds, Draps, Chapeaux,

Chemises, Cols, Collets, et

HARDES-FAITES

A TRÈS BAS PRIX.

Les Hardes sont confectionnées à ordre
 avec beaucoup de goût.

N. CHEVRIER,

Marchand-Tailleur,

A toujours en mains le meilleur
 assortiment de

HARDES-FAITES,

Qu'il dispose à des prix extrême-
 ment réduits.

Le public y trouvera également un bel
 assortiment de Tweeds Anglais, Français
 et Canadiens.

On sollicite respectueusement une visite.

GALERIE PHOTOGRAPHIQUE

—DE—

FRASER,

No. 460, rue Sussex, Ottawa.

Photographies de toutes sortes et de
 toutes grandeurs faites dans les derniers
 goûts de l'art.

Portraits copiés et agrandis, unis ou
 coloriés.

Cadres de tous les goûts toujours en
 mains. Toutes commandes et ouvrages
 en dehors faits avec promptitude.

J. A. PINARD,

(Etabli en 1865.)

IMPORTATEUR DE NOUVEAUTÉS.

SPÉCIALITÉS:

Mérinos doubles,

Drap Persien,

Cordé royal, &c., &c.,
 Pour le Clergé.

PRELARTS, 8 verges de large.

TAPIS en laine, Union et fil.

NOUVEAUTÉS DE LA SAISON

Au No. 551, rue Sussex, Ottawa,

ENSEIGNE DE LA BOULE D'OR.

Enseigne de la

Rue Sussex,



Feuille d'Erable,

Ottawa.

N. FAULKNER,

IMPORTATEUR DE

Marchandises Sèches,

DE GOUT ET D'ETAPE,

Importe directement des marchés d'An-
 gleterre et de la France.

Nouvelles Marchandises!

J'ai le plaisir d'annoncer à mes prati-
 ques et au public en général que j'ai reçu
 un grand assortiment de

Marchandises de Gout et d'Etape,

POUR LE PRINTEMPS.

A des prix qui défient toute compétition.

Une visite est respectueusement sol-
 licitée.

H. H. PIGEON,

72, Rue Sussex, Ottawa,

Enseigne de la Boule Rouge.

"LA CITOYENNE,"

Compagnie d'Assurance Canadienne.

Capital, - - - - - \$2,000,000
 Dépôt au Gouvernement, - - - \$103,000

Sous le Patronage de Sa Grandeur Mgr. Bourget

Assure toutes espèces de propriétés
 contre l'incendie. Il y a aussi un départe-
 ment pour assurances sur la vie, contre les
 accidents, et de cautionnement.

Toutes informations fournies, sur ap-
 plication, par

CHAS. DESJARDINS,

Agent général pour le District d'Ottawa.

BUREAU.—No. 3, rue York, Ottawa, Ont.

V. E. GODBOUT,

TAILLEUR,

RUE ST. PATRICE,

Près de l'Eglise Sainte-Anne.

Informe ses nombreuses pratiques qu'il
 a reçu les derniers PATRONS pour l'ha-
 billage des MESSIEURS et des ENFANTS,
 et qu'il est prêt à confectionner tous les
 ouvrages de sa ligne avec élégance,
 promptitude et goût.

